novembre 1971 **FICTION** *nº 215*

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Moro

FICTION

***Directeur de la Publication* : M. DOMANGE**
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique : 40 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**30,80**	**61,20**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé..........	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé..........	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)


Voici, dans le cadre de la collection
«Aventures fantastiques»,
deux œuvres majeures du grand
Abraham Merritt
LES HABITANTS DU MIRAGE
SEPT PAS VERS SATAN
Hors de l'espace normal, quelque part à côté du réel, deux séjours d'aventures merveilleuses et de noire terreur, deux créations de l'auteur du Gouffre de la lune et du Monstre de métal...
Un volume de 490 pages, relié pleine soie « vieil or » avec fers originaux argent. Gardes et hors-texte de Michel Desimon. Tirage limité et numéroté. Prix : 44 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24, rue de Mogador - Paris 9e tél. 874 40-56
C.C.P. La Source 31.529-23

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

		Titre	FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS7	LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN par Abraham Merritt	44	394	34,30
☐	32	LA CHUTE DES TOURS par Samuel R. Delany	42	375	32,60
☐	33	TSCHAI (tome 1) par Jack Vance	40	357	31
☐	34	TSCHAI (tome 2) par Jack Vance	40	357	31

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... **PRENOM** ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M. Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction" :

A. E. VAN VOGT
Le fantôme

ROBERT F. YOUNG
Dialogue dans une salle à manger du XXIe siècle

FRITZ LEIBER
Le grand manitou

R. BRETNOR
Nuit de fête

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

AUGUST DERLETH	**69**	Le petit garçon perdu
En collaboration avec **H.P. Lovecraft**	**54**	La lampe d'Alhazred
JEAN-LOUIS MONOD	**77**	La brute
	80	Double vue
		Le but
		Signe de mort
	156	L'appel
ROBERT SHECKLEY	**4**	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120 **121**	L'Amérique utopique
	158	Haute couture
	183	La course au lopin de terre
	192	La montagne sans nom
	194	L'odeur de la pensée
En collaboration avec **Harlan Ellison**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
RICHARD WILSON	**48**	Route déserte
	54	Brouillage
	57	Pas de frontières
	59	Le dossier Vénus
	95	L'ami de la famille
	151	Huit milliards d'hommes à Manhattan
ROBERT F. YOUNG	**44**	Poète, prends ton luth
	64	La déesse de granit
	73	L'ascension de l'arbre
	79	Une brise de septembre
	80	Ecrit dans le ciel
	87	Poêle volante
	89	Nikita Eisenhower Jones
	90	Un modèle dernier cri
	96	Les sables bleus de la Terre
	98	Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XXIe siècle
	101	Orage sur Sodome
	110	Le Léviathan de l'espace
	115	Les robots aiment aussi
	116	...et réciproquement
	127	Amour sidéral
	130	Rapport sur le comportement sexuel des habitants d'Arcturus 10
	134	Dans quelle caverne profonde ?
	146	Marché de dupe
	150	Idylle dans un relais temporel du XIe siècle
	152	L'arc de Jeanne
	170	Le septième ciel

KEITH

ROBERTS

Expédition sur la troisième planète

Le nom de Keith Roberts, inconnu jusqu'à cette année en France, vient d'être révélé aux amateurs de notre pays par la publication, au Club du Livre d'Anticipation, de deux romans de cet auteur anglais : Les furies *et* Pavane. *Keith Roberts écrivait déjà dans d'autres domaines avant de se tourner, en 1964, vers la science-fiction. Il a publié dans le genre de nombreuses nouvelles, mais c'est avec* Les furies *et surtout avec* Pavane *qu'il s'y est révélé de façon éclatante. Michel Demuth, présentant* Pavane *dans la préface destinée à l'édition du C.L.A., le qualifiait de « l'un des trois plus beaux romans jamais écrits sur le thème des univers parallèles ». Dans ses nouvelles, Keith Roberts est moins soucieux de faire œuvre définitive et c'est dans une veine légère qu'il s'exerce le plus ouvertement, comme avec les délicieuses aventures d'Anita la sorcière, dont deux spécimens vont être publiés prochainement dans* Fiction. *En attendant leur lecture, vous pouvez prendre connaissance aujourd'hui de cet aimable canular.*

P.H.

Par super-radio à Hy Caslon, quelque part dans le secteur 12-35-07 :

Salut, mon pote et cher Négociant,

Pour une fois, c'est moi qui t'ai battu ! J'ai collé trois vaisseaux en orbites d'observation autour de la troisième planète du système 90, ce qui, je pense, satisfait aux règlements galactiques : les profits sont pour moi ! Les analyses aux instruments indiquent une atmosphère du type 7 oxy-azote, une bonne humidité, une moyenne de température équatoriale très raisonnable, etc., etc., et comme tu le sais les spectres d'absorption de la chlorophylle étaient visibles loin dans le ciel, aussi je pense que cela pourrait faire un gentil petit monde. Habité presque certainement, et, je parierais, par des hominidés. D'après les apparences, j'avancerais même par des primitifs de la Classe IV ou V. Très agréable, en vérité. Dommage que je ne sois pas d'humeur partageuse. Mais, chaque fois que tu en auras envie, viens me voir ; tu me trouveras en train de me rafraîchir les pinceaux dans une de ces mers bleues comme j'en vois une d'où je suis assis en ce moment même. Une seule chose me défrise dans ma bonne petite vie actuelle : je n'aime pas les primitifs ; jamais je n'ai pu supporter les émissions de ces sales brutes jaunâtres. Mais, comme toujours, je suis prêt à souffrir au nom du Négoce. Câble mes coordonnées à nos gens, veux-tu ? Tu seras chic, et dis-leur que je vais me poser. Je te tiendrai au courant des événements.

Raf Trigg, Négociant.

A bord, quelque part en mer.

Cher oncle Marc,

Excuse l'apparence de mystère, mais tu connais le règlement militaire ; on ne saurait prendre trop de précautions, surtout quand il y a de l'orage dans l'air ! En réalité, je ne saurais me montrer plus précis quant à ma position, même si je le voulais. Je prends passage pour rentrer à bord d'un transport de troupes et, jusqu'à présent, la seule chose dont je sois sûr, c'est que j'ai horreur des transports de troupes. Non que je ne l'aie pas su d'avance. On longe la côte, on s'arrête ici, on débarque des troupes là ; je m'ennuyais dès le premier jour de voyage et les cinq ou six suivants n'ont rien amélioré. Pas de place, du matériel empilé partout sur le pont, des types qui vous vomissent sur les pieds de temps à autre, une nourriture affreuse et pour ainsi dire inexistante ; mais je ne vais

pas t'imposer tout un catalogue de récriminations, bien sûr, et de toute façon c'est bon de rentrer chez soi par n'importe quel moyen, surtout dans les circonstances présentes.

Tu m'as demandé de te faire le compte rendu direct de la prétendue guerre mystère. Je vais m'y essayer, mais cela ne suffira vraisemblablement pas à ta soif de renseignements, je te connais de longue date. Je ne peux nier d'y avoir été mêlé assez intimement, ce qui ne signifie pas que je sois en mesure d'affirmer quoi que ce soit avec certitude.

Tu connais le trou abandonné des dieux où l'on m'avait affecté il y a deux ans, par conséquent inutile d'entrer dans les détails. Qu'il suffise de dire que j'en ai eu rapidement autant marre que le reste des gars au camp. Et d'être l'aide de camp du Vieux n'améliorait nullement mon état d'esprit. Ce n'était pas trop moche pendant que je m'installais, mais j'en suis rapidement arrivé au genre de routine que tu ne connais que trop bien. Le matin, promenade autour du camp, signature des registres de rondes, inspection du pavillon de garde, surveillance de l'appel des punis, le cas échéant. Mais c'était rare parce que nos hommes étaient bien trop paresseux pour se donner le mal de se dissiper. Puis j'allais regarder les parterres de fleurs du Vieux et je rassemblais une corvée pour les arroser si ces saletés de plantes me paraissaient trop sèches. Et voilà tout pour la matinée. Ensuite, déjeuner au mess, sieste jusqu'à quatre heures, une heure pour le bain et le changement de tenue, puis une descente dans un des huttes locales pour avaler quelques coupes d'hydromel. Enfin, au lit, avec toute la même putain de routine à recommencer dans quelques heures.

Naturellement, il arrivait parfois des incidents ; nous avons eu une fois une désertion et la cour martiale s'est réunie. Un assez pauvre type s'était lié avec une des pépées locales, les détails sont plutôt sordides et de toute façon j'en ai déjà oublié la moitié. Et tout le temps la pluie, le brouillard, le crassin ; est-ce que ce foutu pays voit jamais le soleil ?

Mais voilà déjà que je m'écarte du sujet ! Pour nous en tenir aux faits, le premier indice d'ennuis à venir s'est manifesté il y a environ deux mois. Il était tard dans la nuit. Je me tapais un sacré mal de dents depuis deux heures. Je me rendais compte que je n'attraperais guère de sommeil. J'ai abandonné mes efforts, me suis habillé et j'ai fait une ronde dans le camp. Le temps était lamentable comme toujours, froid, avec une pluie cinglante ; tout était d'un calme mortel et paraissait devoir rester ainsi. Mais en

réalité, cela n'a pas duré. J'étais dans la salle de garde à bavarder avec l'officier de service quand un tintamarre du diable s'est élevé juste en dehors du périmètre de défense, des glapissements, des hurlements, des cris aigus à réveiller les morts. Au départ, j'ai cru savoir de quoi il retournait. Comme tu le sais, les indigènes ne sont pas précisément de tempérament jovial en leurs meilleurs moments, et il n'y en a pas beaucoup qui résistent à l'envie de harceler sournoisement les forces occupantes quand ils croient avoir l'ombre d'une occasion. Je te donne mon opinion pour ce qu'elle vaut, mais à mon avis c'est la pluie qui les rend plus ou moins fous de façon permanente...

Je suis sorti assez vivement, pensant que nous étions bons pour une sorte d'attaque nocturne. Cela n'arrivait pas tellement souvent et ce n'était jamais rien de bien sérieux ; un ou deux des nôtres se faisaient généralement un peu amocher, mais nous réussissions habituellement à abattre une demi-douzaine d'indigènes avant qu'ils abandonnent. En fait, nous attendions plutôt avec impatience ces coups de tabac. Cela aidait en partie à rompre la monotonie.

Pour une fois, je me trompais. J'avais à peine fait quelques pas que j'étais renversé par une bande d'indigènes bondissants qui roulaient les yeux, agitaient les bras et hurlaient à la mort. Il y avait des torches çà et là et, à leur lueur, je distinguais une masse d'individus qui luttaient contre les gardes de la porte principale. Nos hommes se faisaient déjà repousser du retranchement et, à en juger par le charivari, il y avait encore des tas de métèques dans la lande. Je commandai l'alerte générale. Bien sûr, c'était fatal ! Quelques minutes après, le Vieux réclamait ses jambières en hurlant et la guerre commençait sérieusement, cette fois.

Après avoir reconquis le périmètre et repris plus ou moins la situation en main, on a rassemblé deux douzaines des envahisseurs qu'on a poussés dans le corps de garde. Tu les aurais entendus d'un kilomètre gueuler et baragouiner dans leur langue infernale. Le Vieux n'a pas perdu de temps en discussions. Il est entré dans la salle, a marché jusqu'à la table d'ordonnance, et il y a appliqué une gifle à soulever le toit du bâtiment, tout en poussant un beuglement de buffle. Dans toutes les langues, cela signifie fermez vos gueules. Les indigènes les ont fermées, brusquement, et on a commencé à tenter de leur insuffler un peu de bon sens.

Ce n'était pas facile. Le seul de nos types à parler couramment ce jargon était parti pour quelque mission plus ou moins idiote et

moi, je ne m'étais pas donné la peine d'apprendre plus que les quelques mots nécessaires pour faire des emplettes au marché. Bien sûr, le Vieux avait sa méthode avec les étrangers ; elle consistait à hurler à tue-tête en agitant les bras et en ajoutant de temps à autre « oes » à la fin des mots. Cela marchait parfois assez bien ; cette fois, cela ne marcha pas du tout. Je pense que les macaques avaient bien trop la trouille pour comprendre quoi que ce soit.

Il était évident que ce n'était pas un groupe de guerriers. Les hommes n'étaient pas armés, une bonne partie d'entre eux n'étaient qu'à moitié vêtus et ils étaient accompagnés de femmes et d'enfants. Quelques-uns des visages nous étaient connus ; ils devaient venir d'un assez grand village, à quatre ou cinq kilomètres du camp. Je vis un type avec qui j'avais été en affaires. Il m'avait déjà donné l'impression d'être un peu plus intelligent que la moyenne ; je réussis à apaiser le Vieux assez longtemps pour me permettre de parler un peu. L'indigène me raconta une histoire, surtout par gestes ; les autres l'appuyaient, se lamentant et hurlant tour à tour. Je finis par comprendre qu'il y avait eu une attaque contre le village. Qui les avait attaqués et combien ils étaient, je ne pus le découvrir. Il semblait que les habitants s'étaient dispersés dans toutes les directions, bien que bon nombre d'entre eux se fussent enfuis vers nous. C'était assez caractéristique de ces gens-là, d'ignorer qui les avait attaqués, de nous traiter de tous les noms auxquels ils pouvaient penser jusqu'à ce qu'ils aient des difficultés, et alors d'accourir se mettre sous notre protection. Je demandai au gars comment l'attaque avait été montée, comment l'ennemi était armé. Cela ne m'avança guère. Il se remit à glapir et à frémir de tout le corps. Il paraissait me parler d'une sorte de lumière, mais quand je lui répétai le mot dans sa propre langue, il secoua la tête de plus belle et se remit à baragouiner en utilisant les sons désignant « feu » et « brûler ». Y avait-il eu une lumière ou un feu, ou les deux ? Les deux, dit-il, oui, les deux. Lumière. Feu. Ensemble. Cela me laissait une interprétation : une lumière ardente. La lumière qui brûlait. Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

A l'appui de leurs dires, nos réfugiés montrèrent un petit sac dont ils vidèrent le contenu sur la table. Les yeux du Vieux se dilatèrent ; quelqu'un cria et il y eut un mouvement de recul général. Sur la table, il y avait une main humaine, tranchée au poignet. Mais elle n'était pas coupée de façon naturelle. Il n'y avait pas de sang. Le moignon était noirci comme si on l'avait cautérisé au fer rouge. Ce qui avait coupé la main avait au même instant brûlé les

veines, les refermant du même coup. J'éprouvai une sensation étrange au creux de l'estomac. Cette bizarre opération avait été pratiquée par la « lumière qui brûle ».

Nous restâmes en alerte jusqu'à l'aube, observant dans le ciel le reflet orangé du village qui continuait de brûler. Juste avant le petit jour, la pluie recommença, plus forte, et éteignit les flammes. On organisa une patrouille de reconnaissance ; les hommes partirent dans l'averse avec assez de courage, mais il était évident qu'ils n'étaient pas emballés par leur mission. Je ne saurais leur en faire reproche ; je savais moi-même le genre de guérilla que pratiquaient les indigènes. Assez efficace, même contre une colonne bien armée. A l'époque nous pensions encore, c'était naturel, avoir affaire à un ennemi normal, à quelque groupe de guerriers descendus des collines.

Nos gens rentrèrent un peu plus tard, sans rien avoir à signaler, sinon que sur un rayon assez considérable autour du village l'herbe était brûlée et que pierres et roches avaient éclaté comme sous l'effet d'une chaleur intense. Les indigènes reprirent leurs lamentations. Tout cela avait été causé par la « lumière qui brûle ».

Evidemment, notre commandant était à présent dans une fureur que je ne saurais qualifier que de divine. Pour commencer, il avait perdu la majeure partie d'une bonne nuit de sommeil, ensuite le camp était encombré de réfugiés au complet avec bagages, famille et cheptel. Bon nombre de paysans étaient revenus vers nous et avaient établi leurs campements un peu partout à l'intérieur du périmètre ; on se heurtait sans cesse à des gosses et à des chiens. Le désordre régnait. Le Vieux lança un ultimatum. Que ces gens aient disparu avant midi, ou alors attention ! Ce qui lui était facile à dire, mais ces animaux ne voulaient pas s'en aller ! On s'efforçait de les convaincre qu'ils n'avaient rien à craindre, que les assaillants inconnus étaient partis et qu'ils ne reviendraient sans doute pas, puisque le village ne renfermait rien qui eût de la valeur. Pour finir, on aboutit à un compromis : ils dirent qu'ils acceptaient de se retirer si nous consentions à leur donner une escorte. J'acceptai et je désignai deux douzaines d'hommes. Je les accompagnai moi-même dans l'espoir de découvrir quelques indices.

C'était bien comme les éclaireurs nous l'avaient rapporté. Le village était assez brûlé, mais dans l'ensemble les dommages n'étaient pas importants. Un ou deux foyers d'incendie avaient repris de la vigueur ; nous n'eûmes pas de mal à les éteindre et nous restâmes sur les lieux pendant deux heures à regarder les habitants s'organiser. En tout cas, il n'y avait pas eu pillage. Puis,

comme il ne semblait pas qu'il dût se passer quoi que ce soit, je rassemblai les hommes et pris le chemin du retour. A un kilomètre sur la route, on rencontra un vieillard aux jambes rhumatisantes qui trottinait maladroitement en jurant de façon ininterrompue. Il prétendait que sa maison avait été attaquée et qu'on avait enlevé sa femme et ses nombreuses filles. Les agresseurs avaient des armes spéciales ; partout où ils les pointaient, les objets s'enflammaient. Le bois et la terre cuite, le métal, la chair humaine grésillaient et disparaissaient.

Cet ordre de choses me parut effroyablement familier. Ma première impulsion fut de me ranger à l'opinion du vieillard et d'aller immédiatement m'occuper de l'affaire, mais je n'avais pas autorité pour agir personnellement en pareille circonstance ; je me rappelai que notre camp était insuffisamment garni d'hommes. Nous n'avions qu'une faible garnison, non pas une armée. La tentation était plutôt forte, mais je décidai finalement de m'en tenir au règlement, d'aller rendre compte et de laisser au commandant le soin de la décision. Et je fis bien ; en rentrant, je trouvai le camp en état d'alerte générale. Les envahisseurs étaient arrivés en vue de notre périmètre ; ils nous avaient observé pendant un temps, hors de portée de tout ce que nous aurions pu leur expédier, puis ils s'étaient repliés. Personne n'avait une idée bien précise de ce qui allait se passer à présent.

Je fis mon compte rendu. Le Vieux arpentait le plancher devant la carte de la région. Plusieurs cas d'apparitions de l'ennemi lui avaient été signalés pendant mon absence ; il semblait bien que nous fussions à peu près encerclés.

Le commandant était d'humeur pensive, contrairement à son habitude. Deux faits principaux paraissaient s'imposer : 1) les attaquants, peu nombreux, avaient une extrême mobilité et 2) ils étaient nantis d'une arme qui rendait douteuse toute défense par les moyens classiques. On me montra un fragment de métal fendu par un des rayons ; les faces de la coupure avaient bouilli et coulé comme si on les avait passées dans une fournaise. Le Vieux avait envoyé des messages au QG de secteur, mais ils restaient sans réponse jusqu'à présent. Dans les conditions normales, la façon de procéder aurait été aussi claire : prendre une demi-douzaine de sections, battre le terrain environnant, débusquer l'ennemi et l'anéantir sur place. Mais les comptes rendus relatifs aux armes génératrices de chaleur ainsi que leurs effets visibles avaient rendu prudent même notre général. Ceci dépassait notre expérience.

Je n'oublierai jamais la nuit qui suivit, ni ses séquelles. Nous voyions les lumières de l'ennemi qui se déplaçaient sur la lande ; elles étaient d'un bleu cru, différentes de toute autre lumière à ma connaissance. Vers l'aube, je tentais de prendre quelques minutes de repos quand le Vieux m'envoya chercher. Je me le rappelle, debout, le visage marqué de fatigue, observant les feux follets qui brillaient dans l'herbe. « Eh bien, Paul, » me dit-il, « il se passe ici quelque chose que je ne comprends pas. Mais je sais une chose. Si nous ne les attaquons pas, ce sont eux qui attaqueront... »

Son plan était simple. On séparerait l'infanterie en deux groupes ; l'un partirait juste avant l'aube pour engager l'ennemi sur un front étroit, et le second, beaucoup plus important, tenterait un mouvement d'enveloppement. Ce dernier partirait du camp avec deux heures d'avance pour être en position avant que le premier groupe s'engage. En théorie, c'était parfait, mais les résultats furent désastreux.

Les envahisseurs avaient dressé leur camp dans un petit creux environné de trois côtés par des hauteurs. A première vue, ils paraissaient en assez mauvaise posture. Même de nuit, l'endroit était facile à repérer ; il en émanait constamment des lumières et l'ennemi s'était entouré d'une ceinture de miradors. Il y avait accrochés à l'un d'eux, des objets qui m'évoquèrent d'énormes socs de charrues. Quant à leur but, je n'en avais pas la moindre idée.

J'étais chargé du mouvement tournant, alors que le Vieux dirigeait l'attaque frontale. Nous parvînmes en position environ une demi-heure avant l'aube. Nos hommes avancèrent dans le petit jour et une bataille assez satisfaisante s'engagea en bas. Les ennemis filèrent dans toutes les directions ; j'en vis beaucoup qui escaladaient les jambages des miradors. Le moment semblait opportun ; je lançai le signal à mes hommes et nous descendîmes la hauteur en bon ordre, à vive allure, l'arme prête. Puis cela arriva. Brusquement, ces choses semblables à des socs se détachèrent de leurs perchoirs et s'élevèrent dans l'air. Elles étaient presque silencieuses ; le seul bruit qu'elles émettaient était un petit pépiement mêlé de murmures et de sourds grondements. Durant quelques instants, les objets tourbillonnèrent sans but, comme des feuilles mortes ; puis ils foncèrent sur nous et le reste ne fut plus que confusion.

Je me laissai tomber de tout mon long ; une des choses passa au-dessus de ma tête, dans un froissement d'air, et j'éprouvai une sensation de chaleur intense. Je perçus des cris : un homme passa

près de moi, les vêtements en feu ; un autre tomba à genoux, le regard fixé sur le moignon de son bras. Je vis une ligne de fumée filer dans l'herbe, puis une autre. Elle me manqua d'un mètre, poursuivit sa course et atteignit quelques-uns de mes hommes. Encore des cris, une odeur de chair et d'étoffe brûlées. Les flammes léchaient déjà le flanc de la colline et mes hommes se dispersaient pour s'enfuir comme des lapins.

C'était un massacre et je ne pouvais rien faire d'autre que de le regarder se développer. La première vague d'infanterie fut totalement anéantie ; je vis tomber mon commandant parmi ses hommes. Les socs décrivaient des lacets et des piqués, luisant dans l'aube pâle ; et partout où ils passaient, le sol prenait feu sous eux, dans les sifflements et les bouillonnements. Tandis que la fumée s'épaississait, je distinguais des rayons de lumière qui la perçaient. Je me rendis compte trop tard de ce que je voyais. C'était la « lumière qui brûle ».

Toute résistance était impossible. J'étais à demi aveuglé par la fumée ; il n'y avait autour de moi que des cadavres et des agonisants. Impossible de me rappeler mes sentiments sur le moment ; j'étais probablement trop abasourdi pour penser avec cohésion. Je sais que je hurlai à l'adresse des nôtres pour m'efforcer de reprendre le contrôle sur les survivants ; je me dressai en agitant les bras, pour les inciter à franchir dans l'autre sens la crête de la hauteur.

La retraite s'acheva à un kilomètre de là. Les objets volants nous poursuivirent un moment, pépiant et piquant ; puis ils virèrent en direction de leur point de départ et on nous laissa panser nos blessures et compter nos morts.

Il me restait moins de deux sections, et une demi-douzaine de blessés en état de marcher. Plusieurs d'entre eux avaient perdu des doigts, l'un avait perdu une partie de la jambe. Les autres étaient trop paralysés de peur pour parler ; il était terrifiant de voir avec quelle rapidité une troupe ordonnée était devenue une racaille en désordre. Je fis ce que je pus pour les blessés, puis je formai les autres en un groupe assez homogène et on reprit la direction du camp.

On avançait prudemment, en s'abritant derrière tout couvert qui s'offrait, et naturellement la marche était ralentie par les blessés, aussi était-il midi quand nous arrivâmes en vue du camp. J'éprouvai un nouveau choc. La première chose que je vis, plantée menaçante au milieu du terrain de parade, ce fut un des miradors

ennemis. Une demi-douzaine de socs y étaient accrochés, pointant agressivement leur nez pointu vers l'extérieur. Il n'y avait aucun mouvement aux alentours, mais le sol était jonché de cadavres. Inutile d'aller plus loin ; les envahisseurs s'étaient emparés de notre base.

Je ne crois pas m'être jamais senti aussi insuffisant, aussi seul. Le choc de la mort du Vieux n'avait pas encore passé ; je l'avais maudit assez souvent dans le passé, mais c'était un bon soldat et toute l'affaire m'avait profondément déprimé. J'étais là, avec une poignée d'hommes, dont la moitié hors d'état de combattre, coupé de mes armements et de mon ravitaillement, face à quelque chose que j'ignorais jusqu'alors. Je m'assis sur l'herbe et contemplai la tour lointaine en me demandant ce qui nous arrivait.

Pendant que je m'efforçais de prendre une initiative, deux des machines s'élevèrent dans l'air et commencèrent à explorer le sol entre nous et le camp, brûlant toutes les touffes de buissons qui auraient pu nous dissimuler. Nous, les chasseurs, nous étions devenus la proie. Nous nous repliâmes devant la menace ; hors de vue des objets, je rassemblai de nouveau les hommes et on entama une marche forcée. Il était évident que, dans les présentes conditions, sans moyens de transport et sans armes, nous n'étions pas en mesure de soutenir un combat même contre un ennemi normal ; j'avais l'intention de rejoindre le QG de secteur pour lui remettre ce qui restait de ma troupe.

On marcha jusqu'au soir, avec deux courtes haltes seulement. J'estimais avoir maintenant mis assez de distance entre les inconnus et nous, mais je me trompais. A la tombée de la nuit, je vis des lueurs en une douzaine de points de l'horizon, devant nous et derrière. L'ennemi avait étendu sa zone d'opérations et nous encerclait.

Deux heures après la tombée de la nuit, nous subîmes une nouvelle attaque. Un des socs passa droit au-dessus de nous. Nous entendîmes le pépiement et le grondement dans le ciel et nous nous dispersâmes, mais nous ne fûmes pas assez prompts. La chose pivota et revint, et son rayon fit encore une victime, l'homme à la jambe entamée. Je faillis bien mourir moi-même ; le feu passa à quelques centimètres de moi alors que j'étais couché, m'écorchant le bras du coude au poignet. Puis la machine disparut dans la nuit.

Au petit matin, il devint évident que nous n'atteindrions pas le QG. Tout le ciel devant nous était incendié de reflets lumineux.

Je me détournai ; les hommes et moi, nous en avions assez. Mon seul désir à présent était de parvenir à la côte.

On eût dit que tout le pays était en mouvement. A plusieurs reprises, on rencontra des colonnes de réfugiés, dont certains emportaient avec eux leurs objets ménagers. Je réquisitionnai une charrette dans un groupe ; je voyais bien que mes blessés n'iraient plus bien loin si on ne les aidait pas. Les paysans se mirent à nous suivre, en nous abreuvant d'injures et de malédictions, ce qui ne fit qu'ajouter à la confusion générale.

Un peu avant l'aube, on arriva à une ferme isolée ; elle était assez vaste et quelqu'un s'était efforcé de la mettre en état de défense : les fenêtres étaient barricadées, deux lourds fourgons renversés sur le flanc constituaient un ouvrage avancé devant la porte. Tout cela était inutile, bien sûr ; autant tenter d'intercepter la foudre avec un parasol que de se protéger de la « lumière qui brûle » derrière du bois.

Nous fûmes interpellés en approchant de l'endroit ; je m'avançai seul et réussis à persuader les défenseurs de ne pas nous repousser. Je mis mes hommes à l'abri dans les bâtiments extérieurs et m'assurai qu'ils avaient de l'eau, dont nous avions tous le plus urgent besoin. J'appris que le propriétaire de la terre était absent en voyage d'affaires ; le peu qui avait été fait l'avait été à l'instigation de sa femme et de sa fille âgée de vingt ans.

La mère était trop sous l'effet de la panique pour parler raisonnablement. J'échangeai quelques mots avec la fille. Elle était jolie, avec de grands yeux et de longs cheveux bruns ; elle était également très effrayée, mais grâce au Ciel elle parlait ma langue. Non seulement elle la parlait mais, à la vue de mon uniforme, elle se lança dans une volée d'accusations. Nous étions les forces occupantes, me dit-elle. Nous opprimions le pays et laissions le peuple dans la misère ; mais dès qu'il y avait du danger, nous étions les premiers à nous enfuir. Et des tas de choses dans le même esprit.

J'étais sale, je sentais la sueur, j'étais debout depuis vingt-quatre heures et ma brûlure me lancinait impitoyablement. Je la fis taire ; d'après ce que je voyais, sa famille ne s'était pas trop mal trouvée de l'occupation et je le lui dis. Je lui décrivis une partie de ce qui s'était passé sur la lande, je lui racontai la destruction de nos forces. Puis je relevai les lambeaux de ma manche et lui montrai mon bras luisant. « Faites sortir vos gens et battons-nous contre l'ennemi avec des fourches si vous voulez, » lui dis-je. « Parce que nous ne pouvons rien faire de plus. »

Elle changea alors d'attitude et apporta des pansements et des onguents. J'étais encore en colère ; je refusai de me laisser toucher par elle tant que nos hommes n'auraient pas été soignés. Avant que ce fût fini, on nous informa que l'ennemi était en vue. Je courus au dehors. Trois des engins volants étaient visibles à un kilomètre ou deux de distance ; ils planaient, puis piquaient, et au fur et à mesure qu'ils se déplaçaient le sol crachait de la fumée.

Ce n'était pas le moment de discuter et la fille s'en rendit compte. Sur ses ordres, les animaux de la ferme furent lâchés et les gens se mirent à ramasser tout ce qu'ils pouvaient emporter avec eux. On entraîna la vieille dame, les mains pleines de bibelots, criant et caquetant. On avait fait à peu près huit cents mètres quand un des socs apparut au-dessus de la ferme. Il resta suspendu tandis que tuiles et briques éclataient et que des flammes brillantes s'élevaient. La fille regardait brûler la maison. « C'est là que je suis née, » dit-elle. « Je n'ai jamais vécu ailleurs. C'était tout ce que nous possédions. » Puis elle se détourna et se remit en marche. Ce fut tout. Pas de larmes.

La colonne avait pris la direction de la mer, mes hommes marchant en tête, pour une part, à l'arrière pour l'autre. Les paysans, rassemblés autour du chariot qui transportait les blessés, traînaient la jambe. Le second jour tint encore plus du cauchemar que le premier. Nos blessés étaient en mauvais état, nous n'avions que peu d'eau et encore moins de nourriture. La nuit nous trouva à une vingtaine de kilomètres de la côte, au pied d'une chaîne de collines peu élevées. Devant nous, le ciel rougeoyait encore et l'ennemi n'était pas loin derrière nous. Je pris deux hommes et m'avançai pour étudier la situation. Notre route montait dans les hauteurs ; trois kilomètres plus loin, on arriva en vue d'une ligne de miradors. Ils s'alignaient à droite et à gauche aussi loin qu'il était possible de voir par-dessus les crêtes. Chacun était dominé par la forme découpée d'un soc de charrue.

Droit devant et presque au bord de la route, s'étendait le plus grand camp ennemi que j'eusse encore vu. On s'en approcha tout près et je comptai une vingtaine d'envahisseurs. Ils se promenaient en bavardant ou étaient assis autour de ce que j'aurais pris pour des braseros si la lumière qui en émanait n'avait été d'un étrange bleu pâle. La plupart des hommes étaient petits et paraissaient normaux, n'eût été leur costume. Quelques-uns portaient d'étranges instruments que je pris pour des armes, mais la plupart étaient désarmés.

J'imagine que cette vue et la certitude d'être complètement coupé de tout auraient dû m'effrayer. Dans les circonstances courantes, tel eût probablement été le cas, mais je battais en retraite depuis deux jours et j'en étais écœuré. Une vive colère me prit ; il me parut qu'il valait mieux mettre un terme à l'affaire dans un sens ou l'autre, rapidement, plutôt que de me laisser pourchasser comme une bête. Je retournai à notre camp et rassemblai mes hommes. Elle était plutôt lamentable, ma troupe en haillons !

Je ne perdis pas de temps. Je leur exposai brièvement ce qui nous attendait, je leur expliquai que nous étions pris au piège. « Alors, écoutez, » continuai-je. « Vous me connaissez tous ; je ne vais pas vous débiter des bobards sur la gloire de l'Empire, je vais simplement vous donner mon point de vue. Nous ne pouvons pas revenir en arrière, et les dieux seuls savent à quelle distance porte la vue, depuis ces miradors. Je n'ai pas envie de tenter de les contourner ; nous ne pouvons pas avancer rapidement, et si nous ne sommes pas en sûreté au point du jour, ces petits hommes n'auront pas de mal à nous anéantir. Il semble donc qu'il ne nous reste qu'à passer au travers. Voici ce que je vous propose : nous allons approcher autant que possible la charrette avec les blessés, et nous autres, tous ceux qui sont en état de marcher, nous allons foncer sur ces salopards et leur rentrer dedans. Il est évident que, s'ils font envoler leurs satanés engins, nous sommes fichus ; mais je ne pense pas qu'ils puissent le faire *tant que nous les maintiendrons à l'écart des miradors*. Quelques-uns d'entre nous se feront sûrement tuer, mais pendant la bataille les autres auront une chance de se faufiler. Et juste derrière, c'est la mer ; il y aura bien quelques bateaux pour nous tirer de ce mauvais pas. Alors, qu'en pensez-vous ? »

J'aurais pu leur donner des ordres, naturellement, mais je ne crois pas qu'ils auraient obéi. Ils se mirent à discuter entre eux, puis ils acceptèrent comme un seul homme de jouer le jeu à ma façon. Dans l'ensemble, c'était une fameuse collection de gaillards.

Je ne me rappelle pas grand-chose de l'attaque, sinon que j'avais une peur de tous les diables. La surprise fut complète ; les ennemis n'avaient même pas posté de sentinelles. Ils croyaient sans doute nous avoir définitivement battus. Nous n'étions pas très nombreux, mais en nous jetant dans la mêlée nous poussions des clameurs à faire croire à la présence de toute une armée. La bagarre se déclencha aussitôt ; je voulus assener un coup à un des étrangers, un petit

bonhomme bizarre avec une face de vieux singe, mais il esquiva en se baissant et leva le tuyau qu'il tenait. L'arme que j'avais en main parut prendre feu ; des gouttelettes en fusion en jaillirent et je la lâchai en poussant un juron. Je dus voir rouge un instant ; je le saisis par la taille, le soulevai en l'air et le projetai vers un des braseros. La chose éclata dans un grondement de flammes. Je fonçai vers la plus proche des tours et cueillis une paire d'étrangers qui grimpaient au bâti. Je vis un soc qui piquait ; il y eut un éclair qui me blessa les yeux, et une succession de chocs qui m'étendirent au sol, sans connaissance. Je me relevai dans le noir ; la bataille continuait autour de moi, avec des heurts et des cris. J'entendis le bruit des chariots quand ils forcèrent le passage, puis — et je crois que c'est le plus difficile à croire — le ciel entier se mit à luire d'un éclat laiteux qui devenait de plus en plus brillant.

Je me cachai les yeux. Le tintamarre manqua de m'assourdir : un grondement, des soupirs. Impossible à décrire. Je ne vis pas clairement ce qui se passa ensuite, mais j'eus l'impression d'une... forme, de quelque chose d'énorme, de monstrueux, qui se posait sur le camp. Toute la partie inférieure bouillonnait de lumière ; il en émanait une force qui balayait les hommes, les roulant sur le sol. Je m'efforçai cependant de rester debout, mais autant lutter contre un ouragan. Il y eut une interminable période de grondements et de luminosité ; je me croyais déjà mort. Il me semblait que le soleil s'était posé sur mon dos et que j'assistais à la fin du monde. Puis je me rendis compte que le tumulte diminuait. Je me relevai à l'aveuglette ; quand je pus voir de nouveau, il n'y avait plus rien au-dessus de nous qu'un minuscule disque qui flottait, s'élevait et diminuait pour disparaître enfin parmi les étoiles, me sembla-t-il.

Et une brise fraîche me soufflait au visage.

Eh bien, mon oncle, c'est à peu près tout. Quand nous nous fûmes rassemblés, nous nous aperçûmes que par miracle aucun de nous n'avait souffert. Il nous fallut plus longtemps pour comprendre ce qui s'était passé de plus fantastique. Le camp était désert ; les étrangers étaient partis, ainsi que leurs tours, leurs socs de charrues et les braseros brillants. Il ne restait que des éclats de métal tordu, des tentes d'une matière curieuse qui battaient mollement au vent de la nuit. Toute la masse des hommes et du matériel avait été évacuée en quelques secondes par cette... machine céleste. Je ne vois pas d'autre terme pour décrire mieux ce que j'ai vu.

Ou que j'ai cru voir. Je me suis demandé depuis lors si nous n'avions pas tous été victimes d'une hallucination. Je serais tout prêt à le croire n'était la cicatrice de mon bras, qui ne disparaîtra sans doute jamais ; et bien sûr, il y a Martha, la fille que j'ai emmenée de la ferme. Mais je n'ai pas la place de t'en parler ici !

J'ai attentivement relu cette lettre et je ne pense pas devoir y ajouter quoi que ce soit, sinon que je suis impatient de te revoir très bientôt. En attendant, fais part de mes pensées à ma famille, à père et mère, et à ma sœur Julia ; la dernière fois que je l'ai vue, je tirais sur ses nattes, mais les enfants grandissent si vite de nos jours que je la crois maintenant une des beautés de la ville, avec une nuée d'admirateurs !

Je t'envoie un des objets que j'ai ramassés sur l'emplacement du camp, le lendemain de l'attaque. Comme tu verras, c'est une sorte de tuyau fait d'un métal inconnu, tout tordu, avec des tas de morceaux et de pièces fixés au bout le plus large. Je ne saurais te dire si c'est une arme ou non, mais, je t'en prie, manipule-le avec précaution, mon oncle, car je tiens à te revoir en ce monde !

Oh ! pendant que j'y pense, l'homme qui te remettra cette lettre est mon ordonnance. C'est un très brave garçon, mais il a une soif inextinguible et il a un terrible arriéré de solde à toucher. Si tu pouvais lui avancer l'argent de sa boisson favorite, je t'en serais obligé. Je te rembourserai à notre prochaine rencontre. Je dois ajouter qu'il a bien gagné tout ce qu'il boira. J'ai le sentiment qu'il en va de même pour nous tous !

Ton neveu affectionné, Paul.

Par super-radio à Hy Caslon, Secteur 12-30-58 :

Très cher pote,

Par les Sept Détenteurs de la Clé de Vérité, que je suis heureux de causer de nouveau avec toi ! Nous sommes loin de cette maudite planète, à présent, en route pour le rendez-vous 9-0-5-8. Tes escorteurs sont à leur poste, Dieu les bénisse, tous les champs énergétiques fonctionnent et le vaisseau est en bon état ; mais, mon vieux Hy, le *matériel au sol* ! Les dégâts et *les dépenses* ! Et maintenant encore, je me demande comment tout cela est arrivé...

Mais je peux t'affirmer une chose : rien, vraiment *rien* ne saurait me faire revenir à ce trou d'enfer. Jamais dans toute une vie

de Négoce je n'ai rencontré pareille salade culturelle ! Comme je te l'ai dit, les indigènes étaient effectivement des hominidés, et ils *étaient bien* de niveau inférieur, à peine Classe IV. On a atterri sans aucune difficulté et on a lancé l'opération standard d'occupation, on a disposé les laser-planes, recueilli quelques échantillons pour examen. Tout allait bien, dans les normes, jusqu'à cette *fameuse nuit* ! J'étais là, paisiblement installé, sans un souci au cosmos ; les premiers relevés géologiques étaient terminés, les analystes nous donnaient le signal d'y aller, tout était prêt pour une belle cargaison et *crac* !... Voilà qu'une foule de *barbares* malodorants, sales, dépourvus de cervelle, fait irruption au milieu de nous. Pendant quelques minutes, je me suis cru certain de ne jamais revoir un soleil bleu !

En un sens, c'est une veine que j'aie été pris de panique et c'est une bonne chose que l'orbiteur synchrone m'ait détecté et ait rappliqué automatiquement aussi vite ; mais évidemment ses plaquettes de décision avaient déclenché le commutateur avant même que je sois à bord et tout le matériel au sol a été atomisé. Hy, j'ai *tout* perdu !

Je transmets un rapport au Grand Négociant lui-même ; je recommande que la planète soit interdite au Négoce dorénavant, car ce que pourraient devenir ces créatures après plusieurs générations de diffusion culturelle, je n'ose pas l'imaginer. *Pense donc,* Hy ! Des Classe IV avec une organisation militaire assez résistante et souple pour riposter de la sorte ! On les avait déjà battus une fois, et ils ont contre-attaqué !... Et sans armes, sans technique, *sans rien d'autre que leurs mains*... Tout ce que je peux te dire, c'est qu'avec quelques années pour assimiler ce que nous savons, ils seraient ici parmi nous, et nous serions finis, cher frère, complètement *finis.* Des sauvages avec une organisation militaire... c'est contraire aux *Principes du Négoce !*

Je suis tout à fait *convaincu* que le maître appuiera ma demande de mise au ban, mais en attendant il y a là une belle et riche planète qui t'appartient si tu la veux. Mais, si tu t'y poses, c'est que tu n'es qu'un *fou,* un véritable *dément* ! Peut-être ne devrais-je pas te donner le tuyau ; avec tes quatre-vingt-dix mondes-esclaves, tu dois déjà être le plus riche Négociant de la Galaxie, et je serais au comble de la joie de te voir perdre un *magnum,* mais je n'en ferai rien, pas même à ton endroit. Actuellement, la Perception Galactique s'accroche déjà à mon vénérable cou pour me réclamer un milliards de crédits tout rond, et il faut que je remplace un en-

semble laser au complet. Et comment l'empire Trigg pourra supporter un programme intensif d'extraction du thulium, *je n'en sais absolument rien* !

A bientôt le plaisir de te revoir (au figuré !) dans la Boucle Spatiale.

Ton frère de misère,
Trigg.

P.S. Je viens juste d'entendre parler d'un petit monde *délicieux* dans le système 97 ; j'ai encore des tubes laser et des chambres, mais plus de filets-capteurs. Pourrais-tu me donner un coup de main, *je te prie* ?

Cher Paul,

Mille mercis pour ta lettre, arrivée ce matin, contre toute attente. Je t'envoie cette réponse dans l'espoir qu'elle te trouvera au port de débarquement. Je dois dire que ton récit m'a fasciné ; nous passerons des heures à en discuter ! Quant à l'objet que m'a apporté ton ordonnance, les meilleurs cerveaux l'étudient en ce moment, mais sans avoir encore abouti à des conclusions. Pour ma part, j'ai l'étrange certitude que nous n'en apprendrons pas davantage de notre vivant ; toute l'affaire dépasse trop l'expérience normale pour que nous la comprenions. Ces êtres venaient-ils des *étoiles* ? Serait-ce *possible* ? Les hypothèses sont innombrables...

Tu seras hereux d'apprendre que tes parents et ta sœur vont bien et qu'ils font de grands préparatifs pour ton retour. Je crois qu'enarrivant au pays, tu t'apercevras que tu es devenu un homme célèbre ! Je t'écrirais plus longuement si le temps ne me pressait autant. En attendant de te revoir, je reste

Ton oncle affectionné,
L. Marcus Trebonius,
Sénateur.
a.d. V Calendes de décembre.

P.S. Julia dit qu'il se peut très bien que tu sois un héros, mais elle demande si tu t'es souvenu de lui acheter cette étoffe rouge dans les Gaules ?

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Survey of the third planet.

ROBERT

F. YOUNG

Sur le Fleuve

Robert Young, qui fut longtemps un auteur attitré de Fiction *(plus de vingt nouvelles sous sa signature, comme on peut le voir en page 6), n'écrit aujourd'hui pratiquement plus, ce qui est bien dommage. Il y avait un « ton » Young, complètement en marge des préoccupations habituelles de la science-fiction : un ton romanesque et délicat, parfois doucement ironique, parfois aussi plein de gravité et de profondeur, mais toujours éloigné de l'amertume et du morbide, toujours axé sur l'amour des êtres. L'amour : le grand mot est lâché. Comme le fait à sa manière Sturgeon, Robert Young n'a cessé, d'un bout à l'autre, d'écrire des histoires d'amour. La science-fiction lui est un prétexte pour donner une coloration originale, qu'elle soit poétique ou satirique, à cette expression des sentiments qui est sa préoccupation première. Bref, il est le seul auteur « romantique » de la SF américaine. Il faut pour cela un certain courage, une certaine absence de complexes aussi, peut-être même une certaine dose de candeur. Robert Young frise allégrement le reproche qu'on peut lui faire de verser dans la mièvrerie et la fleur bleue. Que lui importe : il parle de ce dont il a envie de parler. Et aujourd'hui que la science-fiction s'est dessalée et n'hésite plus à parler du sexe avec un grand S, ses histoires prennent en plus un petit air désuet, délicieusement suranné, qui leur donne presque un charme supplémentaire. Puisque Young n'écrit plus ces derniers temps, nous avons décidé de puiser dans le stock encore inédit de ses nouvelles anciennes, car il faut bien renouer avec quelqu'un quand sa présence vous manque. Ceci est donc le premier d'une nouvelle série de textes qui marqueront son retour.* **A.D.**

FARRELL commençait à croire qu'il avait le Fleuve pour lui tout seul lorsqu'il vit la jeune fille. Son voyage au fil de l'eau durait depuis près de deux jours... évalués en temps fluvial, naturellement. Sans en avoir la certitude absolue, il était persuadé que le temps fluvial avait peu de rapport avec le temps réel. Certes, ici comme ailleurs, les jours alternaient avec les nuits et vingt-quatre heures s'écoulaient entre chaque aube. Mais il existait une subtile différence entre le temps que Farrell avait connu autrefois et celui qu'il connaissait à présent.

Debout au bord de l'eau, la jeune fille agitait un minuscule mouchoir. De toute évidence, elle lui faisait signe de s'approcher de la rive. A coups de rame, Farrell dégagea le radeau du courant qui l'entraînait lentement, pour le diriger vers les eaux peu profondes. Arrivé à quelques mètres de la berge, il enfonça la rame dans la vase pour immobiliser le radeau et regarda la jeune fille avec curiosité. Il fut surpris de constater qu'elle était très jeune et fort jolie, quoique à vrai dire cela n'eût pas dû l'étonner. Si c'était lui qui l'avait créée, la logique voulait qu'il l'eût faite agréable à regarder ; et, dans le cas contraire, il était illogique de conclure que, sous prétexte que Farrell était arrivé à l'âge de trente ans, une autre personne devait forcément attendre cet âge pour ne plus vouloir continuer de vivre. Les cheveux de la jeune fille avaient un éclat à peine moins vif que celui de la lumière dont sa tête était nimbée, et elle les portait très courts. Un semis de taches de rousseur ornait l'arête de son petit nez fin et le haut de ses pommettes, et elle avait les yeux bleus.

— « J'aimerais monter sur votre radeau, » cria-t-elle à Farrell à travers les quelques mètres d'eau qui la séparaient de lui. « Pendant la nuit, le mien s'est détaché et il est parti à la dérive. J'ai dû marcher depuis l'aube. »

Farrell remarqua que sa robe jaune était déchirée en maints endroits et que les légères ballerines dont ses pieds étaient chaussés avaient déjà atteint le point de non retour. « Bien sûr, » dit-il, « venez. Mais vous allez devoir patauger pour monter à bord. Je ne peux pas avancer davantage. »

— « Cela m'est égal. »

Elle descendit dans l'eau qui lui arrivait aux genoux. Farrell l'aida à se hisser à côté de lui, puis, d'une forte poussée de sa rame, il renvoya le radeau dans le courant. La jeune fille secoua la tête comme si ses cheveux avaient été longs autrefois et que, ou-

bliant qu'elle les avait fait couper, elle voulait les laisser voltiger au vent. « Mon nom est Jill Nichols, » dit-elle. « Mais cela n'a guère d'importance. »

— « Le mien est Clifford, » dit Farrell. « Clifford Farrell. »

Elle s'assit et retira ses bas et ses ballerines. Farrell reposa la rame et s'assit près d'elle. « Je commençais à penser que j'étais seul à faire le voyage, » dit-il.

Le vent, assez vif, soufflait en amont, et la jeune fille lui faisait face comme si elle s'attendait à ce qu'il fasse flotter ses cheveux derrière elle. Le vent faisait de son mieux, mais ne réussissait qu'à ébouriffer les petites mèches à peine bouclées qui retombaient en frange sur son front pâle. « Moi aussi, je croyais être seule, » dit-elle.

— « Et je me figurais que le Fleuve était un produit de mon imagination, » reprit Farrell. « Maintenant, je vois que ce n'est pas le cas... à moins que, vous aussi, vous ne soyez un produit de mon imagination. »

— « Ne dites pas cela, » répliqua-t-elle avec un petit sourire en coin. « Je croyais que vous étiez un produit de la mienne ! »

Il lui sourit à son tour. C'était la première fois qu'il souriait depuis bien longtemps. « Peut-être le Fleuve est-il une création allégorique de nos imaginations respectives, » insinua-t-il. « Peut-être était-ce ainsi que vous vous représentiez les choses : vous vous voyiez descendre ce Fleuve au flot brunâtre, bordé d'arbres de chaque côté, avec le ciel bleu au-dessus de votre tête. Est-ce vrai ? »

— « Oui, » répondit-elle. « J'ai toujours pensé que, le moment venu, cela se passerait de cette façon. »

Une pensée vint à l'esprit de Farrell. « J'ai posé en principe que, comme j'étais ici de mon plein gré, il en était de même pour vous. Avais-je raison ? »

— « Oui. »

— « Peut-être, » reprit-il, « deux personnes qui se représentent une idée abstraite au moyen d'une même allégorie peuvent-elles réussir à donner vie à cette allégorie ? Peut-être est-ce nous qui, à travers les âges et sans même en être conscients, avons donné à ce Fleuve son existence ? »

— « Pour nous laisser entraîner par son courant quand le moment serait venu ? » acheva Jill. « Mais où se trouve ce Fleuve ? Nous ne sommes certainement plus sur la Terre ? »

— « Qui sait ? » répliqua Farrell en haussant les épaules. « La réalité est probablement constituée de milliers de phases dont l'humanité ne sait rien, et peut-être sommes-nous dans l'une de ces phases... Combien de temps avez-vous déjà passé sur le Fleuve ? »

— « Un peu plus de deux jours. J'ai perdu la notion du temps aujourd'hui parce qu'il m'a fallu aller à pied. »

— « Voilà près de deux jours que j'y suis, moi aussi, » dit Farrell.

— « J'ai donc été la première à... à me laisser porter par le courant, » dit la jeune fille. Elle essora ses bas, les étala au soleil pour les faire sécher, posa dessus ses ballerines éculées et regarda un moment ces objets d'un air pensif. « C'est drôle de faire des choses comme ça en un pareil moment ! » reprit-elle. « Quelle importance cela a-t-il pour moi que mes ballerines et mes bas soient secs ou mouillés ? »

— « Nous sommes attachés à nos habitudes, » dit Farrell, « et je crois que nous leur restons attachés envers et contre tout. Tenez : hier soir, en arrivant à l'auberge où j'ai passé la nuit, je me suis rasé. Il est vrai que j'ai trouvé un rasoir électrique à portée de ma main ; mais, tout de même, pourquoi me suis-je donné cette peine ? »

Avec un petit sourire, elle répliqua : « Et moi, hier soir, dans l'auberge où j'ai passé la nuit, j'ai pris un bain. Je m'apprêtais même à me coiffer, mais je me suis retenue à temps. Ça se voit, n'est-ce pas ? »

Cela se voyait, en effet, mais Farrell ne le dit pas... sans toutefois pousser la galanterie jusqu'à nier l'évidence, car le moment et le lieu lui paraissaient mal choisis pour tenir des propos oiseux. Le radeau passait maintenant au large d'une petite île, comme il y en avait de nombreuses le long du Fleuve. C'étaient, pour la plupart, de simples étendues de sables et de gravier sur lesquelles s'élevait cependant au moins un arbre. Farrell jeta un coup d'œil vers la jeune fille en se demandant si elle aussi avait vu l'île. Son regard le lui donnait à penser.

Néanmoins, il n'en était pas certain. Il lui paraissait difficile de concevoir que deux personnes — deux personnes qui, en fait, ne se connaissaient même pas — eussent réussi à transformer le processus de la mort en une illusion allégorique si vivante qu'il fût impossible de la distinguer de la banale réalité. Et plus difficile encore de penser que ces deux mêmes personnes eussent pu

s'intégrer dans cette illusion et s'y rencontrer pour la première fois.

Tout cela était si étrange... Farrell, lui, se sentait bien réel : il respirait, il voyait, il ressentait plaisir et douleur. Et cependant, tout en respirant, en voyant, en éprouvant des sensations, il savait qu'il n'était pas réellement sur le Fleuve. Il ne *pouvait* pas se trouver sur le Fleuve pour la simple raison que, dans une autre phase de la réalité — la phase *réelle* — il était assis sur le siège de sa voiture dont il avait mis le moteur en marche, dans son garage aux portes hermétiquement closes.

Pourtant, d'une certaine façon qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il *était* bien sur le Fleuve, voguant au fil de l'eau sur ce radeau inconnu qu'il savait n'avoir ni construit ni acheté, et dont il ne soupçonnait même pas l'existence jusqu'au moment où il s'était retrouvé dessus, près de deux jours auparavant. Mais n'étaient-ce pas plutôt deux heures ? Ou deux minutes ? Ou deux secondes ?

Il n'en savait rien. Tout ce qu'il savait, c'était que — d'une manière subjective du moins — quarante-huit heures environ s'étaient écoulées depuis qu'il s'était retrouvé sur le Fleuve. Il avait passé la moitié de ce temps sur le Fleuve lui-même, et l'autre moitié dans deux auberges abandonnées qu'il avait découvertes sur la berge, l'une à la fin du premier après-midi et l'autre à la fin du second.

Car — autre constatation étrange — il lui était impossible de descendre le Fleuve de nuit, non pas tellement à cause de l'obscurité (bien que celle-ci augmentât les risques du voyage) que par suite d'une insurmontable répulsion, faite tout à la fois de frayeur et d'un désir irrésistible d'interrompre cet inévitable voyage assez longtemps pour pouvoir se reposer et trouver la paix. Mais quelle paix ? se demanda Farrell. Le Fleuve ne le conduisait-il pas vers la seule paix véritable, c'est-à-dire celle de l'oubli ? Pouvait-il mettre en doute une certitude aussi absolue que celle-là ?

— « La nuit tombe, » dit soudain Jill. « Nous devrions bientôt rencontrer une auberge. » Ses ballerines et ses bas étaient secs et elle les remit à ses pieds.

— « Nous allons la guetter, » répondit Farrell. « Surveillez la rive droite et je surveillerai la rive gauche. »

L'auberge se trouvait sur la rive droite, presque au niveau de l'eau, à proximité d'un petit ponton auquel Farrell amarra le ra-

deau. Le jeune homme mit pied à terre et aida Jill à descendre à son tour. Autant qu'il put en juger, l'auberge — de l'extérieur du moins — ne différait guère des deux précédentes. C'était une bâtisse carrée de trois étages, percée de fenêtres qui se découpaient en rectangles dans l'obscurité. L'intérieur, lui aussi, se révéla à peu près identique à celui des deux autres, à part quelques petites différences qui étaient sans doute l'œuvre de Jill, puisque celle-ci devait avoir collaboré à la création de l'auberge. Il y avait, au rez-de-chaussée, un petit vestibule, un bar et une salle à manger de vastes dimensions ; un escalier en bois d'érable bien ciré menait aux étages supérieurs ; des lampes électriques imitant des bougies et des lanternes étaient allumées un peu partout.

— « Il semble que nous soyons tous deux esclaves de la tradition coloniale américaine, » dit Farrell après avoir jeté un coup d'œil sur la salle à manger.

— « Nous paraissons, en effet, avoir beaucoup de goûts communs, » répondit Jill en riant.

— « Cependant, l'un de nous a commis une erreur, » fit remarquer le jeune homme en désignant un juke-box placé dans un coin de la pièce. « Cet appareil jure avec le cadre de l'époque ! »

— « Ce doit être moi la coupable, » avoua Jill. « Il y avait un juke-box exactement pareil à celui-ci dans l'auberge où je suis descendue hier soir et dans celle où j'ai passé la nuit précédente. »

— « J'ai l'impression que nos auberges disparaissent à la minute même où nous les quittons, » reprit Farrell. « En tout cas, je n'ai vu aucune trace des vôtres... Je ne puis m'empêcher de me demander si nous sommes bien la seule force qui relie entre eux tous ces éléments. Peut-être, dès que nous serons m... dès que nous serons partis... tout ce cadre disparaîtra-t-il. A supposer, bien entendu, qu'il ait une existence objective et *puisse* disparaître. »

Jill montra de la main l'une des tables de la salle à manger. Sur une nappe en toile d'un blanc immaculé, le couvert était mis pour deux personnes. A côté de chaque place, une vraie bougie — vraie, du moins, dans la mesure où les objets pouvaient avoir une réalité en cet étrange lieu — brûlait dans un chandelier d'argent. « Et moi, » dit la jeune fille, « je ne puis m'empêcher de me demander ce que nous avons pour dîner ! »

— « Précisément le plat pour lequel nous nous sentons le plus d'appétit, je suppose, » répondit son compagnon. « Hier soir, j'avais envie de croquettes de poulet... et ce sont des croquettes de

poulet que j'ai trouvées sur la table en venant prendre mon repas. »

— « C'est drôle que nous acceptions sans la moindre difficulté des miracles de ce genre ! » dit Jill. « Je crois que je vais aller me rafraîchir un peu, » ajouta-t-elle après un moment de réflexion.

— « Je crois que je vais en faire autant, » dit Farrell.

Ils choisirent des chambres situées l'une en face de l'autre. Farrell fut le premier à redescendre et attendit Jill dans la salle à manger. En leur absense, deux grands plats surmontés d'un couvercle et un service à café en argent avaient fait leur apparition sur la nappe de toile blanche. Farrell n'avait pas la moindre idée de la manière dont ils y avaient été apportés, et il ne se creusa d'ailleurs pas beaucoup la tête pour chercher à le savoir. Une douche froide l'avait reposé et il éprouvait une agréable sensation de bien-être. Il se découvrait même un certain appétit, tout en soupçonnant que celui-ci n'avait pas plus de réalité que la nourriture avec laquelle il allait le satisfaire. Mais peu importait.

Il se dirigea vers le bar, se versa de la bière et la but avec satisfaction. La bière était fraîche, savoureuse, et elle lui fit du bien. En retournant dans la salle à manger, il vit Jill qui l'attendait devant la porte. Elle avait raccommodé de son mieux sa robe déchirée, nettoyé ses ballerines, et s'était mis un peu de rouge aux lèvres et un soupçon de rose sur les joues. Farrell fut frappé de constater qu'elle était positivement ravissante.

Dès qu'ils s'assirent à table, les lumières faiblirent et le juke-box se mit en marche. Sur la nappe magique était posé — outre les deux grands plats et le service à café en argent — un hors-d'œuvre des plus appétissants. Ils grignotèrent des radis à la lueur de la bougie et mangèrent de la macédoine. Jill versa du café bouillant dans les tasses de fine porcelaine bleue, et ajouta du sucre et de la crème fraîche. Elle avait « commandé » des patates douces et du jambon de Virginie rôti. Farrell avait « commandé » un bifteck et des frites. Pendant qu'ils soupaient, le juke-box jouait en sourdine dans la pièce aux ombres spectrales, et la flamme des bougies vacillait sous le souffle du vent filtrant par les invisibles fentes des murs. Quand ils eurent terminé leur repas, Farrell alla chercher au bar une bouteille de champagne et deux verres. Il remplit ceux-ci jusqu'au bord, choqua le sien contre celui de la jeune fille en disant : « A notre rencontre ! » Et ils vidèrent leurs verres.

Ensuite, ils dansèrent sur la piste déserte. Jill était légère com-

me une brise d'été dans les bras de Farrell. « Etes-vous une danseuse professionnelle ? » lui demanda-t-il.

— « Je l'étais. »

Il garda le silence. La musique paraissait irréelle, comme une musique entendue en rêve. La grande pièce était emplie d'ombres ténues et de lumières tamisées. « J'étais peintre, » reprit Farrell au bout d'un moment. « De ce genre d'artistes dont personne n'achète jamais les toiles et qui se nourrissent de bribes d'espoir et de miettes de rêves. Quand j'ai commencé à peindre, je pensais entreprendre une tâche noble et utile. Mais on ne peut garder toujours l'âme d'un écolier et, en fin de compte, j'ai dû accepter le fait que rien de ce que je peindrais ne justifierait jamais le sacrifice d'une seule portion de purée de pommes de terre... Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je me trouve aujourd'hui sur le Fleuve. »

— « Je dansais dans des cabarets, » dit Jill. « Pas des danses très convenables, mais pas du strip-tease non plus. »

— « Etiez-vous mariée ? » demanda-t-il.

— « Non. Et vous ? »

— « Seulement avec mon art, et lui et moi sommes divorcés depuis quelque temps déjà... Depuis que je me suis mis à peindre des cartes de vœux pour gagner ma vie. »

— « C'est bizarre, » dit Jill, « je n'avais jamais pensé que ce serait comme ça... de mourir, je veux dire. Chaque fois qu'en pensée je me voyais sur le Fleuve, je m'y voyais toute seule. »

— « Moi aussi, » répliqua Farrell. Puis il demanda : « Où habitiez-vous, Jill ? »

— « A Rapids City. »

— « Tiens ! » s'écria-t-il. « C'est là que j'habitais aussi. Peut-être y a-t-il là un rapport avec le fait que nous nous soyons rencontrés dans cet étrange pays. Je... j'aurais voulu vous connaître plus tôt. »

— « Vous me connaissez, maintenant, » dit-elle. « Et je vous connais aussi. »

— « Oui : cela vaut mieux que de ne pas nous être connus du tout. »

Ils dansèrent en silence pendant un moment. L'auberge rêvait autour d'eux. Dehors, sous des étoiles qui n'avaient pas le droit d'exister, le Fleuve au flot brunâtre coulait dans la nuit. Quand la valse qu'ils dansaient fut terminée, Jill dit : « Je crois que nous devrions aller nous coucher. Qu'en pensez-vous ? »

— « Oui, » répondit Farrell en la regardant dans les yeux, « je le crois aussi. Mais je me réveillerai à l'aube, » ajouta-t-il. « Je le sais. Et vous ? »

Elle fit un signe d'assentiment. « Cela en fait partie aussi, » dit-elle, « se réveiller à l'aube. Et écouter le bruit des cascades. »

Il l'embrassa. Elle resta un instant immobile, puis s'écarta de lui en disant : « Bonne nuit ! » et elle sortit en courant.

— « Bonne nuit ! » lui cria-t-il.

Il demeura pendant quelque temps dans la pièce soudain très vide. Maintenant qu'elle était partie, le juke-box ne jouait plus et les lumières brillaient d'un éclat plus vif et plus froid. Il entendait le Fleuve murmurer mille et une tristes pensées, dont certaines étaient les siennes et d'autres celles de Jill.

Enfin, il quitta la pièce à son tour, monta l'escalier et s'arrêta devant la porte de Jill. Il leva la main, les jointures tournées vers le panneau de bois. Derrière la porte, il entendait le trottinement des pieds nus de la jeune fille sur le plancher et le bruissement de sa robe qu'elle enlevait pour la nuit. Bientôt, il entendit le froissement des draps et le grincement étouffé des ressorts du lit. Et tous ces sons s'accompagnaient du doux et triste susurrement du Fleuve.

Puis la main de Farrell retomba le long de son flanc. Il se détourna et traversa le couloir pour se rendre dans sa chambre dont il ferma résolument la porte. L'amour et la mort peuvent parfois s'accorder, mais on ne peut faire l'amour quand on est sur le point de mourir.

Le murmure du Fleuve s'amplifia pendant qu'il dormait, et, le lendemain matin, ce fut un bruit confus et persistant qui résonna à ses oreilles. Le petit déjeuner fut composé d'œufs au jambon accompagnés de toasts et de café servis par des fantômes, ainsi que de mornes paroles échangées à la lueur grisâtre de l'aube. Au lever du soleil, Farrell et Jill repartirent et laissèrent bientôt l'auberge loin derrière eux.

Un peu après midi, ils entendirent le bruit des cascades.

C'était tout d'abord un bruit assez faible, mais qui allait peu à peu en augmentant — décibel par décibel — tandis que le Fleuve se rétrécissait pour couler entre des falaises grises balayées par le vent. Jill se rapprocha de Farrell, et celui-ci lui prit la main. Les rapides dansaient autour d'eux, les aspergeant de temps à autre d'un jet d'écume glacial. Le radeau se balançait et tour-

noyait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au gré des flots. Mais il ne chavirait pas... et ne devait d'ailleurs pas chavirer, car c'étaient les cascades qui représentaient la mort, et non pas les rapides.

Farrell jetait de furtifs coups d'œil sur la jeune fille, qui regardait droit devant elle comme si les rapides n'existaient pas, comme si rien n'existait à l'exception d'elle-même, de Farrell et du radeau. Farrell ne s'était pas attendu à voir la mort arriver si vite. Il croyait que, maintenant qu'il avait rencontré Jill, la vie se prolongerait... Mais, selon toute apparence, cette étrange contrée que, d'une manière ou d'une autre, ils avaient fait naître, n'avait d'autre fonction que celle de les détruire.

Eh bien, c'était justement la destruction qu'il cherchait. Et une rencontre imprévue, dans un pays inconnu, ne pouvait rien changer à cela, pas plus pour lui que pour Jill. Une pensée lui vint à l'esprit et, élevant la voix pour dominer le gargouillement des rapides et le vacarme des cascades, il demanda : « Qu'avez-vous utilisé, Jill ? »

— « Le gaz, » répondit-elle. « Et vous ? »

— « L'oxyde de carbone. »

Ils se turent.

Plus loin, le Fleuve s'élargissait de nouveau et les falaises faisaient peu à peu place à des berges légèrement inclinées, derrière lesquelles on distinguait vaguement quelques collines. Le bleu du ciel paraissait plus vif. Le bruit des cascades était devenu assourdissant, mais les cascades elles-mêmes semblaient se trouver encore à une distance considérable en aval. Peut-être, après tout, n'était-ce pas encore le dernier jour...

Ce n'était pas le dernier jour, en effet : Farrell le comprit à l'instant même où il vit l'auberge. Celle-ci se trouvait sur la rive gauche et elle apparut à leurs yeux un peu avant le coucher du soleil. Le courant était maintenant rapide et très fort, et il fallut les efforts conjugués de Farrell et de la jeune fille pour amener le radeau à la rame jusqu'au petit ponton. Haletants et trempés jusqu'aux os, les deux jeunes gens se serrèrent l'un contre l'autre pour se réchauffer et reprendre leur souffle. Puis ils entrèrent dans l'auberge.

Une douce chaleur les accueillit et ils s'en réjouirent. Ils choisirent des chambres au deuxième étage, mirent leurs vêtements à sécher, firent un brin de toilette et se retrouvèrent dans la sal-

le à manger. Jill avait pour dîner du rosbif et des haricots verts, et Farrell une côtelette de porc accompagnée d'un gratin de pommes de terre. Jamais il n'avait rien goûté d'aussi délicieux et il savoura chaque bouchée en se disant : « Seigneur ! Qu'il fait bon vivre ! »

Stupéfait que cette pensée lui fût venue à l'esprit, il regarda son assiette vide. S'il faisait si bon vivre, pourquoi donc s'était-il assis dans sa voiture après avoir mis le moteur en marche et fermé les portes du garage pour attendre la mort ? Et que faisait-il sur le Fleuve ? Levant les yeux vers Jill, il lut dans son regard que l'aspect du monde avait changé pour elle aussi, et il comprit qu'elle lui devait sa nouvelle conception de l'existence tout comme il lui devait la sienne.

— « Pourquoi avez-vous fait cela, Jill ? » demanda-t-il. « Pourquoi ? »

Elle détourna son regard pour répondre : « Comme je vous l'ai dit, je dansais dans un cabaret. Pas des danses très convenables, mais pas vraiment du strip-tease non plus — enfin pas dans le strict sens du terme. Mon numéro aurait pu être beaucoup plus inconvenant, mais sans doute l'était-il suffisamment pour éveiller en moi un sentiment dont je ne soupçonnais pas l'existence. Toujours est-il qu'un jour j'ai pris la fuite ; et, peu après, je suis entrée au couvent. »

Elle se tut un moment et Farrell, lui aussi, garda le silence. Puis elle reprit, en le regardant cette fois bien en face : « C'est drôle de penser à ce que les cheveux d'une femme peuvent représenter pour elle. Je veux dire... je portais les miens très longs et ils constituaient l'élément essentiel de mon numéro — le seul élément pudique, en fait, car ils cachaient ma nudité. Sans que je m'en rende compte, ils avaient fini par symboliser pour moi la seule qualité décente que je possédais. Mais j'ai découvert cela trop tard. Tant que j'avais eu mes cheveux, je m'étais acceptée tant bien que mal. Sans eux, je me suis sentie inapte à vivre. Je... je me suis enfuie de nouveau, à Rapids City cette fois. J'ai loué un petit appartement et j'ai trouvé un emploi dans un grand magasin. Mais un travail décent ne me suffisait pas : il me fallait quelque chose de plus. Et puis, l'hiver est arrivé et j'ai attrapé la grippe. Vous savez combien cette maladie peut vous mettre à plat et à quel point on se sent déprimé ensuite. Je... Je... »

Elle s'interrompit et regarda ses mains fines et blanches

qu'elle avait posées sur la table. Le triste susurrement du Fleuve emplissait la pièce, couvrant la musique du juke-box. Et, dans le lointain, on entendait le gargouillement continu des cascades.

A son tour, Farrell regarda ses mains. « Je devais être malade moi aussi, » dit-il. « Je me sentais vide, en proie à un profond ennui. Connaissez-vous le véritable ennui ? C'est un néant infini qui s'installe autour de vous et vous accompagne partout où vous allez. Il s'abat sur vous en énormes vagues grises. Il vous submerge. Il vous étouffe... Je vous ai dit que le fait d'avoir abandonné le travail auquel je souhaitais me consacrer n'était pas la cause de ma présence sur le Fleuve, et c'est vrai : ce n'en est pas la cause directe. Mais le profond ennui que je ressentais n'en était pas moins une réaction contre cet abandon. Rien n'avait plus de sens pour moi. J'étais comme un enfant vivant dans l'impatiente attente de Noël et qui, ce jour venu, aurait trouvé la cheminée vide. Si j'avais trouvé quelque chose — n'importe quoi — dans la cheminée, tout aurait sans doute été différent. Mais je n'y ai rien trouvé, absolument rien. Je sais maintenant que c'était ma faute, que le seul moyen de trouver, le matin de Noël, quelque chose dans la cheminée, c'est de l'y placer soi-même la veille au soir. Je sais aussi que le néant qui m'entourait n'était que mon propre reflet. Mais, à l'époque, je ne le savais pas. » Il releva la tête et, par-dessus la table, son regard croisa celui de Jill. « Pourquoi fallait-il que nous mourions pour nous connaître et désirer vivre ? » demanda-t-il. « Ne pouvions-nous, comme tant d'autres jeunes gens, nous rencontrer dans un parc ou dans une rue paisible ? Pourquoi est-ce sur le Fleuve que nous avons fait connaissance, Jill ? »

— « Dansons ! » s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les larmes. « Dansons toute la nuit ! »

Ils se mirent à glisser sur la piste déserte, tandis qu'autour d'eux s'élevait une musique tour à tour triste, gaie ou poignante selon les souvenirs que l'un ou l'autre évoquait — souvenirs de cette vie qu'ils avaient rejetée. « C'est un air qu'on jouait à mon collège au bal de fin d'année, » dit Jill tout à coup. « Celui-ci, » dit Farrell un instant plus tard, « date d'une époque où j'étais encore gosse et où je me croyais amoureux. »

— « L'étiez-vous vraiment ? » demanda-t-elle en posant sur lui un regard caressant.

— « Non, » répondit-il, « pas à ce moment-là. Jamais, d'ailleurs... jusqu'à ce jour. »

— « Je vous aime, moi aussi, » dit-elle.

Et l'air de danse reprit sur un ton plus doux, tandis que, pendant un long moment, le temps suspendait son cours.

Comme l'aube allait se lever, Jill dit : « J'entends l'appel du Fleuve. L'entendez-vous aussi ? »

— « Oui, » répondit Farrell, « je l'entends. »

Tous deux tentèrent de résister à cet appel, mais ce fut en vain. Laissant les fantômes d'eux-mêmes continuer à danser dans la lumière de l'aube, ils retournèrent au ponton, montèrent sur le radeau et s'éloignèrent de la berge. Le courant les saisit avidement et le gargouillement des cascades prit un ton triomphant. Devant eux, sous les pâles rayons du soleil levant, une brume montait du Fleuve.

Ils s'assirent tout près l'un de l'autre sur le radeau. Le bruit des cascades faisait maintenant partie de l'air qu'ils respiraient, et la brume les enveloppait. A travers cette brume, Farrell distingua bientôt une forme vague. Etait-ce un autre radeau ?... S'efforçant de percer du regard la vapeur spectrale, il aperçut de petits arbres, un rivage sablonneux... une île...

Brusquement, il comprit ce que représentaient ces îles dont le Fleuve était semé. Ni lui ni Jill n'avaient vraiment désiré mourir et, par conséquent, l'allégorie qu'ils avaient fait naître ensemble, et dans laquelle ils s'étaient intégrés, comportait des issues. Peut-être, après tout, était-il possible de revenir en arrière.

Se levant d'un bond, Farrell saisit l'aviron et se mit à ramer de toutes ses forces. « Aidez-moi, Jill ! » cria-t-il. « C'est notre dernière chance ! »

Elle aussi avait vu l'île et compris quelle en était la signification. Sans perdre de temps, elle joignit ses efforts à ceux de son compagnon. Le courant était maintenant tout-puissant et les rapides déchaînés. Le radeau se balançait en tous sens, se soulevait, roulait. L'île apparaissait de plus en plus distinctement à travers la brume. « Plus fort, Jill ! Plus fort ! » cria Farrell d'une voix haletante. « Nous devons absolument retourner en arrière. Il le *faut* ! »

Mais il se rendit compte qu'ils n'y parviendraient pas — que, malgré leurs efforts combinés, le courant allait les entraîner très loin de ce dernier lien qui les rattachait à la vie. Il restait cependant une chance — une seule. Le jeune homme retira ses souliers

d'un coup de pied. « Continuez à ramer, Jill ! » cria-t-il. Et, prenant entre ses dents l'extrémité du cordage, il plongea dans les rapides et se mit à nager en direction de l'île, aussi vite que le courant impétueux le lui permettait.

Derrière lui, le radeau tanguait si fort que Jill perdit l'équilibre et, lâchant la rame, alla rouler par terre. Mais Farrell ne s'en aperçut qu'au moment où il atteignit l'île et regarda par-dessus son épaule. Le cordage avait juste assez de mou pour qu'il pût l'enrouler autour d'un petit arbre et l'y attacher solidement. L'arbre frémit des racines jusqu'à la cime quand il tendit le cordage, et le radeau s'immobilisa brusquement. A quatre pattes, Jill luttait désespérément pour ne pas être jetée par-dessus bord. Agrippant le cordage de ses deux mains, Farrell tenta de tirer le radeau à lui, mais l'impétuosité du courant était telle qu'autant aurait valu essayer de pousser l'île vers le radeau.

La force de la traction déracinait peu à peu le petit arbre. Tôt ou tard, celui-ci serait arraché de terre et le radeau s'engouffrerait sous les cascades. Il ne restait qu'une solution...

— « Où se trouve votre appartement, Jill ? » hurla Farrell, tentant de se faire entendre par-dessus le vacarme des cascades.

D'une voix à peine perceptible, elle répondit : « 229 Locust Avenue. C'est le numéro 301. »

Farrell demeura frappé de stupeur. Le 229 Locust Avenue était l'immeuble voisin de celui qu'il habitait. Jill et lui auraient pu se croiser dans la rue une bonne douzaine de fois ! Peut-être même s'étaient-ils effectivement rencontrés et l'avaient-ils oublié. Ce genre de choses se produit souvent dans les villes.

Mais pas sur le Fleuve.

— « Tenez bon, Jill ! » cria-t-il. « Je vais revenir au point de départ ! »

En un éclair, sa pensée le ramena de l'île au garage, et il se retrouva dans sa voiture, les tempes battantes, le cerveau obscurci par une brume de douleur. Il arrêta le moteur, descendit de voiture, ouvrit toutes grandes les portes du garage et sortit en chancelant dans la nuit. Le froid le saisit, et il se rappela seulement après coup que son manteau et son chapeau étaient restés à l'arrière de la voiture.

Sans prendre le temps d'aller les chercher, il emplit ses poumons d'air frais et se frotta le visage avec de la neige. Puis il courut jusqu'à l'immeuble voisin, en se demandant avec angoisse s'il arriverait à temps. Il n'avait pas dû rester dans le garage plus

de dix minutes, ce qui signifiait que, sur le Fleuve, le temps s'écoulait à un rythme plus rapide encore qu'il ne le pensait. Plusieurs heures avaient passé déjà depuis qu'il avait quitté l'île, et le radeau pouvait fort bien avoir été entraîné par le courant sous les cascades.

Mais y avait-il vraiment un radeau ? Un fleuve ? Une jeune fille aux cheveux brillants sous les rayons du soleil ? Ou bien tout cela n'était-il qu'un rêve... une création de son subconscient pour le ramener à la vie ?

Cette pensée était intolérable, et Farrell la chassa de son esprit. Il avait atteint l'immeuble voisin, et il se précipita dans le vestibule désert. L'ascenseur étant en service, il monta les marches quatre à quatre et s'arrêta au troisième étage, devant l'appartement de Jill. La porte était fermée au verrou. Il appela d'une voix forte : « Jill ! » et, n'obtenant pas de réponse, il enfonça la porte.

La jeune fille était étendue sur le canapé du salon ; son visage, éclairé par le lampadaire, avait une pâleur cireuse. Elle portait la robe jaune dont Farrell se souvenait si bien, mais celle-ci n'était plus déchirée — pas plus que ses légères ballerines n'étaient éculées. Ses cheveux, par contre, étaient exactement tels qu'il se les rappelait : très courts et cherchant à boucler. Elle avait les yeux fermés.

Farrell courut au radiateur appuyé au mur et arrêta le gaz. Il ouvrit toutes les fenêtres, puis, prenant Jill dans ses bras, il la porta jusqu'à la plus grande de ces fenêtres et laissa l'air vif souffler sur elle et la ranimer peu à peu, tandis qu'il murmurait d'une voix étouffée : « Jill ! Jill ! »

Les paupières de Jill battirent, se soulevèrent. Ses yeux bleus emplis de frayeur se fixèrent sur le visage du jeune homme. Lentement, la frayeur s'effaça tandis qu'elle le reconnaissait. Farrell sut alors qu'il n'y aurait plus de Fleuve ni pour elle ni pour lui.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : On the River.

RICHARD WILSON

Et ce fut la guerre

Richard Wilson, dont un roman satirique intitulé Les filles de la planète 5 *parut jadis au Rayon Fantastique, est un écrivain à temps partiel qui se consacre à son* hobby, *la science-fiction, dans les moments de loisir que lui laissent ses fonctions universitaires. C'est ce qui explique le peu de fréquence de ses apparitions au sommaire des revues. Au fil des années, et surtout dans ses plus anciens numéros,* Fiction *a publié six nouvelles de lui, parfois d'une facture remarquable (voir leur détail en page 6). Pour son retour, il nous offre, après bien d'autres, sa version du cataclysme atomique... mais une version précisément qui n'est pas comme les autres. En très peu de pages et quelques tableaux pris sur le vif, ce que Richard Wilson nous propose ici est peut-être la plus en sourdine, la plus mineure, la plus en demi-teintes de toutes les histoires de bombe atomique, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi impressionnante que l'éclair brutal de lumière qui précède le bruit de l'explosion et son impact.*

P.H.

Le caporal Mike Durgan dit : « Une supposition que je ne pousse pas ce foutu bouton ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— « La cour martiale, » répondit le sergent Culligan. « Voilà ce qui se passe. »

— « Et qui sera là pour me faire passer en cour martiale ? »

— « Y aura toujours quelqu'un, t'inquiète pas. »

— « Pas moi ! C'est à eux de s'inquiéter. Répète-moi le truc de ce foutu bouton. Je le pousse et cinquante millions d'ennemis sont trucidés. C'est ça ? »

— « Tout juste. Je reçois le signal, je te dis *Feu !* et tu pousses le bouton. T'as lu les ordres quand on les a ouverts. »

— « Suppose que je pousse pas le bouton ? Tu le pousses ? »

— « Non. J'ai ordre de dire *Feu !* Alors, *toi,* tu pousses le bouton. »

— « Tu le pousses pas si je le pousse pas ? »

— « Non. Je te dis seulement *Feu !* »

— « Alors c'est à moi de décider si cinquante millions de gens vont vivre ou être supprimés ? Ça fait beaucoup de responsabilité pour un cabot ! »

— « C'est les ordres. »

— « La fine combine pour toi. J'efface cinquante millions de bonzes que j'ai jamais vus, mais toi, tout ce que t'as à dire, c'est un mot. Une supposition que je devienne sourd juste au moment. J'ai mal dans les oreilles. Qu'est-ce tu fais ? Tu pousses le bouton ? »

— « Non. Je rends compte. Je rends compte que le bouton a été poussé ou n'a pas été poussé. Alors quelqu'un d'en haut me dit ce que je dois faire ensuite. »

— « Mais tu ne pousses pas le bouton de toi-même. »

— « Pas à moins qu'on me le dise. Je ne suis que sergent. »

Le caporal reprit : « Si on faisait un petit vingt-et-un ? Ça me donnerait une chance de me rattraper. »

Ils jouaient — le caporal continuait à perdre — quand la radio annonça : « Attention aux ordres, sergent Culligan. Garde-à-vous. »

— « Au garde-à-vous. » répondit le sergent Culligan en se levant.

— « La voix que vous allez entendre sera celle du général Neece. »

— « Oui, chef. »

— « Ici le général Neece. »

— « Oui, mon général. »

— « C'est arrivé, sergent, » dit le général. « Votre caporal est-il là ? »

— « Le caporal Durgan. Oui, mon général. »

— « J'ai pour instruction de vous dire de lui dire de faire feu. Quand je vous en donnerai l'ordre, vous lui commanderez de faire feu. Je dirai un seul mot : *Feu !* Comprenez-vous bien, sergent ? »

— « Oui, mon général. Quand vous direz *Feu !*, je dirai *Feu !* et le caporal Durgan pressera le b o u t o n. Est-ce exact, mon général ? »

— « Tout à fait, sergent. Alors, voici. *Feu !* »

Le sergent Culligan dit : « Feu ! »

Le caporal Durgan mit les mains dans ses poches.

— « Feu ! » répéta le sergent Culligan.

— « On dirait que je suis devenu sourd, » dit le caporal. « J'ai de nouveau ces ennuis avec mes oreilles. »

Le sergent Culligan s'assit et distribua un roi et un as. Il ne dit rien jusqu'au moment où la voix agitée du général Neece retentit à ses oreilles. « Avez-vous transmis mon commandement, sergent ? »

— « Oui, mon général. »

— « A-t-il été exécuté ? »

— « Non, mon général. »

Il y eut un bref silence. Puis le général reprit : « Nous n'avons pas le temps de nous expliquer. Voici mes ordres pour vous, sergent. Tapez sur ce bouton. »

Le sergent ne répondit pas.

Le général se mit à hurler.

Le caporal dit : « Le général te crie quelque chose. » Le sergent dit, sans s'adresser à quiconque en particulier : « J'ai l'impression que je suis devenu sourd. »

Tout, partout, explosa néanmoins.

Au bureau central des Associated News, l'homme du téléscripteur disait : « Cela ne vaut guère la peine de maintenir la ligne en fonctionnement. Qui sera là pour imprimer ce que nous envoyons ? »

Un des hommes qui l'entouraient prit la parole : « Tu connais un meilleur endroit où nous pourrions aller ? » C'était un homme qui approchait de la quarantaine et dont la femme était à Sun

Valley dans l'Idaho, en train de divorcer. « Si oui, vas-y. Moi, je m'occuperai de la ligne. »

L'homme du téléscripteur répondit : « Je crois que j'aime autant rester ici. Mais ce serait d'un grand secours que quelqu'un ouvre la bouteille de service. »

Quelqu'un s'en chargea.

— « Tu penses qu'il y a quelque chose à la télé ? » demanda Ernestine à son mari Nat.

— « Rien que les nouvelles. Tu n'as pas envie de voir ça, n'est-ce pas ? »

— « Pas besoin qu'on me les rappelle, » dit-elle. « As-tu essayé la chaîne éducative ? »

Ils ne l'avaient jamais regardée. Chaque fois qu'ils avaient essayé, c'était toujours quelqu'un qui donnait des leçons de guitare ou qui enseignait la cuisine, ou l'art floral, ou qui parlait du Zen ou des antiquités ; ou encore c'était quelque pièce de théâtre au rythme lent, très compliquée.

— « On va voir, » dit Nat. Mais la chaîne éducative était comme toutes les autres. Elle montrait trois hommes assis dans des fauteuils en plastique, et qui discutaient.

— « On pourrait écouter des disques, » proposa Nat. « Il y a longtemps qu'on n'a pas mis la haute-fidélité. »

— « Je n'en ai pas très envie, mais si tu veux... »

— « Je ne pense pas. Veux-tu qu'on fasse un tour ? »

— « Où ça ? Non. Je ne sais pas ce que je veux. »

Nat alluma le petit transistor qu'ils gardaient dans un tiroir de la cuisine. Mais il n'y avait que des informations sur toutes les stations. « Veux-tu jouer aux cartes ? Un petit gin rummy ? »

— « Je ne pense pas. On dirait qu'il n'y a absolument rien à faire. » Elle s'approcha de la fenêtre et contempla la rue déserte sous le ciel qui s'assombrissait. Elle y resta un long moment et, quand elle se retourna, elle vit son mari assis au bureau qu'il utilisait surtout pour régler les factures. « Que fais-tu ? »

— « J'écris à Clara. » C'était leur fille.

— « Elle ne la recevra jamais. »

— « Probablement. »

— « Téléphone-lui. »

— « Non. Mais tu peux essayer. » Clara vivait à un demi-

continent de distance. « Je ne crois pas que tu auras la communication. »

Il continua d'écrire pendant qu'Ernestine tentait d'obtenir la communication. Il lui fallut un bon moment pour avoir l'opératrice des lignes à grande distance, qui lui répondit que seules les communications officielles étaient acceptées.

Son mari écrivait : « *Très chère Clara. Quelques mots pour te dire bonjour et t'informer que nous pensons à toi, ta mère et moi. Maman essaye de t'appeler au téléphone, mais cela ne marche pas. Comment vas-tu ? Et les enfants, et Kenneth ? Pourras-tu venir nous voir cet été ? Il y a beaucoup de place dans le vieux poulailler maintenant que tous les poussins se sont enfuis. Il commence à faire sombre et je ne vais pas tarder à devoir allumer. Il vient de passer un éclair dans le ciel à l'instant, mais pas de coup de tonnerre après. Je me demande si...* »

Bill et Bob étaient dans un bar. Bill demanda : « Bob, as-tu jamais fait cul-sec avec une bouteille de champagne ? » Et Bob répondit : « Non, jamais. Tu la paies ? » Et Bill accepta : « Bien sûr, à condition que tu te croies capable de la vider cul-sec. » Et Bob affirma : « D'accord, je marche. » Et Bill commanda : « Un magnum de champagne pour mon ami. » Et quand la bouteille fut débouchée, tout le monde se dressa pour regarder et encourager Bob qui fit cul-sec jusqu'à la dernière goutte.

Bill paya et Bob, qui avait à présent le hoquet, lui demanda : « Bill, as-tu jamais avalé six martinis à la file ? » Et Bill répondit : « Non. Jamais. Pas sans interruption. Mais il faudrait qu'ils soient glacés et que tu les paies. » Et Bob dit : « Servez-les, barman, des doubles ! » Et le barman, ravi d'avoir des clients si intéressants, servit les martinis et Bill les avala l'un après l'autre et Bob, toujours hoquetant, régla l'addition.

Alors Bill, qui s'efforçait de retenir son souffle de peur d'être malade, déclara : « Bob, le meilleur remède contre le hoquet, c'est un œuf dans de la bière, et comme nous avons peu de temps, je te recommande une demi-douzaine d'œufs. »

Et Bob dit : « N'importe quoi pour me débarrasser de ce foutu hoquet, » aussi Bill donna-t-il ses instructions au barman qui tira six verres de bière et fit flotter dans chacun un œuf cru après avoir brisé délicatement les coquilles pour éviter de déchirer les

jaunes. Et Bob les avala, un, deux, trois, hic ! quatre, cinq, six. Et quand il eut fini, son hoquet avait cessé.

Bill paya au tarif de 20 *cents* chaque bière et 15 *cents* chaque œufs, soit un total de deux dollars dix *cents*.

Le barman dit à Bill et Bob : « Comme vous êtes de si bons clients, la prochaine tournée, si fantastique soit-elle, est pour moi. »

Les œufs paraissaient avoir dessaoulé Bob en même temps qu'ils le guérissaient de son hoquet, aussi réfléchit-il sérieusement avant de dire : « Barman et Bill, je propose une libation patriotique que contiendra le plus grand de vos verres qui sera rempli, dans l'ordre, de cherry brandy, de crème fraîche et de bourgogne, et que toi, Bill, tu consommeras pendant que toute l'assistance chantera l'Hymne de Bataille de la République. »

Au moment où Bill, qui s'était levé dès que le chant avait commencé, penchait la tête en arrière pour consommer le mélange, la bombe explosa dans la rue, fracassant la grande vitrine, et expédia un éclat de verre à l'horizontale, qui décapita Bill avant qu'il eût même goûté à la boisson patriotique. Tout le monde mourut peu de temps après.

Un homme pensait à son bonheur. Il avait une bonne vie, il n'y avait pas à le nier. Il avait deux épouses et deux enfants de chacune. A y réfléchir, sa première femme avait eu deux maris, et deux enfants de chacun ; et le premier mari de sa première femme avait eu deux épouses et deux enfants de chacune ; et sa seconde épouse, Marie, avait eu deux époux et deux enfants de chacun. Pour le moment, il était incapable de se rappeler combien d'enfants vivaient, étaient en garde, ou en visite, chez lui et Marie.

Cependant, sans compter les autres femmes ni les femmes d'autres hommes, il avait maintenant deux maisons (certains des enfants étaient avec Marie à la maison du lac), deux voitures (sans compter celles des enfants) et deux téléphones (sans compter celui de la maison du lac ni celui de la voiture qui lui servait pour les affaires).

Dans la maison de ville, il avait deux salles de bain, sans compter les deux salles d'eau du sous-sol et du grenier, deux récepteurs de télévision, deux chaînes haute-fidélité et deux chiens. Les chiens étaient au lac et il était seul dans la maison de ville.

Il était abonné à deux clubs du livre et membre de deux country clubs. Il avait deux cheminées, une dans le salon et une dans le grand studio d'en bas.

Depuis quelque temps, il avait deux occupations ; l'une était « associé principal » dans son entreprise de mécanique et l'autre « conseiller » pour des entreprises analogues en d'autres pays. Il avait beaucoup voyagé et était peut-être mieux averti que le citoyen moyen des nuages de guerre qui s'amoncelaient.

Marie possédait tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Outre ses enfants, ses bêtes et son mari (et peut-être un amant, il n'en était jamais trop sûr), elle avait une machine à laver et un séchoir, et une machine pour la vaisselle ; un ouvre-boîtes électrique, un vide-ordures, quatre aspirateurs, un pour chaque étage de la maison de ville ; deux tondeuses à gazon (elle adorait couper l'herbe elle-même, d'abord avec le traîneau à moteur à essence, pour « finir » par la machine électrique) ; et un chasse-neige. Elle avait un congélateur et deux réfrigérateurs, dont le second était au sous-sol pour contenir l'excès de limonade et de mangeailles qu'absorbaient sans cesse les enfants. Elle avait une rôtissoire, une machine à coudre, un exerciseur, un mélangeur, une moulinette, un hachoir électrique et un couteau à découper électrique.

Elle avait une « descente » pour jeter le linge sale de n'importe quel étage, et tout récemment son mari avait fait installer parallèlement un monte-charge pour lui éviter de devoir porter elle-même le linge propre.

Il lui avait donné tous les grands et petits luxes imaginables. Ils pouvaient se le permettre à présent, alors pourquoi se les refuser ? Ils s'en étaient privés assez longtemps pendant les premières années de leur mariage, quand il n'était que petit associé et montait les échelons dans l'entreprise sans avoir l'avantage des consultations au-dehors. C'étaient aussi les années où la pension à verser à sa première épouse était lourde, et où les frais d'entretien des enfants avaient été encore plus lourds. Son ex-épouse s'était remariée, ce qui avait mis fin à la pension, à peu près au moment où il devenait associé principal et où son traitement avait doublé ; et sa première paire d'enfants avait quitté l'université pour se lancer dans la vie. Presque du jour au lendemain, sa situation était passée de celle d'un indigent à l'aise chargé de dettes à celle d'un homme très riche... plus riche, du moins, que 98 pour cent du reste de l'humanité.

Maintenant, Marie et lui jouissaient de la vie, ou du moins se le répétait-il. C'était bon de la savourer, et il se remit à énumérer la longue liste de leurs biens.

Les deux bateaux ; il les avait oubliés. L'un sur le lac, l'autre au chantier naval où on le réarmait.

Leurs parts dans les industries américaines. Ses placements prudents et l'héritage du père de Marie constituaient un portefeuille très respectable. Il avait acheté des actions de cette société orientale qui vendait, disait-on, des matériaux essentiels à cette grande puissance inamicale d'Asie. Il avait également été conseiller de cette firme. Ne serait-il pas ironique qu'il eût contribué à semer la tempête de guerre qui s'amoncelait aujourd'hui sur le monde ?

Il écarta cette pensée. Il eut soudain envie de boire. Et de fumer une cigarette. Et peut-être même de manger certains de ces aliments à haut contenu de cholestérol qu'il avait abandonnés en même temps que l'alcool et le tabac.

Le whisky vous ratatinait le foie... ou était-ce les reins ? Les cigarettes causaient le cancer ou l'emphysème. Les aliments trop riches engraissaient les vaisseaux sanguins et menaient à l'attaque cardiaque.

Eh bien, il s'était bien conduit pendant un bout de temps ! Il se versa une rasade, tirée de son bar bien approvisionné. Bien qu'il n'eût plus touché à l'alcool depuis des années, il en gardait pour Marie et leurs invités.

Il restait une demi-douzaine de cigarettes dans un paquet sur la table ; Marie avait emporté les autres paquets au lac. Il descendit au sous-sol et prit une cartouche de cigarettes dans le congélateur. Par la même occasion, il fouilla dans le compartiment et en tira un dîner de gourmet d'une richesse incomparable.

Il le mit au four et se servit un second verre tout en fumant une troisième cigarette.

Bizarre, quand même, la cigarette avait un goût affreux et lui chatouillait la gorge, et l'alcool lui faisait tourner la tête. Il avait en outre perdu l'appétit.

Il éteignit la cigarette en la trempant dans son verre. Il emporta le verre à la cuisine et le vida dans l'évier. Il allait s'approcher du four pour l'éteindre quand la première bombe tomba.

Il n'entendit pas les suivantes.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The day they had the war.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

AUGUST

DERLETH

Le retour de Sarah

Né en 1909 dans le Wisconsin, au nord-est des Etats-Unis, August Derleth est mort en juillet dernier. C'était un homme dont la place, dans le domaine de la littérature fantastique, était fort importante. Non seulement en tant qu'auteur — que ce soit sous son véritable nom ou sous le pseudonyme de Stephen Grendon — mais aussi en tant que « faiseur » d'anthologies et qu'éditeur. C'est du reste à ce dernier titre qu'il nous a révélé H.P. Lovecraft, dont il fut le premier, aidé à l'origine par Donald Wandrei, à rassembler les œuvres et à les publier valablement en librairie.

Certains ont reproché à Derleth d'avoir « complété » des récits laissés inachevés ou même simplement esquissés par Lovecraft, mais, au regard de ce qu'il a fait pour la mémoire et la réputation de l'auteur de La couleur tombée du ciel, *ce n'est point là un grief bien sérieux.*

Derleth, qui a collaboré à d'innombrables revues, dont Weird Tales, *a beaucoup écrit. Il laisse environ cent trente volumes en tous genres : romans policiers, historiques et autres ; poèmes ; nouvelles diverses où le fantastique prévaut, etc. Toutefois, on le connaît principalement pour ses anthologies, toutes très remarquables, qui ne comprennent seulement que des récits fantastiques, étranges ou d'horreur et qu'on peut assez facilement se procurer en* pocket-books : Sleep no more ; Who knocks ? ; The sleeping and the dead ; The night side ; Dark mind, Dark heart ; When evil wakes.

Tout cela dit assez combien Derleth a droit à notre reconnaissance. A titre d'hommage, on trouvera ici une de ses nouvelles.

B.W.

Il était inévitable qu'une des deux demoiselles Purcell mourût avant l'autre, et il semblait parfaitement normal que Sarah, l'aînée, eût été la première à partir. Mais ce qu'il y avait d'alarmant, songeait leur nièce, Hannah Purcell, en se hâtant de traverser la rue poussiéreuse pour gagner la maison de ses tantes, c'était que Miss Emma fût tellement affectée par cette disparition. Bien sûr, les deux sœurs avaient passé toute leur vie ensemble, et il paraissait naturel que la survivante manifestât son chagrin. Mais qu'elle en fût arrivée à un tel degré de nervosité et d'inquiétude — c'était vraiment excessif.

Hannah Purcell ouvrit la petite porte du jardin et parcourut l'allée rapidement. Emma se trouvait au milieu des zinnias, déplantoir en main. Une immense capote de soleil abritait son visage creusé de rides, à l'expression tourmentée. Hannah observa que ses mains tremblaient un peu, et fit un geste désapprobateur à peine perceptible. « Est-ce que tu m'as téléphoné pendant que j'étais en ville, tante Emmy ? » demanda-t-elle.

La vieille demoiselle acquiesça d'un signe de tête qui imprima à sa capote un mouvement grotesque de haut en bas. « Oui, je voulais te dire quelque chose. »

La jeune fille réprima un mouvement d'impatience. C'était bien de tante Emma de l'appeler au téléphone pour un motif qui ne pouvait manquer d'être futile ! « De quoi s'agit-il ? » demanda-t-elle.

Emma regarda sa nièce d'un air troublé ; puis elle détourna vivement les yeux et se mit à parler d'un ton saccadé. « Ça m'est difficile à dire, Hannah, mais je ne peux pas faire autrement. Je ne voulais le raconter à personne ; mais, à présent, Sarah refuse de me laisser en paix, et, comme ça se saura fatalement, il vaut mieux que ce soit toi qui le saches. »

L'expression du visage de Hannah s'adoucit. « Tu t'es beaucoup trop affligée à propos de tante Sarah. Ce n'est pas bon pour toi. Tu sais ce qu'a dit le médecin. »

La vieille demoiselle sembla réfléchir pendant quelques instants. « Ça s'est passé avant la mort de Sarah, et je l'avais presque oublié, parce qu'elle est morte si vite après, et... et tout ça... » Elle laissa tomber le déplantoir, puis se mit à agiter les doigts nerveusement, en regardant sa nièce en dessous pour évaluer sa réaction.

Hannah ayant promené un regard autour d'elle et vu l'étendue de terre remuée, comprit que sa tante n'avait pas cessé de tra-

vailler depuis l'aube. « Tu devrais rester un peu tranquille, tante Emma, » dit-elle d'un ton de doux reproche.

— « Je ne peux pas rester en place. Je suppose que ce sont mes nerfs. »

— « Que s'est-il passé, au juste ? »

— « Eh bien, vois-tu, Sarah avait une poupée. C'était une toute petite poupée... Je ne sais pas où elle l'avait trouvée, mais elle me donnait beaucoup de tracas avec ça, car étant un peu retombée en enfance, elle voulait toujours avoir sa poupée avec elle, et elle me demandait tout le temps de faire telle ou telle chose pour la poupée comme s'il s'était agi d'une enfant. Ça m'énervait beaucoup, je peux te le dire. »

Hannah manifesta sa sympathie par un hochement de tête, puis elle s'écarta un peu des fleurs, car la rosée mouillait ses bas.

Emma continua d'une seule traite : « Au bout du compte, un jour, j'ai fini par cacher la poupée, et Sarah est morte presque tout de suite après, et moi je ne me rappelais plus où j'avais caché la poupée, et Sarah avant de mourir l'a réclamée à grands cris, mais je ne savais pas où elle était ! »

— « Je suppose que tu l'as retrouvée depuis ? »

— « Non, non. Je ne peux pas me rappeler où je l'ai mise. Mais j'ai l'impression qu'il faut que je la retrouve. »

— « Tu ne devrais pas te tourmenter à ce point, tante Emmy. Maintenant que Sarah est morte, il n'y a plus de raison de se soucier de cette poupée. »

— « Ah ! mais, vois-tu... » La vieille demoiselle s'interrompit brusquement, et ses yeux prirent une expression étrange. L'espace d'un moment, Hannah éprouva une vague crainte au sujet de la santé de sa tante. Puis Emma s'approcha d'elle et lui murmura à l'oreille : « Veux-tu passer la nuit chez moi, Hannah ? Je ne me sens pas très bien. »

Hannah sursauta. « Bien sûr, tante Emmy, » répondit-elle vivement. « Mais ne crois-tu pas que tu devrais consulter ton médecin ? »

La vieille demoiselle secoua la tête avec tant de force que sa capote tomba en arrière et resta suspendue à son cou par le ruban qui la nouait sous son menton. Le soleil argenta ses cheveux grisonnants. « Non, » dit-elle d'un ton désespéré. « Aucun médecin ne peut rien pour moi, Hannah. »

⁂

Une fois de retour au logis, la jeune fille dit à sa mère : « Tu sais, maman, je crois vraiment que la mort de Sarah a troublé la raison de tante Emmy. »

— « Tu te fais des idées, ma petite fille ! » répondit Mrs. Purcell en riant. « Emma prend de l'âge et retombe un peu en enfance, c'est tout... » Puis, après avoir hésité l'espace d'un instant, elle ajouta : « S'il y a quelque chose qui la tracasse, c'est sa conscience, en admettant qu'elle en ait une. »

— « Pourquoi donc ? » demanda Hannah en jetant à sa mère un regard plein de curiosité.

— « Eh bien, je crois qu'elle n'a pas été très gentille avec Sarah pendant ses derniers jours. Elle n'a pas dû s'en rendre compte mais, à présent, elle a tout le temps d'y réfléchir... »

— « Je suppose que tante Sarah avait mis sa patience à rude épreuve. »

— « C'est très probable ; mais, malgré cela, Emma aurait pu lui manifester beaucoup plus de bonté... De toute façon, Sarah est morte maintenant, et ça ne sert à rien de parler du mal qui a été fait. »

Ce soir-là, Emma eut l'air de ne pas se rappeler qu'elle avait prié sa nièce de venir passer la nuit chez elle. « Mais je suis très heureuse que tu sois là, mon enfant, » lui dit-elle. « Vraiment très, très heureuse. Peut-être pourrai-je dormir cette nuit. »

Cette dernière phrase frappa la jeune fille, qui demanda aussitôt : « Tu n'as donc pas bien dormi la nuit dernière, tante Emmy ? »

— « Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil, Hannah, car elle n'a pas cessé de venir me demander, me demander... Ma parole, je suis vraiment tout étourdie : j'ai eu hier soir une terrible migraine qui m'a tenue éveillée presque jusqu'à ce matin. »

Elles bavardèrent pendant très longtemps. Hannah eut beau suggérer à plusieurs reprises qu'elles feraient mieux d'aller se coucher, la vieille demoiselle manifestait une grande répugnance à gagner sa chambre, et elle finit par déclarer catégoriquement qu'elle avait un travail à terminer, mais que sa nièce pouvait agir à son gré.

— « Dans ce cas, » dit Hannah, « je vais t'aider à achever ton travail. Je n'irai pas me coucher avant que tu dormes. »

— « Ah ! bien. Alors, couchons-nous tout de suite. Ce que j'ai à faire peut attendre jusqu'à demain. »

Mais, de toute évidence, Miss Emma était fort agitée, et ce fut à contrecœur qu'elle sortit de la salle de séjour bien éclairée pour se plonger dans la pénombre du long escalier.

Elle finit par s'endormir ; après quoi Hannah gagna sa chambre, où elle s'assit près de la fenêtre à contempler dans le ciel oriental la lueur qui annonçait le proche lever de la lune. Elle sombra ainsi dans le sommeil, tout habillée.

Quand elle s'éveilla, la lune était suspendue au ras des toits des maisons. Se rendant brusquement compte qu'elle s'était endormie, elle s'apprêtait à se lever de son fauteuil quand elle entendit un léger bruit dans le couloir. Elle tendit l'oreille. Quelqu'un se déplaçait en tapant contre le mur au niveau du plancher. Hannah se leva en silence, gagna la porte avec précaution, l'entrebâilla légèrement, puis l'ouvrit toute grande. Miss Emma, dans sa longue chemise de nuit blanche, se traînait à quatre pattes sur le parquet en cognant au mur ! Elle ne perçut la présence de Hannah que lorsque celle-ci eut demandé d'un ton sec : « Eh bien, tante Emmy, qu'es-tu donc en train de faire ? »

La vieille demoiselle semblait abasourdie et mal réveillée. Elle se redressa sur les genoux, agita les mains d'un geste d'impuissance. « Elle... elle veut la poupée. Il faut que je trouve la poupée... Je ne connaîtrai pas de repos jusqu'à ce que je l'aie trouvée. »

— « Que racontes-tu là, Emma Purcell ? » s'exclama la jeune fille d'un ton sévère.

— « Tu ne vas pas prétendre que tu ne le savais pas ? » dit Emma avec douceur.

— « Que je ne savais pas quoi ? » demanda Hannah en se penchant en avant, ce qui projeta son ombre sur le plancher dans le flot de clarté lunaire émanée de sa chambre.

— « Que Sarah revenait... pour chercher sa poupée. »

Hannah eut le souffle coupé : c'était donc cela ! Saisissant la vieille demoiselle par le bras d'un geste presque brutal, elle lui dit : « Va te recoucher tout de suite, tante Emma ! »

Emma se releva tant bien que mal en murmurant : « Non, non, il faut que je cherche la poupée. Sarah ne veut pas me laisser dormir : elle m'en empêche tout le temps. » Elle essaya de dégager son bras mais, n'y ayant pas réussi, elle resta sans bouger, le regard fixé sur sa nièce.

Celle-ci était complètement déconcertée. « Ma parole, tante Emmy, » déclara-t-elle, « je crois que tu ne sais plus ce que tu dis. »

— « Mais si, mon enfant. Je sais très bien que Sarah revient. »

— « Est-ce que tu peux la voir ? »

— « Non, c'est son ombre qui vient me parler dans les ténèbres. Cette ombre, je la vois parfaitement, debout contre le mur, au clair de lune, en train de murmurer : *La poupée, Emma. Où est la poupée ? Je la veux. Il faut que tu la trouves, ou bien tu ne dormiras plus jamais !* »

Elle tourna vers sa nièce un visage empreint d'épouvante. « Et je n'arrive pas à la retrouver, Hannah. »

— « Je t'aiderai à la chercher demain matin, je te le promets, » dit la jeune fille, sérieusement inquiète.

Emma consentit alors à se laisser reconduire dans sa chambre et remettre dans son lit.

Le lendemain matin, la vieille demoiselle semblait avoir oublié l'incident de la nuit précédente. A deux reprises, Hannah essaya de parler à nouveau de la poupée et de Sarah, mais, chaque fois, Emma détourna la conversation.

Tandis que la jeune fille se demandait si elle ne se rappelait vraiment rien, sa tante lui dit brusquement : « J'ai fait hier au soir un mauvais rêve qui m'a amenée à me lever et à marcher dans le couloir. J'espère que je ne t'ai pas dérangée. »

Hannah ne put rien discerner sur le vieux visage impassible tourné vers elle. « Non, tante Emmy, » répondit-elle. « Tu ne m'as pas dérangée le moins du monde. »

— « Parfait. »

— « Et si tu veux bien de moi, » poursuivit la jeune fille, « je passerai cette nuit-ci avec toi. »

— « Cela me ferait le plus grand plaisir, » répondit tante Emma avec empressement. Puis, afin de ne pas paraître trop anxieuse, elle ajouta aussitôt : « Du moins, si tu es sûre que ça ne t'ennuie pas, et si ta mère n'y voit pas d'inconvénient. »

— « Je serai très contente de rester avec toi, et maman n'y verra aucun inconvénient, » se hâta de répondre la jeune fille sans laisser à Emma le temps de changer d'avis.

Cette nuit-là, Hannah ne céda pas au sommeil. Elle attendit,

l'oreille au guet, que sa tante sortît de sa chambre. Après tout, peut-être s'agissait-il d'un simple rêve...

Il était minuit passé et la lune brillait dans le ciel lorsque Hannah entendit soudain la porte de la chambre de sa tante s'ouvrir en grinçant sur ses gonds. Un hibou hulula deux fois sous sa fenêtre, et son ombre glissa silencieusement dans la flaque de clair de lune sur le plancher, si bien que la jeune fille, distraite par cet incident, n'entendit pas la porte se refermer.

Bientôt, elle perçut le léger bruit que faisait Emma en se traînant le long du couloir ; puis, soudain, un autre son rompit le silence. Quelqu'un murmurait d'une voix dure des mots inintelligibles : était-ce Emma qui parlait toute seule ?

Hannah se leva rapidement, alluma la lampe et alla se poster près de la porte, en attendant que sa tante se rapprochât. Brusquement, l'idée lui vint à l'esprit que la voix qu'elle entendait ne ressemblait pas du tout à celle d'Emma : elle était plus grave, plus rude ; on aurait pu croire que... La jeune fille secoua la tête pour chasser son idée stupide. Elle s'apprêtait à ouvrir la porte quand elle perçut un frou-frou d'étoffe provenant du couloir, et qui, elle le comprit instinctivement, n'était pas produit par la chemise de nuit de sa tante.

Elle ouvrit la porte, tenant sa lampe à bout de bras. Emma s'assit sur les talons et cligna les paupières d'un air stupide. Mais Hannah ne la vit pas ; elle regardait plus loin, vers l'autre extrémité du couloir. Y avait-il quelqu'un là-bas, juste en dehors du cercle de clarté de la lampe ? Qu'était-ce donc que cette forme aux contours mal définis ? Se pouvait-il que ce fût... ?

Hannah ferma les yeux. Il y eut un bruissement rapide tout au bout du couloir. Elle ouvrit les yeux : l'ombre avait disparu.

La vieille demoiselle avait entendu, elle aussi, et s'était relevée. « Elle est partie à présent, » dit-elle dans un souffle. « Reste auprès de moi, Hannah, sans quoi elle va revenir. Je crois, je suis sûre qu'elle me tuera si je ne retrouve pas la poupée. »

Mais sa nièce, saisie d'une panique soudaine, et n'osant pourtant pas admettre qu'elle avait vu ou entendu quelque chose, déclara fermement : « Il n'y a ici personne d'autre que nous deux, tante Emmy. »

— « Pour l'instant, oui, Hannah. Mais, plus tard... elle reviendra dès que tu seras partie. Et alors il me faudra chercher de nouveau, chercher sans trêve. Ce soir, elle m'a dit : *Quand j'aurai la poupée, je t'aurai toi aussi.* Reste auprès de moi, Hannah. »

La jeune fille secoua la tête. « Si tu as besoin de moi, tante Emmy, tu n'auras qu'à appeler et je viendrai. Je vais rester dans ma chambre. Tante Sarah est morte, et tu t'énerves d'une façon effrayante à cause de cette poupée. »

Emma murmura quelques paroles confuses ; puis elle se laissa mettre au lit et ne protesta pas quand sa nièce quitta la chambre.

Une fois dans le couloir, Hannah s'immobilisa pendant quelques secondes, tendant l'oreille pour tâcher de percevoir le moindre bruit dans la pièce qu'elle venait de quitter. Puis, sa lampe à bout de bras, elle regarda avec attention autour d'elle : elle ne vit rien. La peur de sa tante l'avait bouleversée. Elle regagna sa chambre sans le moindre incident.

Mais, juste au moment où elle refermait la porte derrière elle, elle entendit venir de très loin un léger bruit à peine perceptible, un frou-frou d'étoffe qui semblait se rapprocher. Elle hésita l'espace d'un moment ; puis, ne percevant plus rien, elle alla se coucher.

Elle dormait depuis peu de temps quand elle fut brusquement réveillée par un bruit de paroles. Elle sauta vivement à bas du lit et gagna la porte. Il n'y avait rien dans le couloir. Elle allait se précipiter vers la chambre de sa tante quand elle entendit la voix aiguë de celle-ci quelque part dans l'escalier derrière elle.

Elle fit demi-tour et courut jusqu'au haut des marches. Sur le palier à mi-hauteur entre l'étage et le rez-de-chaussée, Emma était debout sur une chaise, face à un grand portrait accroché au mur tout de guingois. Elle brandissait dans sa main droite une petite poupée et disait d'un ton perçant : « Tiens, Sarah, prends-la, elle t'appartient. Et maintenant, va-t-en, va-t-en tout de suite ! »

Ensuite, il y eut un moment de silence terrifiant, puis la voix d'Emma monta jusqu'à devenir un cri d'épouvante : « Non, Sarah !... non... non... *ne... me... pousse... pas !* »

Hannah resta figée sur place. Au-dessus d'Emma apparurent deux bras fantomatiques qui s'étendirent vers elle et se mirent à pousser, à pousser... Sous les yeux horrifiés de sa nièce, Emma vacilla sur sa chaise, essaya désespérément de se raccrocher d'une main au portrait, puis tomba sur le palier et roula jusqu'au bas des marches, où elle ne forma plus qu'un petit tas grotesque. Dans sa main étendue, elle étreignait encore la poupée.

Hannah se hâta de descendre l'escalier et s'agenouilla près du corps inerte. Elle tâta le pouls d'une main tremblante mais ne

sentit aucune pulsation : Emma était morte. La jeune fille resta agenouillée pendant quelques instants, en proie à mille pensées. Puis, se rappelant qu'elle devait appeler le médecin, elle se releva avec lenteur.

Quand elle eut fait quelques pas en se remémorant les craintes d'Emma au sujet de sa sœur morte et de la poupée, elle entendit des sons qui la glacèrent de terreur. Elle s'immobilisa, l'oreille au guet, et perçut, une fois de plus, un frou-frou d'étoffe et un murmure rapide — mais il y avait maintenant deux voix. Elle pivota sur elle-même et fixa sur l'escalier des yeux égarés.

Deux ombres descendaient les marches : l'une était celle d'Emma ; l'autre — grande, mince, un peu courbée — était celle de Sarah. Elles gagnèrent le bas de l'escalier en bavardant à voix basse, précédées par un frou-frou semblable à celui d'une longue robe de soie, et s'arrêtèrent à côté du cadavre. Ensuite, elles se penchèrent au-dessus de la main inerte qui tenait la poupée.

Après s'être redressées, elles s'éloignèrent vers la fenêtre entrouverte à l'extrémité du vestibule.

Hannah ne quittait pas la poupée des yeux. Elle se déplaçait d'un mouvement lent et régulier, au bout d'un bras fantomatique exactement semblable à celui qui avait poussé Emma pour la faire tomber de sa chaise. La poupée traversa le vestibule dans la pénombre, puis disparut. Poussant un cri étranglé, Hannah se précipita vers la fenêtre et regarda la pelouse baignée de clarté lunaire. Elle ne vit rien.

Traduit par Jacques Papy.
Titre original : The return.

ROBERT

SHECKLEY

Quand ça vous démange

La nuit dernière, j'ai fait un rêve très étrange. J'ai rêvé qu'une voix me disait : « Excusez-moi de venir interrompre votre rêve précédent, mais un problème urgent se pose pour moi et vous êtes le seul à pouvoir me venir en aide. »

J'ai rêvé que je répondais : « Il n'est pas nécessaire de vous excuser, ce n'était pas un rêve tellement agréable, et si je peux vous être utile de quelque manière... »

— « Vous êtes *le seul* à pouvoir me secourir, » a dit la voix. « Sinon, moi-même et tous ceux de mon peuple, nous sommes condamnés. »

— « Seigneur ! » ai-je fait.

Il s'appelait Froka et appartenait à une race très ancienne. Ils vivaient depuis un temps immémorial dans une vaste val-

lée entourée de montagnes gigantesques. C'était un peuple pacifique qui avait dans le cours des temps produit quelques artistes extraordinaires. Leurs lois étaient exemplaires et ils élevaient leurs enfants de façon aimante et indulgente. Bien que certains d'entre eux eussent tendance à s'adonner à la boisson et qu'ils eussent même connu de temps à autre des meurtriers, ils se considéraient comme des êtres sensibles, bons et respectables qui...

Je le coupai : « Ecoutez, si vous en veniez droit à votre problème urgent ? »

Froką s'excusa de se montrer si bavard, puis il m'expliqua que, sur son monde, la formule normale des suppliques comportait un long exposé du bien-fondé moral de la requête.

— « C'est bon, » lui dis-je. « Passons au problème. »

Froka prit une profonde inspiration et commença. Il me raconta qu'environ cent ans avant (selon leur propre manière de mesurer le temps), un énorme cylindre à la fois rougeâtre et jaunâtre était descendu des cieux, aboutissant près de la statue du Dieu Inconnu, devant l'hôtel de ville de leur ville qui occupait le troisième rang d'importance.

Le cylindre était imparfaitement circulaire, d'un diamètre d'environ trois kilomètres. Il s'élevait au-delà de la portée de leurs instruments, en un défi à toutes les lois naturelles. Ils avaient procédé à des tests et avaient découvert que le cylindre était insensible au froid, à la chaleur, aux bactéries, au bombardement de protons, et en résumé à tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Il était resté planté là, immobile et incroyable, pendant exactement cinq mois, dix-neuf heures et six minutes.

Puis, sans aucune raison apparente, le cylindre s'était mis à se déplacer en direction nord-nord-ouest. Sa vitesse moyenne était de 125 kilomètres à l'heure (selon leur façon de calculer la vitesse). Il avait tracé un sillon de 292 kilomètres de long sur trois de large. Puis il avait disparu.

La conférence des autorités scientifiques n'avait abouti à aucune conclusion quant à cet événement. Elles avaient fini par déclarer qu'il s'agissait d'un phénomène inexplicable, unique, et qui ne se reproduirait vraisemblablement jamais.

Mais il s'était reproduit, un mois plus tard, et cette fois dans la capitale. Le cylindre s'était déplacé sur un total de 1 320 kilomètres, d'une manière qui semblait erratique. Les dommages matériels étaient incalculables et plusieurs milliers de personnes avaient perdu la vie.

Deux mois et un jour après, le cylindre était revenu et avait touché les trois plus grandes villes, en succession.

A présent chacun savait que non seulement la vie des individus, mais bien toute leur civilisation, leur existence même en tant que race, était menacée par quelque phénomène inconnu et peut-être même inconnaissable.

Cette certitude avait répandu le désespoir dans l'ensemble de la population. Il s'y manifestait de rapides alternances de panique et d'apathie.

La quatrième attaque avait eu lieu dans les landes à l'est de la capitale. Les dommages matériels avaient été minimes. Néanmoins, cette fois, la panique générale s'était déclarée et avait eu pour résultat un nombre effrayant de suicides.

La situation était désespérée. On faisait entrer dans la lutte les pseudo-sciences aux côtés des sciences établies. On ne dédaignait aucune forme de secours, on ne rejetait aucune hypothèse, qu'elle vînt d'un biochimiste, d'une cartomancienne ou d'un astronome. On ne pouvait même plus négliger les concepts les plus abracadabrants, surtout après la terrible nuit d'été qui avait vu l'anéantissement de la vieille et ancienne ville de Raz et de ses deux faubourgs.

— « Veuillez m'excuser, » dis-je, « je regrette que vous ayez subi toutes ces calamités, mais je ne vois pas quel rapport elles ont avec moi. »

— « J'y venais justement, » dit la voix.

— « Alors, continuez. Mais je vous conseille de faire vite, car je pense que je ne vais pas tarder à m'éveiller. »

— « Il m'est assez difficile d'expliquer mon rôle dans tout cela, » poursuivit Froka. « Je suis expert-comptable de profession. Mais, pour me distraire, je m'intéresse aux méthodes d'extension des perceptions mentales. Je faisais récemment des expériences avec un composé chimique que nous appelons *kola* et qui provoque souvent des états d'illumination profonde... »

— « Nous avons des composés analogues, » lui dis-je.

— « Alors vous comprenez ! Bref, pendant le voyage... Employez-vous le même terme ? Ou, autrement dit, pendant que j'étais sous l'influence, j'ai acquis une connaissance, une compréhension totale et immense... Mais c'est si difficile à expliquer... »

— « Allons ! » coupai-je avec impatience. « Arrivez-en au vif du sujet. »

— « Eh bien, » reprit la voix, « je me suis rendu compte que mon monde existait à de nombreux niveaux... atomique, sub-atomique, dans des plans vibratoires, à une infinité de niveaux de réalité, qui font tous partie également d'autres niveaux d'existence. »

— « Je suis au courant, » fis-je, intéressé. « Je suis arrivé récemment à la même conception de mon propre monde. »

— « ...et il est donc devenu clair pour moi, » poursuivit Froka, « qu'un de nos niveaux était dérangé. »

— « Pourriez-vous être un peu plus précis ? » fis-je.

— « Mon sentiment personnel, c'est que mon monde subit une intrusion à un niveau moléculaire. »

— « Fantastique, » observai-je. « Mais avez-vous réussi à repérer l'intrusion ? »

— « Je le crois, » dit la voix. « Mais je n'ai aucune preuve. Tout ceci n'est qu'intuition pure. »

— « Je crois moi aussi à l'intuition. Dites-moi ce que vous avez découvert. »

— « Eh bien, monsieur, » reprit la voix, hésitante, « j'en suis venu à comprendre — intuitivement — que mon monde est un parasite microscopique de vous-même. »

— « Dites-moi cela clairement ! »

— « Très bien ! J'ai découvert que sous un aspect, sur un plan de la réalité, mon monde existe entre la deuxième et la troisième articulations de votre main gauche. Il existe là depuis des millions de nos années, qui sont des minutes pour vous. Je ne peux pas le prouver, bien entendu, et je ne vous accuse certes pas... »

— « Bon, » lui dis-je. « Vous prétendez que votre monde est situé entre la deuxième et la troisième articulations de ma main gauche. Très bien. Qu'y puis-je ? »

— « Eh bien, monsieur, mon hypothèse est que vous avez récemment commencé à vous gratter dans la région de mon monde. »

— « *A me gratter ?* »

— « Je le pense. »

— « Et vous croyez que le grand cylindre destructeur est l'un de mes doigts ? »

— « Précisément. »

— « Et vous voudriez que je cesse de me gratter. »

— « Seulement aux alentours de cet endroit, » fit rapidement la voix. « C'est une demande bien embarrassante à formuler, mais je ne la fais que pour sauver mon monde de la destruction totale. Et je vous prie de m'excuser... »

— « Ne vous donnez pas cette peine. Les créatures intelligentes ne devraient avoir honte de rien. »

— « Vous êtes bien bon de le dire, » reprit la voix. « Nous sommes des non-humains, vous savez, et des parasites, et nous n'avons aucun droit sur vous. »

— « Toutes les créatures intelligentes doivent se serrer les coudes, » lui affirmai-je. « Vous avez ma parole que jamais plus, durant toute ma vie, je ne me gratterai entre la première et la deuxième articulations de ma main gauche. »

— « La deuxième et la troisième, » rectifia-t-il.

— « Jamais plus je ne me gratterai entre les articulations, quelles qu'elles soient, de ma main gauche ! C'est une promesse et un engagement solennels que je tiendrai aussi longtemps que je vivrai. »

— « Monsieur, vous avez sauvé mon monde, » dit la voix. « Nul remerciement ne serait suffisant. Mais je vous remercie quand même. »

— « N'en parlons plus, » dis-je.

La voix se perdit et je m'éveillai.

Dès que je me rappelai mon rêve, je collai une bande de sparadrap sur les articulations de ma main gauche. Depuis, je me refuse à faire attention aux diverses démangeaisons qui me taquinent dans cette zone, je ne me lave même plus la main gauche. Je porte ce sparadrap toute la journée.

A la fin de la semaine prochaine, j'enlèverai le pansement. J'imagine que cela doit leur donner vingt ou trente milliards d'années, selon leur manière de calculer le temps, ce qui devrait suffire pour n'importe quelle race.

Mais mon problème n'est pas là. Mon problème, c'est que je commence à avoir des intuitions déplaisantes au sujet des tremblements de terre qui se propagent au long de la Faille de San Andreas ainsi que de la reprise d'activité volcanique au centre

du Mexique. Ce que je veux dire ? C'est que tout cela arrive à la fois et que j'ai peur.

Alors, écoutez, excusez-moi d'interrompre votre rêve précédent, mais j'ai un problème urgent, et vous êtes le seul à pouvoir me venir en aide...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Starting from scratch.

John W. Campbell n'est plus

John W. Campbell Jr. est mort en juillet dernier, âgé de soixante et un ans. Avec lui, c'est une grande personnalité de l'âge d'or de la science-fiction américaine qui disparaît. On mesure parfois mal en France, faute d'informations suffisantes, l'influence décisive qu'eut Campbell sur l'évolution de la SF à partir de 1937, date à laquelle il devint rédacteur en chef de la revue *Astounding,* qu'il allait façonner de manière durable. Dans les dix années qui suivirent, Campbell devait faire de cette revue le flambeau de la science-fiction la plus « majeure » de l'époque, grâce à la pléiade d'écrivains dont il s'était entouré et qui avaient nom : Isaac Asimov, A.E. van Vogt, Robert Heinlein, Eric Frank Russell, Theodore Sturgeon, Clifford D. Simak, etc. Campbell fut le premier à faire admettre que la science-fiction pouvait être prise au sérieux et à prouver qu'elle était plus qu'une littérature de délassement : une véritable littérature adulte. Il devait jusqu'à sa mort rester le rédacteur en chef d'*Astounding,* qui prit plus tard le nom d'*Analog.* Après la guerre, il faut bien le dire, il ne participa que peu au mouvement de renouvellement qui gagnait la SF des années cinquante et préféra rester sur ses positions acquises. C'est ce qui fait qu'*Analog,* tout en restant une revue de qualité, avait perdu quelque peu de son prestige passé et que son esprit était devenu plus ou moins synonyme de sclérose. Campbell se refusait à accepter que la SF évolue différemment de ce qu'il avait rêvé, qu'elle emprunte une autre voie que la voie royale qu'il avait pensé lui tracer. Mais il fit tant pour elle qu'on ne peut lui en vouloir. Beaucoup de novateurs se trouvent ainsi dépassés par ceux mêmes qu'ils ont contribué à engendrer. Et le nom de Campbell n'en restera pas moins un de ceux qui ont le plus marqué le genre que nous aimons, et sans lesquels il ne serait pas devenu ce qu'il est.

JEAN-LOUIS

MONOD

Démence

Il était 19 heures 30. Alain Prest venait de rentrer du journal. Désirant achever un papier chez lui dans le calme, il s'empressa de fermer les volets de son bureau pour qu'on ne le vît pas de la rue, et il allait s'asseoir à sa table lorsqu'on sonna. Il eut immédiatement l'impression que la personne à qui il venait d'ouvrir, et qu'il ne connaissait pas, ne l'avait jamais vu non plus. C'était un jeune homme maigre, de vingt-cinq ans environ, coiffé en brosse, assez bien habillé. Distinguant mal ses traits, il s'écarta légèrement du seuil et la lumière du couloir éclaira un visage immobile, inexpressif même. Prest allait lui demander ce qu'il désirait, mais ce fut l'étranger qui rompit le silence après quelques secondes d'un commun mutisme. « Bonsoir, monsieur Prest... euh... je m'en vais maintenant... »

Et il tourna les talons avant que le journaliste eût le temps de lui adresser la parole. Perplexe, il resta à sa porte encore une bonne minute avant de réaliser qu'il faisait froid, que l'humidité entrait dans la maison, qu'il avait envie d'éternuer et de lancer une injure à l'inconnu qui l'avait dérangé inutilement. Il y pensa bien encore de temps à autre pendant qu'il écrivait, mais l'incident était clos et il était pour ainsi dire sorti de son esprit lorsqu'il se mit au lit.

Deux jours passèrent, et un travail abondant autant qu'absorbant lui avait fait complètement oublier la première visite du garçon, lorsque celui-ci lui en fit une seconde. Il était 21 heures juste, et la surprise de Prest fut aussi grande cette fois-ci parce qu'il le reconnut aussitôt. Cependant, il n'eut pas l'idée de le retenir et tout se passa encore très vite. Le jeune homme dit simplement : « C'est encore moi, monsieur Prest ! Bonsoir ! » et déjà la nuit l'avait englouti. Il essaya toute la soirée de mettre un nom sur ces traits qu'il était certain de n'avoir jamais vus auparavant. Que voulait donc cet individu ? Mauvais présage ? Prest essaya de dissiper un vague sentiment de crainte qui l'envahit, mais plusieurs soirs de suite il le guetta malgré lui. Il allait de son siège à la fenêtre et scrutait la nuit, tressaillant chaque fois qu'à trois mètres des vitres, derrière la petite grille noire séparant l'immeuble de la rue, surgissait une silhouette. Mais ce n'étaient que des passants indifférents qui ne tournaient même pas la tête vers la lumière. Prest commençait presque à regretter que le troisième coup de sonnette auquel il s'attendait tardât à ce point, décidé qu'il était à demander des explications à son visiteur nocturne. Mais, s'il revit effectivement l'inconnu, ce fut toutefois dans de tout autres circonstances : en plein jour, à un carrefour embouteillé par l'habituelle agglomération de voitures des heures de pointe. Il se risqua à traverser la rue pour le rattraper alors que les feux avaient changé au profit d'une nuée de véhicules rugissants. L'inconnu avait ralenti le pas pour s'arrêter un instant devant une vitrine. Prest poursuivait son chemin, apparemment indifférent, puis, une vingtaine de mètres plus loin, fit volte-face et attendit. Le jeune homme avançait vers lui, son regard se posant un peu partout mais ne s'attardant nulle part, pas même sur Prest immobile qu'il ne reconnaissait pas ou faisait semblant d'ignorer. Prest se laissa dépasser et, pivotant sur ses talons, repartit dans son sillage en accélérant le pas. Il sortit une cigarette de son étui

et, une fois à sa hauteur, lui adressa la parole : « Excusez-moi, monsieur, auriez-vous du feu s'il vous plaît ? »

Le jeune homme s'arrêta, lui sourit, sortit son briquet de sa poche et lui tendit la flamme de sa main gauche. C'est alors que Prest constata en regardant son bras droit qu'il était manchot, et l'expression embarrassée qu'il prit soudain sembla étonner l'inconnu. Une réponse fit écho au remerciement que Prest bredouilla, conscient d'avoir encore manqué de réaction devant l'imprévu. Distrait tout au long de l'après-midi, Prest assura son travail sans entrain, harcelé de pensées vagabondes et extravagantes. Le soir, après le dîner, un coup de téléphone acheva d'exciter son esprit. Il reconnut immédiatement la voix de Victor Laurin. Il s'attendait à quelque plaisanterie de sa part, mais le ton ordinairement goguenard du professeur avait fait place à un timbre vibrant qui donnait à ses propos une résonance mystérieuse. « Ça va, le travail ? »

— « Débordé comme toujours et... »

— « C'est bien ça ! Actif dans le travail... et en dehors aussi, non ? »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Où vous a-t-il mené ? »

— « Où m'a-t-il... qui ça ? »

— « Le manchot ! »

— « Euh... je ne vois pas... Ah ! serait-ce le jeune homme qui... ? »

— « Oui ! Il n'est pas venu vous dire bonsoir ? »

— « Mais si, deux fois, et... »

— « Et vous ne l'avez pas suivi, par hasard ? Ou plutôt par curiosité ? »

— « Suivi ? Non, ma foi... j'aurais peut-être dû, mais... Alors c'est vous qui ... ? »

— « Vous me décevez ! Je croyais vous avoir donné l'occasion de faire un *papier* intéressant, et vous la loupez lorsqu'elle se présente ! »

— « Je... euh... mais, qui est-ce ?... De quoi s'agit-il ? »

— « Ah ! ah ! vous vous mordez les doigts maintenant, on dirait ! Manqueriez-vous de flair tout à coup ? Je vous croyais plus intuitif que ça ! »

— « Mais enfin... »

— « Ne vous inquiétez pas... tout n'est pas perdu. Si vous voulez avoir de quoi écrire une histoire bizarre, passez chez moi. Je vous parlerai de quelque chose... et puis vous pourrez m'aider également. D'accord, Alain ? »

— « Oui... oui, bien sûr ! Quand ça ? Demain ? »

— « C'est bon, venez pour le souper, mais soyez ici vers 19 heures. Il y a longtemps qu'on n'a pas eu l'occasion de bavarder ensemble. Jacqueline vous préparera une pizza... ça vous va ? »

— « Entendu, merci. A demain ! »

Retenu assez tard au journal, Prest alla chez Laurin en auto au lieu d'emprunter le bus, de peur d'être en retard. Il était sept heures pile lorsqu'il engaga sa voiture dans l'allée principale, faisant comme d'habitude un appel de phares dans les vitres des *Colombes*. Sans doute Laurin le guettait-il, car presque aussitôt la façade blanche de la maison s'illumina, tandis que sa silhouette apparaissait sur le seuil puis descendait rapidement les marches du perron. Après que l'auto fut garée et la grille de la propriété repoussée, tous deux regagnèrent la maison. Prest fut introduit dans la maison où madame Laurin lisait en tricotant. Après quelques propos très « météorologiques », Victor Laurin détourna rapidement le cours de la conversation tout en regardant sa montre. Les mains enfoncées dans ses poches, il contempla un instant le feu qui crépitait dans l'âtre et allongeait démesurément sa haute silhouette sur la moquette. Prest s'était assis sur le canapé où la femme de son ami s'était réinstallée avec son ouvrage et Laurin, qui avait fait quelques pas de long en large, vint se mettre en face de Prest sans protocole, à cheval sur une chaise, les mains croisées sur le sommet du dossier. « Est-ce que le 23 octobre vous dit quelque chose ? Non... cette date ne vous rappelle rien, pour l'instant du moins ! »

Le journaliste sourit du bout des lèvres, car son interlocuteur avait raison. La réponse aurait été positive, il lui aurait aussitôt dit à quoi il pensait au moment même. Victor Laurin était un *extra-lucide* étonnant en même temps qu'un excellent hypnotiseur. Prest le savait et ne s'étonnait plus de ses extraordinaires facultés. Laurin poursuivit : « Eh bien, c'était le jour où je devais reprendre mon travail à la Faculté. Le premier cours de l'année que je ne pus donner à cause d'une malencontreuse panne de voiture... »

— « Ah ! oui, ça me revient... vous aviez été finalement remorqué par quelqu'un, je crois ? »

— « Oui, c'est bien ça, par un certain Axel Herbert. Je vous dis son nom dès maintenant parce que nous allons dîner avec lui dans un moment. » Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre et

continua : « C'est un étudiant. Il devait justement suivre mes cours et y fut effectivement présent quatre fois de suite. Et puis je m'aperçus de son absence qui dura plus d'un mois. Je le rencontrai un jour dans la rue, tout à fait par hasard. Il me semblait avoir un drôle de regard, peut-être était-il plus maigre qu'avant également, mais là n'était pas la principale différence que je lui trouvais. Lorsque je la réalisai, j'en fus bouleversé : il avait été amputé de la main droite... à son âge ! »

Laurin eut un mince sourire lorsqu'il vit son ami tressaillir à cette évocation. Il poursuivit : « Je lui demandai ce qui lui était arrivé, sans chercher sur le moment à sonder son esprit, comme je le fis plus tard. Il me dit avoir été renversé par un chauffard, un matin, et qu'à la suite de cet accident il avait été opéré à l'hôpital Pasteur... par un as ! Euh... dites-moi un nom ? »

Prest haussa les sourcils, parut perplexe mais donna néanmoins la réponse attendue : « Uschilov ? »

— « Bien... mais voici ce qui m'intrigue... c'est qu'il me précisa la date de son accident : le 22 octobre. Ça ne tenait évidemment pas debout, et je faillis lui rappeler qu'il m'avait dépanné ce jour-là à neuf heures du soir alors qu'il prétendait avoir eu son accident le matin... qu'en outre il avait suivi mes premiers cours, etc., etc. Pourtant je m'abstins de tout commentaire car je lus nettement dans son esprit que, *pour lui,* il n'y avait pas d'autre date et qu'il ne se souvenait d'absolument rien d'autre que cet accident... »

— « Amnésie ? »

— « J'y pensai tout d'abord. Et pourtant, il ne s'agit pas de cela. J'en suis certain à présent, hélas. C'est pis ! »

— « C'est-à-dire ? »

— « ... qu'il ne se rappelle aucun événement survenu ce jour précis — que le 22 octobre est un trou noir dans sa mémoire. »

— « Mais puisqu'il vous a dit... »

— « Il ne m'a pas dit qu'il ne se souvenait de rien... c'est moi qui l'ai constaté : il ne se rappelle qu'une chose... *qui n'a pas eu lieu* ! »

— « Vous voulez dire qu'il n'a pas eu d'accident ? »

— « De voiture, en tout cas pas... et je pense qu'en recherchant dans vos archives vous pourrez facilement me le confirmer, c'est relativement récent. »

— « Oh ! oui, bien sûr... que lui est-il donc arrivé ? »

— « Si *l'accident* est très triste par lui-même, d'autant plus que

c'est un jeune qui en est la victime, ce qui est réellement grave, c'est non pas le fait que sa mémoire ait une défaillance, mais qu'on lui ait fait oublier cette chose tout en lui mettant dans le crâne un souvenir fictif. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Qu'il n'y a pas que moi qui puisse hypnotiser quelqu'un ou lire dans les pensées d'autrui. Mon ami, ce garçon est dominé par je ne sais qui... mais c'est justement ce que je veux découvrir, peut-être avec votre aide ? »

— « Pourquoi pas ? »

— « Hum ! J'ai essayé de vous mettre dans le coup sans vous avertir, mais ça n'a pas marché... »

— « C'est donc cet Herbert que vous m'avez envoyé à la maison. Mais que diable vouliez-vous de lui... et de moi ? Il n'a pour ainsi dire pas parlé. »

— « Je sais, je sais. Il vous a dit, la première fois : « Bonsoir, monsieur Prest... je m'en vais maintenant. » Et à l'autre visite : « C'est encore moi, monsieur Prest, bonsoir. » C'est bien ça ? »

— « Mais, bon sang, c'est *exactement* ça ! Comment... ? »

— « J'ai simplement fait une petite expérience. Je l'ai suggestionné. Il a obéi à ma volonté... tout comme il se laisse guider par un autre, et c'est vers cet inconnu qu'il allait certainement les deux fois et où j'espérais que vous le suivriez, intrigué par ce manège. »

— « Mais qu'avez-vous *lu* exactement dans son esprit ? Est-il normal ou non ? »

— « Lorsque j'appris où il habitait, il me fut assez facile de me mettre sur son chemin et, naturellement, je lui demandai de ses nouvelles, puis sondai quelque peu son esprit pour en savoir plus que ce qu'il me disait. Je m'aperçus vite que, s'il me cachait certaines choses, ce n'était pas consciemment. Un soir, alors que nous nous étions assis sur un banc et qu'il y avait peu de monde dans les parages, je l'hypnotisai carrément et tentai de lui poser des questions précises concernant ce fameux accident et les suites de celui-ci. Mais ses réactions comme ses réponses me firent déceler chez lui une *réticence relative*, qu'un expérimentateur professionnel aurait certainement diagnostiquée plus tôt que moi. Cette barrière mentale ne me permit donc pas d'apprendre ce que je voulais. Ce dont je suis persuadé, c'est que ce manque de discipline hypnotique, que j'ai constaté, disparaît avec celui qui est en quelque sorte à l'origine de ces *réflexes d'opposition* et... »

— « Victor, on a sonné ! Tu y vas ? »

La voix de Mme Laurin avait résonné, cristalline, et cela fit du bien à Prest. Depuis un moment, celui-ci ressentait un vague malaise. Il réfléchit rapidement à la situation et arrêta son ami avant qu'il sorte dans le couloir pour aller ouvrir à Axel Herbert, car certainement c'était lui. Aussi parla-t-il à voix basse en faisant signe à Laurin de revenir sur ses pas. « Je vous ai dit que je ne l'ai pas suivi... d'accord, mais toutefois je l'ai rencontré et lui ai adressé la parole pas plus tard qu'hier ! »

— « Ah ! c'est que ça change tout, ça ! A quelle heure ? »

— « Vers midi et demie... j'allais au restaurant. »

— « Hmm ! Il risque de faire un rapprochement peu souhaitable entre l'intérêt que je lui porte depuis quelques semaines et votre tentative de lui parler. Il ne faut pas oublier qu'il n'est pas seul et que tout ce qu'il sait, *l'autre* risque également de l'apprendre. Mille regrets, mon cher, ce que notre cordon bleu vous a préparé, vous irez le déguster à la cuisine ! On rattrapera ça une autre fois ! »

On sonna de nouveau et Laurin s'éloigna rapidement en lançant à sa femme : « Enlève vite le quatrième couvert, chérie ! Bon, Alain, cachez-vous. »

Prest s'installa au mieux dans la cuisine, ne s'occupant guère de leur conversation dont les échos ne lui parvenaient que faiblement de la salle à manger. Entre les services, Jacqueline, le visage un peu tendu, lui parlait à voix basse en préparant ses plats. « J'espère que tout ceci ne tournera pas mal. C'est très beau de vouloir s'occuper de ce garçon... je le plains de tout mon cœur, mais sait-on quelle folie il peut commettre s'il est tout à coup sous l'emprise d'un individu sans scrupules ? »

Prest hochait la tête en silence à chacune de ses remarques, sachant qu'elle n'avait pas tort. Mais il ne voulait pas l'effrayer en renforçant son opinion par quelque mot malheureux. Elle avait en tout cas raison quant à la soudaineté de l'emprise dont Herbert pouvait être la victime. En effet, au moment du dessert, Prest entendit le professeur élever la voix et comprit qu'il le faisait pour attirer son attention. Prest s'approcha doucement de la porte entrebâillée, l'oreille tendue. C'était Herbert qui parlait à présent. Sa voix d'abord mal assurée s'affermissait peu à peu pour devenir autoritaire à mesure qu'il rencontrait une opposition de la part de Laurin. « Je vous remercie beaucoup pour cette excellente soirée... »

— « Mais celle-ci ne fait que commencer ! Nous avons tout juste dîné... venez, nous allons passer au salon et y prendre le café. Vous aimez le... »

— « Merci beaucoup, vraiment, mais je vais vous quitter maintenant et... »

— « Mais voyons, Axel, rien ne vous presse ! Venez donc, je voulais justement vous parler de... »

— « Il *faut* que je m'en aille ; je regrette, monsieur... Je *dois* partir... je le dois... je... au revoir, monsieur. Bonne nuit, madame ! »

Prest se recula en apercevant les deux hommes sortir silencieusement de la salle à manger. Il s'interrogeait sur les intentions de Laurin, hésitait sur le rôle qu'il devait jouer. Jacqueline apparut peu après dans l'encadrement de la porte. Elle s'immobilisa contre le mur et il vit qu'elle pleurait. Restant quelques secondes encore sur le qui-vive, Prest attendit pour sortir de la cuisine qu'il n'y eût plus de risque d'être aperçu par Herbert, puis il rejoignit Mme Laurin. Elle tremblait comme si elle avait froid et regardait la porte d'entrée d'un air craintif. « J'ai peur, Alain, » murmura-t-elle. « Si vous aviez vu son regard ! »

— « Mais que s'est-il donc passé ? »

— « Vous n'avez pas entendu ? Il *devait* partir... et son ton autant que son expression disaient bien que ce devoir lui était dicté et qu'il ne pouvait faire autrement. Victor a bien essayé de le retenir, mais... »

— « Oui, j'ai entendu. Maintenant, on va voir ce qu'en pense Victor et ce qu'il veut faire. Restez là, je vais au devant de lui dans le jardin. »

Il faisait froid et Prest frissonna. Il rapprocha les revers de son veston tout en scrutant l'allée menant au portail, cherchant des yeux les deux hommes, tout au moins Victor. Ne voyant ni l'un ni l'autre, il gagna en courant la route, mais il n'y avait personne en vue. Laurin sans doute avait dû faire quelques pas avec Herbert. Au bout de quelques minutes, ne les voyant pas revenir, Prest retourna sur ses pas et appela Mme Laurin tout en refermant la porte. Il crut d'abord avoir une réponse mais comprit qu'elle ne s'adressait pas à lui. Il aperçut Jacqueline, le visage tendu, penchée sur le téléphone dans le bureau de son mari. Elle lui fit signe d'entrer et, renouvelant des conseils de prudence, elle ajouta : « Je te passe Alain » avant de tendre le récepteur à Prest. Le professeur

parlait avec la même intonation qui avait frappé le journaliste lorsqu'il l'avait appelé chez lui pour lui demander de venir souper. C'était le ton grave de la conversation qu'ils avaient eue avant le dîner, avec un soupçon de mystère qu'il ressentit immédiatement.

.— « C'est vous, Alain ? Bon. Comme je viens de le dire à Jacqueline, après avoir reconduit Herbert jusqu'à la grille, je lui ai emboîté le pas sans qu'il s'en aperçoive car, au lieu de se diriger vers la ville, il a pris la direction opposée. J'ai été prudent pour ne pas risquer d'être vu. En fait, je pense qu'il lui était impossible de se douter de quoi que ce soit, car son esprit est actuellement orienté vers un seul objectif. Le même, je suppose, que les soirs où il vous a rendu visite avant. En ce moment, je suis dans la cabine téléphonique située au carrefour des Quatre Chemins, mais je ne sais pas quelle direction il a prise. Je voudrais que vous veniez maintenant. Il ne faut pas perdre sa trace... il nous guidera certainement vers quelque chose d'intéressant ! Dites à Jacqueline de s'enfermer et de ne pas essayer, surtout, de nous rejoindre... Je ne pense d'ailleurs pas que nous courions un danger quelconque... Attendez, ne raccrochez pas, j'entends quelqu'un qui vient... Il n'est pas encore éclairé par le lampadaire et je ne vois pas... Ah ! c'est Lançon, notre voisin... Bon, ça n'a rien d'insolite... Je vous attends dans la cabine, c'est plus sûr. Faites vite. »

Il y eut un déclic, et Prest reposa le combiné tout en essayant de rassurer Mme Laurin, lui demandant d'attendre leur retour calmement. Elle semblait un peu désemparée mais ne dit rien. Il la quitta donc et se hâta de regagner la route, tout en regrettant que la prudence exigeât de ne pas prendre la voiture. Il retrouva Laurin qui ne tenait plus en place et sortit comme un diable de sa boîte dès qu'il le vit arriver. Pourtant, un bruit de pas leur fit garder le silence pendant quelques secondes. Laurin l'entraîna dans la cabine publique, seul refuge en ce lieu. L'homme boitait bas et Prest le reconnut rapidement pour avoir déjà eu affaire à lui lorsqu'il avait eu son accident à la scierie. C'était Ange Hennin, le menuisier dont Prest avait relaté la fâcheuse aventure dans la rubrique des « faits divers » de *La Gazette*. Mais il y avait autre chose que son déhanchement, dans sa démarche, qui attira son attention. Il avançait comme un automate, bras ballants, cou raidi. Il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparût dans la zone d'ombre qui l'absorba tout à coup alors qu'ils entendaient encore son pas traînant. Avant que le journaliste ait eu le temps de dire son nom

à Laurin, ce dernier murmura : « Il prend, comme l'autre, le Chemin des Ruisseaux... »

— « Mais c'est par là qu'habite le Professeur Uschilov, sauf erreur ? »

A cette remarque, Laurin leva les sourcils d'un air surpris. « Tiens, c'est vrai, mon voisin a été son... client, si je puis dire, puisque c'est lui qui l'a amputé ! »

— « Amputé ? »

— « Oui, de la main droite, pourquoi ? »

Prest hésita à répondre de crainte que sa réflexion ne fût pas prise au sérieux. Le rapprochement qu'il faisait à cet instant était-il ridicule ou inquiétant ? « Euh... c'est que celui qui vient de passer, Ange Hennin, l'a été également, après un accident terrible qu'il a eu à la scierie du Val d'Or, et ça me faisait... » Il ne poursuivit pas. Il y eut un silence significatif, lourd d'une menace latente que les deux hommes ressentaient au même moment. Laurin murmura enfin :

— « Et... Herbert est manchot, c'est ça que vous voulez dire ? Hmm ! Ce point commun est moins dû au hasard, semble-t-il, qu'à un but précis. Nous ne savons pas lequel, mais le fait est là. Et maintenant allons jeter un coup d'œil au Roc, nous y rencontrerons certainement le jeune Axel... Tout de même, qu'est-ce qu'ils peuvent bien aller faire là-bas ? »

Prest ne se fit pas prier, car il commençait à étouffer dans cette étroite cabine où leurs respirations haletantes avaient embué les vitres au point qu'on ne voyait plus le bord du trottoir à deux mètres de là. Le Roc était une très grande villa derrière laquelle s'étendait un immense domaine, propriété du professeur Iakov Uschilov. La nuit d'encre qui l'enveloppait la faisait paraître imposante et, en l'occurrence, lugubre. Derrière ces murs où ils soupçonnaient la naissance ou l'achèvement d'un drame, régnait un homme qui depuis des mois déjà inquiétait une petite communauté, celle que formaient les professeurs et médecins qui l'avaient côtoyé dans l'exercice de leurs fonctions. Il était un de ces êtres dont le génie, autant que les facultés intellectuelles et psychiques dont il jouissait, était trop puissant pour que sa raison résistât et qu'il en profitât sainement. Prest se demandait s'il était sage d'aller ainsi, presque en connaissance de cause, à la rencontre de ce sorcier. Mais il était trop tard pour reculer et inutile de peser le pour et le contre. Son ami, d'ailleurs, ne lui en laissa pas

le temps. Pour la deuxième fois, il venait de l'appeler, le sortant de ses pensées pour le replonger rapidement dans la réalité. Tapi contre un mur, il attendait son arrivée. Prest hâta le pas et, courbé en deux, le rejoignit docilement. Silencieux, Laurin désigna du pouce quelques marches qui descendaient jusqu'à une porte, montrant son intention d'essayer de pénétrer dans la maison par là. Toutefois, il n'en fit rien sur le moment et murmura : « Restez là, je vais voir derrière et de l'autre côté s'il y a des fenêtres allumées. »

Il disparut rapidement dans la nuit et Prest resta accroupi, se demandant ce qu'ils allaient découvrir si par chance ce n'était pas eux qui allaient être dénichés avant d'avoir pu entreprendre quoi que ce fût... Le retour du professeur Laurin annoncé par sa voix presque forte le fit sursauter. « C'est curieux, on dirait qu'il n'y a personne. Aucune lumière, pas un bruit. Tout est fermé sauf une fenêtre au premier... »

— « On est peut-être observés, et vous parlez un peu fort, non ? »

Sans répondre, Laurin entraîna le journaliste vers l'escalier dont il descendit rapidement les degrés jusqu'à l'avant-dernière marche où il s'arrêta comme s'il venait de découvrir quelque chose d'intéressant. « La porte est entrouverte, venez ! »

Il avait sensiblement baissé la voix, ce que Prest jugea plus prudent. Il craignait de plus en plus d'attirer l'attention sur eux. Aussi, lorsque sa chaussure heurta une boîte métallique qui dévala les marches à grand bruit, sa gorge devint sèche et il frissonna malgré lui. Avec prudence, il reposa son pied droit resté en l'air pendant quelques secondes et arriva le cœur battant aux côtés de Laurin qui dut lire dans son esprit détresse et confusion. Mais cet incident n'alerta personne et, aussi discrets que deux ombres, ils pénétrèrent dans ce qui devait être une cave ou une buanderie. Bien qu'ils eussent laissé la porte grande ouverte, ils n'y voyaient guère et hésitaient à s'aventurer dans ce four sans savoir dans quoi ils allaient buter. Prest résolut d'allumer tout de même son briquet afin de pouvoir s'orienter. La pièce n'était pas grande et servait de remise à outils aussi bien que de bûcher ou de cave. Un vrai dépotoir ! Une vieille bicyclette était accotée contre un tas de bois frémissant de toiles d'araignées, une pile de bouteilles vides tapissait tout un mur, alors que le reste du réduit était encombré de pelles, de rateaux, de pioches et de rouleaux de fil de

fer. Prest éteignit son briquet et crut entendre à ce moment-là comme un coup de cloche, unique, vibrant comme un glas.

Il demanda à Laurin du bout des lèvres : « Vous avez entendu ? »

— « Vaguement. Et vous, vous avez vu l'escalier ? »

— « Quel... ? »

— « Et la trappe ? »

— « N-non... »

— « Alors, allumez et regardez dans le coin à droite, il y a des marches de bois cachées par un tas de caisses, et devant les bouteilles ce doit être une trappe. »

Prest s'exécuta et constata qu'il avait raison. Il éteignit de nouveau et s'enquit : « Quel chemin prend-on ? »

— « Je suggérerais d'abord les étages supérieurs, car apparemment il n'y a pas âme qui vive là-haut ! »

— « Ce n'est donc pas intéressant ! »

— « Qui sait ? »

— « Bon, allons-y ; je vous suis. »

Les deux hommes furent bientôt dans l'entrée de la villa, retenant leur respiration malgré eux et avançant d'un mouvement glissant vers la porte d'entrée. Laurin l'examina et fit constater à son ami qu'elle était verrouillée et que la clef était sur la serrure. « Hmm ! Ça veut dire qu'il y a des chances pour qu'il ne soit pas en ville. »

De part et d'autre de l'entrée, des pièces sombres les guettaient, semblait-il, comme autant de pièges. Laurin tenait cependant à les visiter, et docilement le journaliste le suivit. Ils firent connaissance avec le salon, puis avec la salle à manger, rasant les murs et les meubles sur lesquels les objets brillaient curieusement à l'examen de leurs petites flammes dansantes. C'est dans le bureau du professeur qu'ils devaient faire une première découverte. Lorsqu'ils virent les deux vitrines, de chaque côté d'une haute bibliothèque, ils s'en approchèrent pour examiner chacun des bibelots qu'elles contenaient et qui certainement étaient de véritables trésors. Statuettes filiformes en bois précieux, bustes et têtes d'ambre, animaux de jade aux formes étranges, toute une cohabitation insolite que les multiples reflets des glaces animaient tout à coup. Malgré tout l'intérêt que suscitaient ces petites merveilles, Prest avait l'impression qu'ils perdaient leur temps, et il allait en faire la remarque à son ami lorsque celui-ci eut une vibrante exclamation qui le fit tressauter. « Regardez, Alain, sur la troisième étagère... »

Prest ne peut réprimer un frisson en découvrant l'objet jaune et rigide qui semblait vouloir saisir ou agripper, comme autrefois : une main. Il aurait bien voulu, malgré une certaine répulsion, la contempler plus longtemps, mais Laurin lui tapota le bras en signe de mise en garde, empocha son briquet et quitta la pièce à pas de loup. Prest le suivit aussitôt et le vit contre la porte d'entrée, la tête à la hauteur du judas. Il entendit alors ce qui l'avait alerté : un crissement de gravier qui signalait l'approche de quelqu'un. Laurin resta encore un instant l'œil appliqué contre l'ouverture, puis se redressa et dit tout bas : « Un grand type... il est passé sur le côté comme s'il allait vers le débarras. C'est une chance ; on va voir où il va, ne perdons pas de temps ! »

Ils étaient en haut de l'escalier, immobiles, lorsque l'inconnu passa au niveau de la pièce, sans toutefois y entrer. Les pas s'éloignèrent et Laurin ne perdit pas un instant. Il descendit les dix marches de bois, traversa l'endroit et remonta au niveau de l'allée. D'un pas qu'ils rendaient aussi léger que possible, ils firent une centaine de mètres vers le fond du jardin où l'homme se dirigeait sans hésitation. Il était effectivement grand et fort, mais la souplesse de l'athlète qu'il devait être faisait place à une curieuse raideur, la même qu'ils avaient décelée chez les autres. Il arriva à une porte de fer entrouverte et disparut tout à coup derrière un petit mur de clôture embroussaillé qui fermait la propriété du côté ouest. Alors, ils se précipitèrent à ses trousses et franchirent presque sans précautions le petit portail. Par bonheur l'homme ne se retourna pas ! Il n'était qu'à dix mètres d'eux, devant un calvaire de marbre blanc que le lierre envahissait. Laurin et Prest se regardèrent, perplexes : à droite comme à gauche, il n'y avait que des croix, des dalles grises ou presque noires, des statues, des reposoirs, et aussi une vieille chapelle presque enfouie sous la verdure, dont un pan de mur menaçait de s'écrouler. L'homme contourna les pierres éboulées et, à leur étonnement, s'engouffra dans le sanctuaire.

— « Mais c'est le cimetière du Trabet ! Qu'est-ce que ça veut dire ? » Laurin réfléchissait tout haut, et Prest hésitait à l'interrompre. Il lui dit pourtant timidement :

— « On entre aussi ? Il ne faut pas le perdre de vue... »

Il le regarda comme s'il avait oublié sa présence et que sa voix

la lui eût révélée. « Non, c'est trop risqué, à moins que nous ne puissions faire autrement. »

— « Vous pensez à la trappe ? Elle doit tout bonnement mener à une cave... »

— « Possible ! Mais peut-être que non. Si c'est une entrée qui nous conduit à ce que nous cherchons, eh bien, c'est mieux de la choisir. Il y aura moins de chances de tomber sur le dos d'un retardataire comme celui-ci ou, qui sait, sur un guetteur quelconque. »

Laurin avait vu juste. Après avoir manqué de peu de faire s'écrouler sur leurs têtes les bouteilles empilées en soulevant la lourde planche qui résistait, ils descendirent une vingtaine de degrés de pierre pour se trouver dans une cave sur laquelle se branchait un couloir, ou plus exactement un étroit boyau, suintant d'humidité et qui s'enfonçait en pente douce en direction du cimetière. Une porte camouflant l'entrée du souterrain, et qu'ils n'auraient peut-être pas décelée si elle n'avait été ouverte, devait en interdire l'accès. Il leur sembla entendre tout à coup de la musique et Laurin fit halte en même temps que son ami pour écouter. Ils entendaient une curieuse mélopée dont le rythme semblait être maintenu par un métronome géant. Ils repartirent plus lentement, adaptant presque leur pas aux battements secs qui scandaient le chant. De temps à autre, le briquet de Laurin émettait une lueur vacillante. Rassuré de ne pas découvrir d'obstacle, il poursuivait sa route, courbé en deux, Prest toujours derrière lui. Celui-ci commençait à éprouver pour la première fois de sa vie des symptômes de claustrophobie. Il titubait presque et desserra nerveusement sa cravate qui l'étranglait lorsqu'un coup de gong ou quelque chose qui y ressemblait les immobilisa. Prest réalisa que c'était ce qu'ils avaient entendu sourdement depuis la première cave, et il se demanda où ils allaient déboucher. Ce couloir ne pouvait dépasser les cinquante mètres, mais il lui paraissait interminable. Et puis il furent frappés de stupeur, cloués sur place... pour ainsi dire hypnotisés. Et pourtant, les envoûtés, c'étaient bien les autres et non pas eux. Le fou, c'était Uschilov...

Ils avaient abouti à une petite pièce au plafond voûté, badigeonné, comme les murs à la chaux. Cela tenait du laboratoire et de la salle d'opération. Il devait y avoir un éclairage au néon, mais c'était la lumière venant de la pièce contiguë qui leur révélait ces détails. Un ronronnement sourd leur signala la présence

d'un ou de plusieurs appareils électriques, calorifiques ou réfrigérateurs. Des armoires vitrées où luisaient des instruments chirurgicaux occupaient les angles de la pièce et, sur des étagères, des bacs ressemblant à des aquariums et des bocaux emprisonnaient des mains comme celle qu'ils avaient vue dans le salon. Ils ne faisaient que les apercevoir, les deviner, et cela leur aurait suffi. Pourtant, l'atmosphère de folie ne devint que plus dense lorsqu'ils franchirent la porte donnant sur l'autre salle. Ils la découvrirent au rythme lent et indécis du rideau qu'ils durent écarter pour démasquer le caveau. Oh ! ce n'était pas parce c'était un ancien caveau qu'il y avait de quoi s'effrayer, car le génie d'Uschilov avait su le transformer en un très beau petit théâtre, de façon tout à fait admirable. Aurait-il fallu dire plutôt un guignol ? C'était bien ça, oui, et encore mieux... un grand-guignol ! Ici, acteurs et spectateurs se confondaient. La troupe d'Uschilov jouait pour sa satisfaction à lui comme pour leur propre plaisir. Mais en profitait-elle réellement ?

Les murs étaient tapissés sur toute leur surface. Le maître-décorateur avait choisi le rouge. Un rouge éclatant, provocant, propre à exciter l'esprit le plus calme. Quant au plafond, il avait été peint en noir. La scène était une vaste table ronde, comparable à une roue de chariot géant autour de laquelle, fermant presque le cercle, six personnes étaient assises. C'étaient tous des hommes, et ils reconnurent trois d'entre eux : Herbert, Lançon, Hennin, bien qu'ils fussent vêtus d'une robe noire et qu'ils fussent encapuchonnés. Chacun était situé à l'extrémité d'une traverse de bois foncé comme le reste de la roue, aboutissant comme un rai à son moyeu, large plateau luisant où une masse informe reposait et qu'ils fixaient tous avec une ardeur démentielle.

Devant eux, tournant le dos à Laurin et Prest, le professeur Uschilov, vêtu de noir, semblait un chef d'orchestre aussi bien qu'un pantin. Un petit podium circulaire allongeait encore sa haute silhouette qui rejoignait presque la voûte du caveau. Il tenait une baguette noire au bout argenté. Il la balançait régulièrement au rythme d'un métronome que ni Laurin ni Prest ne pouvaient voir. C'était bien ce bruit qu'ils avaient déjà entendu et qui venait de reprendre. Une musique douce également s'éleva... parfaite stéréophonie aussi enivrante qu'un parfum... mais n'y avait-il pas quelque encens qui flottait dans l'air et alourdissait leurs têtes ? La baguette s'immobilisa. Un coup de gong percuta l'atmosphère presque étouffante. Prest regarda vivement son ami. Il était littéralement mé-

dusé et restait la bouche entrouverte, l'œil presque aussi hagard que celui de cette victime qui, derrière la roue, sortit son bras mutilé pour le poser sur le bord de la table, gardant l'autre dissimulé sous les replis de sa robe de cérémonie. Et chacun fit le même geste, l'un après l'autre, avec la même lenteur calculée, suivant certainement des directives précises. Maintenant, les regards étaient braqués sur le point brillant à l'extrémité de la baguette du maître qui, immobile comme elle, exerçait tout son pouvoir par une intense concentration d'esprit. Chaque cerveau lui obéissait, chaque être lui était soumis. Alors, ce qu'ils n'avaient pas encore identifié se mit à bouger lentement, comme un animal qui sort de sa torpeur. Puis *cela* se mit à grouiller et l'amalgame vivant devint autant de formes reconnaissables. Tels des petits serpents trapus, trente doigts s'agitèrent. Ils se repoussaient, se recroquevillaient, se détendaient. Chaque petit monstre se mit debout et commença à tourner en rond, chercha son chemin et après quelques hésitations trouva sa voie. Des mains ! C'étaient des mains, encore articulées à l'extrémité de leur avant-bras (à peine deux ou trois centimètres) qui les faisait apparaître longues, effilées ou énormes... Chacune d'elles alla rejoindre son propriétaire, puisqu'il lui en avait donné l'ordre et avait la possibilité de la contraindre à marcher vers lui, puis à se retourner devant le moignon pour lui redonner son complément et attendre complaisamment de poursuivre l'exercice que le grand maître Uschilov allait commander. Pensait-il régler quelque ballet monstrueux, lorsqu'il murmura d'une voix sourde : « Un-deux. Un-deux-trois-quatre. Un-deux-trois... » assouvissant sa joie infâme dans la contemplation de ces doigts qui s'agitaient en cadence, lançaient prestement leurs dernières phalanges en avant pour se replier avec souplesse, puis recommencer ?

La vue de Prest se troubla devant ce spectacle qu'il ne pouvait plus supporter. L'odeur qui planait, la musique qui les pénétrait tout autant, ce rouge agressif des parois qui les frappait, la sombre silhouette d'Uschilov aussi lui donnaient la nausée, et il pensait que Laurin, lui, devait endurer autre chose à quoi pour sa part il échappait par bonheur, car son esprit, sans doute, captait tout ce que Prest ne pouvait percevoir : les folles émotions des sujets du professeur et les divagations mentales de ce fou exerçant son autorité démoniaque. Que pouvait signifier cette horrible exhibition ? Comment en était-il arrivé là ? Avait-il un but ? Prest ne pouvait même pas ordonner ses propres pensées et Laurin, comme

lui, ne songeait plus qu'à partir. Presque inconsciemment, ils battirent en retraite, accrochés l'un à l'autre, l'esprit chaviré, le cœur retourné. Combien de temps leur fallut-il pour regagner Les Colombes ? Si Laurin en eut une vague idée, Prest, lui, ne se souvint même plus d'avoir parcouru ce long couloir obscur, refermé ou non la trappe, tiré sur eux la porte... Il revoyait seulement son ami rentrant chez lui en titubant comme lui, serrant les dents, alors que lui reprenait son volant pour foncer aveuglément vers la ville, vers sa maison. Il était à bout de nerfs lorsque sans se dévêtir il s'affala sur son lit, vingt minutes plus tard, et fut saisi d'un cauchemar à peine fut-il assoupi. Il revoyait toutes ces mains, rampant au sol comme autant de bêtes menaçantes, puis se groupant, s'agglutinant. Six mains vivantes, expressives, qui semblaient *voir* ; enfin une septième venait se joindre aux autres, et le tout ressemblait à quelque entité diabolique qui le contemplait, et les crissements de leurs ongles lui donnaient des frissons et des suées qui lui faisaient mal à la tête. Ce grincement devenait obsédant et ne voulait pas s'arrêter. Lorsqu'il se dressa enfin sur son lit, la gorge serrée, suffocant presque, Prest comprit que c'était la sonnerie du téléphone qui l'avait sorti de cet enfer où son esprit avait sombré. Fallait-il répondre ? Il regarda hâtivement sa montre : presque deux heures du matin. Etait-ce un piège ? Avaient-ils été découverts ? Il décrocha le récepteur en tremblant mais poussa aussitôt un soupir de soulagement. C'était Laurin. Pourtant, sa voix n'était pas rassurante. Malgré son courage et sa force de caractère, il était bien évident que ses nerfs avaient pris le dessus et que sa réaction avait été brutale. En fait, elle avait engendré la violence. Prest, en proie à un malaise qui le glaçait, écoutait son ami en claquant des dents. Il parlait vite, hachant ses phrases, bredouillant presque, tutoyant le journaliste pour la première fois de sa vie : « C'était pour te dire, Alain, que tout est fini ! Si tu veux une belle conclusion pour l'article que tu écriras, tu n'as qu'à revenir... Oh ! ne crains rien, il n'y a plus à avoir peur à présent... Alain, j'ai tout fait sauter ! Tout flambe ! Finie la comédie ! Le monstre est dans le brasier. Le Roc tombe en poussière, Alain ! Ah ! si tu voyais ça ! Je ne pouvais pas attendre d'être rentré chez moi pour te le dire. Je suis dans la cabine des Quatre Chemins, et maintenant je rentre me coucher. Je veux dormir pour oublier... oublier ! A bientôt, mon vieux. A bientôt ! »

Il y eut un déclic et Prest se retrouva seul dans le silence de sa chambre. Il se sentait mieux et, comme il était toujours habillé,

il décida de retourner là-bas pour assister lui aussi, s'il en était encore temps, à la fin de cette maison maudite. Mais l'incendie était pour ainsi dire terminé lorsqu'il fut sur les lieux. Il y avait foule, d'ailleurs. Tout le voisinage avait été alerté. On avait entendu, disaient les mieux informés, deux fortes explosions, puis l'incendie s'était déclaré peu après, prenant des proportions inquiétantes du fait de la proximité de la forêt. Heureusement, les pompiers avaient circonscrit le sinistre très rapidement. Prest pensa que son ami n'était peut-être pas rentré chez lui comme il l'avait dit, mais il ne le vit point. Alors il s'écarta des curieux et fit le tour de la propriété en ruines pour gagner le cimetière du Trabet. Lorsqu'il arriva au niveau du mur mitoyen, il comprit ce que Laurin avait fait en apercevant une fumée épaisse sortir de la petite chapelle camouflée par la végétation... ou plutôt ce qui en restait, car la partie en mauvais état s'était écroulée, et le sol lui-même était effondré un peu plus loin. C'était par là qu'il avait commencé son œuvre de destruction. Mais où donc Uschilov était-il ? Avait-il péri enseveli dans son caveau d'apparat ? Ou était-il mort asphyxié dans le couloir ? Prest s'interrogeait, immobile face à la colonne de fumée qui continuait de s'échapper du sanctuaire, lorsqu'il se sentit épié. Il se retourna brusquement et eut le temps d'apercevoir une haute et large silhouette disparaître au détour du chemin. Etait-ce le fameux « retardataire » de la soirée ? Mais que faisait-il encore là ? Prest pensa qu'il était préférable qu'il ne restât pas seul en cet endroit et il partit aussitôt vers les ruines fumantes du Roc, où les pompiers circulaient dans le vain espoir de retrouver quelqu'un de vivant ou quelque chose d'intact. De là, il s'en retourna chez lui pour y finir la nuit en paix.

Lorsque Prest reprit contact avec la vie, ce fut en fin de matinée, l'esprit encore embué par un sommeil tenace et la tête comme alourdie par l'alcool. Ivre d'un cauchemar dont il ne savait plus très bien quelle était la part de réel, il fallait qu'il se dessoûlât. Il n'alla donc que l'après-midi à *La Gazette* où, après l'avoir gratifié de reproches pour ne pas avoir prévenu de son absence, on le laissa tranquille, sans doute parce qu'on reconnut qu'il était véritablement mal en point et aurait même mieux fait de rester chez lui pour récupérer. Cependant, il appréhendait d'y rester. Il lui fallait voir du monde, n'importe qui, mais ne pas rester seul.

Sans doute aurait-il dû s'inquiéter de Laurin, mais il redoutait presque de l'entendre. Et puis n'aurait-il pas pu tout aussi bien l'appeler ? N'était-ce pas lui qui l'avait entraîné dans cette histoire ? Si Prest était resté au journal cet après-midi-là, c'était aussi pour écrire son article et le donner à temps pour l'édition du soir. Il avait l'impression que, s'il ne reprenait pas le dessus immédiatement, s'il n'essayait pas de repousser ce cauchemar dans un oubli relatif, il serait encore plus vivace lorsqu'il en ressortirait.

Satisfait d'avoir couché sur le papier ce qui pouvait être raconté, heureux malgré tout du secret qu'il partageait seul avec Laurin mais que le public ne connaîtrait jamais, Prest fit une halte à la Vieille Taverne avant de rentrer chez lui. Lorsqu'il quitta le bruyant établissement, quelques silhouettes grises, de plus en plus rares, animaient encore les ruelles sombres et humides envahies par la nuit et le brouillard. Toutes pressées, semblait-il, des ombres surgissaient et s'évanouissaient subitement. Les pas étaient étouffés, les voix paraissaient étranglées, et au loin une locomotive à vapeur qui avait lancé un appel aussitôt évanoui haletait péniblement jusqu'à n'émettre plus qu'un souffle. Ses yeux étaient encore gonflés de sommeil et ses pupilles dilatées lorsque, serré dans son imperméable, les épaules un peu voûtées, il poussa un soupir de soulagement en mettant la clef dans sa serrure. En fait, il eut quelque difficulté à ouvrir celle-ci, mais il n'y avait aucun observateur pour faire quelque remarque désobligeante. La façade noire de la maison s'alluma sur la gauche, au rez-de-chaussée, lorsqu'il pénétra dans son bureau. Tout était calme aux étages supérieurs où les voisins dormaient depuis longtemps, certainement.

Prest avait refermé la porte en proie à deux sentiments contradictoires. Il était heureux d'être chez lui où il lui semblait qu'il était en sécurité, mais il redoutait d'être seul. Il croyait être traqué. S'il n'avait pas été suivi cette fois-ci, ce serait sans doute pour un autre soir, et le fait d'y penser faisait sourdre en lui une angoisse qu'il avait peur de ne pouvoir dominer. Il avait allumé toutes les lampes, chassant ce nouvel ennemi qu'il s'était découvert : l'obscurité. Il jeta son manteau de pluie sur le dossier d'un fauteuil et resta debout pendant quelques minutes au milieu de la pièce, autant désireux d'aller se coucher que de lire à son bureau pour s'endormir en pensant à autre chose qu'à tout ce qui l'envoûtait. Bientôt, cette lumière qu'il avait désirée lui parut excessive. Il avait l'impression d'être sous un projecteur et souhaitait

de nouveau la pénombre qu'il n'imaginait plus dangereuse mais protectrice. Après avoir éteint le plafonnier et deux appliques, il s'assit à sa table de travail où seule une lampe au globe vert éclairait ses papiers et le bas de son visage. Il avait beau essayer de se concentrer et de s'intéresser à la lecture qu'il avait commencée, il ne parvenait pas à fixer son attention. Un sentiment très net d'être espionné ne le quittait pas, et il fut certain au bout d'un instant, quoiqu'il n'en eût pas la preuve, qu'on avait pénétré chez lui en son absence. N'avait-il pas eu cette impression en mettant la clef dans la serrure tout à l'heure ? Elle avait accroché... Ce devait être ça, on avait forcé la porte...

Il regarda tout autour de lui lentement. Non, rien n'avait été bousculé ou changé de place. Il ne manquait aucun livre dans sa bibliothèque dont il connaissait chaque volume. Aucun bibelot n'avait été subtilisé sur l'étagère près de la fenêtre et... Il constata que les volets qu'il avait omis de fermer permettaient qu'on le vît de la rue. Il apercevait la chaussée au-delà de la petite grille, luisante d'humidité, mais le mur d'en face était voilé par le brouillard. Ceci expliquait-il sa crainte du trop brillant éclairage qu'il avait supprimé ? Il allait se lever pour réparer son oubli lorsqu'il perçut un léger mouvement derrière les vitres, là-bas, au milieu de la rue. Il vit bientôt deux silhouettes s'approcher à pas lents du trottoir, puis de la grille derrière laquelle elles s'immobilisèrent en même temps. L'une était élancée et mince, l'autre aussi grande mais plus massive. Il crut que son sang quittait soudain son corps... Il n'osait plus faire un mouvement et restait cloué à son siège, ne sachant que faire. Uschilov n'était pas mort ! Uschilov était là, avec son acolyte, celui qui rôdait encore près du cimetière après l'incendie et qui avait amené son maître ici. Téléphoner ne servirait à rien. Il serait trop tard lorsque les secours arriveraient, et d'ailleurs lui en laisseraient-ils le temps ? Plus question de se barricader. S'il se levait, son compte serait vite réglé, il en était certain. Mais qu'allaient-ils faire ? Tant qu'ils ne faisaient que l'observer de la grille, il ne risquait rien... à moins que... Ce devait être ça, ils allaient l'abattre, de toute façon, et il ne pourrait pas fuir... Il était une cible parfaite. Loin d'eux pourtant... Pourquoi donc continuaient-ils à le regarder ainsi ? Il devait se défendre, c'était à lui d'agir, et il le pouvait. Lui aussi avait une arme. Elle était chargée, prête à faire feu. Lentement, il laissa glisser ses mains sur ses genoux, puis doucement il ouvrit son tiroir de quelques

centimètres, sans les quitter des yeux. Allaient-ils se douter de quelque chose ? Ils ne faisaient aucun geste, restaient rigides, comme insensibles. Leur immobilité même lui paraissait dangereuse. Le tiroir était assez tiré maintenant pour qu'il y introduisît sa main qui, furtivement, chercha le revolver, vers le milieu, sur la droite, là...

Mais soudain ses doigts et son poignet furent agrippés, tordus et broyés par une poigne de fer. Sous l'effet de la surprise et de la douleur, il se dégagea d'un mouvement brutal tout en se reculant violemment avec sa chaise qu'il fit presque basculer. Les jambes raidies, le corps contracté, les yeux exorbités, il n'eut aucun mouvement de fuite ou de défense. Ses genoux avaient ouvert complètement le tiroir dans son brusque recul et il pouvait y voir le revolver... mais aussi une main large et musclée qui lui en avait interdit l'usage. C'était elle à présent qui caressait l'arme du bout des doigts, et *son* intention était évidente. Alain Prest la vit serrer la crosse avec force et tourner le canon vers lui, vers son front perlant de sueur qu'il n'osait même pas essuyer. Il jeta un regard désespéré au-delà des vitres. Le maître et son serviteur étaient toujours là, impassibles et résolus.

Puis il eut encore le temps de voir le barillet tourner, implacablement.


mystère
MAGAZINE
fête ses 25 ans
en
lançant
un grand
concours

galaxie/bis

bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris { un réabonnement
un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 37,50 F (Etranger : 40,50 F).
Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 31,40 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Pour la Belgique : FB 362 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41.

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 8 — **DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3**
☐ 9 — **ROBERT SHECKLEY - Oméga**
☐ 11 — **PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure**
☐ 13 — **HENRY KUTTNER - Les mutants**
☐ 14 — **JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga**
☐ 15 — **PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création**
☐ 16 — **WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres**
☐ 17 — **PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé**
☐ 18 — **SARBAN - Le son du cor**
☐ 19 — **EDMOND HAMILTON : La vallée magique**
☐ 20 — **GORDON R. DICKSON - Dorsai**
☐ 21 — ROGER ZELAZNY - L'île des morts

Chaque volume : 7 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts

titres à paraître :

22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zeï

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

FRITZ LEIBER

La nuit des longs couteaux

DEUXIEME PARTIE

4

L'AVION décolla pleine gomme en tanguant de façon infernale. Alice et moi nous nous cramponnâmes ferme à nos sièges, mais Pépé n'avait pas de point d'appui et, pendant un moment, il fit une drôle de voltige dans la cabine — bien fait pour lui !

A l'occasion d'un passage, j'entr'aperçus les sept gazomètres bosselés. Ils m'apparurent comme des croissants compte tenu de la perspective ; ils rapetissaient rapidement et le brouillard orange finit par les engloutir.

Au bout d'un certain temps, l'appareil prit sa ligne de vol et cessa de tanguer. En même temps, le balancement de la cabine s'arrêta. Cette fois encore, je réussis à la dernière seconde à ne pas vomir — mais

ce coup-là, ma nausée avait des causes physiques. Alice était verdâtre et sa figure était collée contre la mentonnière du fauteuil.

Finalement, Pépé dégringola sur le tableau de bord. Il avait dû écraser la moitié des boutons à un moment ou à un autre, mais je notais que pas un seul d'entre eux n'avait cédé si peu que ce soit. Ils étaient bloqués. Peut-être s'étaient-ils automatiquement verrouillés quand on avait appuyé sur celui de la Chaîne Atlantique.

Il aurait fallu que j'intervienne pour empêcher le vieux de flanquer le bazar partout, mais j'étais en délicatesse avec mon estomac, ce qui m'ôtait toute ambition, et j'étais déjà bien heureux de ne pas avoir à respirer son odeur. Pour le moment, je me désintéressais de ce qui se passait et me contentais de regarder le bonhomme qui fourgonnait dans l'habitacle pour le cas où les secousses auraient déplacé quelque chose. Finalement, il trouva une petite boîte en forme d'amande et l'ouvrit. Comme de bien entendu, elle contenait des amandes. Alors, il s'installa sur le siège arrière et se mit à les croquer les unes après les autres.

— « Rien de tel que quelques amandes pour se remonter ! » s'exclama-t-il, tout joyeux.

J'aurais encore été plus joyeux si j'avais pu lui ouvrir la gorge. Mais le mal était fait et on réfléchit à deux fois avant de tuer quelqu'un à distance rapprochée, quand on n'est pas sûr et certain de pouvoir se débarrasser du corps. Je ne savais pas si je parviendrais à ouvrir la porte. Je pensai avec philosophie que Pépé avait au moins dû se casser un bras, de sorte qu'il était aussi handicapé qu'Alice et moi (à ce propos, mon bras droit avait recouvré toute sa vitalité, à présent). Hélas, il était intact. Il n'y a pas de justice !

L'avion filait sans bruit à travers la brouillasse orange bien que, en réalité, je fusse dans l'incapacité de dire s'il se déplaçait ou non. Jusqu'au moment où une forme fuselée surgit devant nous comme un boulet de canon. Je suppose que c'était un vautour. Je ne sais pas comment les vautours font pour évoluer dans le brouillard qui devrait neutraliser leur vue perçante, mais ils se débrouillent. Le volatile nous croisa à toute allure.

Alice leva la tête et se remit à examiner les boutons. Je me redressai et, me retournant, lançai à l'adresse de Pépé : « Alice et moi, on va essayer de comprendre comment fonctionne l'avion. Cette fois, nous ne voulons pas être dérangés. » Je m'abstins de toute allusion à ce qu'il avait fait. Ressasser les bêtises d'autrui n'a jamais servi à rien.

— « C'est parfait, » répondit-il. « Allez-y. Maintenant que nous

allons quelque part, je suis doux comme un petit chat. » Il pouffa et ajouta : « Avoue quand même que je vous ai donné de l'occupation à tous les deux. » Mais il eut l'intelligence de fermer ensuite son bec.

Maintenant, nous y allions beaucoup plus prudemment avec les boutons mais, au bout d'une dizaine de minutes, nous avions acquis la conviction qu'il était impossible d'en enfoncer un seul. Ils étaient tous bloqués. Sauf un seul, peut-être. Mais, celui-là, nous le laissâmes provisoirement de côté. Nous avions une bonne raison pour cela. Nous cherchâmes d'autres contrôles — des tirettes, des leviers, des pédales, des poussoirs : il n'y en avait pas. Alice alla vérifier les boutons de la petite console arrière. Ils étaient verrouillés, eux aussi. Notre activité avait l'air de passionner Pépé, mais il n'ouvrait pas la bouche.

Naturellement, nous comprenions en gros ce qui c'était produit. En appuyant sur le bouton de la Chaîne Atlantique, nous nous étions mis en pilotage automatique, en quelque sorte, et c'était irréversible. Je ne voyais pas pour quelle raison on pouvait trafiquer de cette façon les commandes d'un avion, sauf peut-être pour empêcher des enfants ou des prisonniers de saboter la mécanique pendant que le pilote pique un somme, mais cet appareil recélait bien des énigmes échappant à toute explication standard.

Le passage irréversible sur pilotage automatique s'était fait de façon si fluide que je me demandais tout naturellement si Pépé n'en savait pas plus long qu'il ne le prétendait sur le fonctionnement de cet engin, si son absurde coup de colère n'avait pas été une ruse lui permettant d'appuyer sur le bouton de la Chaîne Atlantique sans éveiller les soupçons. Néanmoins, si ç'avait été de la comédie, il s'était comporté comme un acteur merveilleux et avec un tranquille mépris de la mort. C'était une hypothèse sur laquelle je pourrais réfléchir plus tard et dont j'aurais peut-être à tenir compte dans mon action ultérieure, mais il y avait pour l'heure plus urgent.

Si nous avions laissé un unique bouton de côté, c'était parce qu'il avait une auréole verte, exactement comme celui de la Chaîne Atlantique nimbé de violet. Or, le vert était absent des deux écrans, exception faite de la minuscule étoile verte qui, selon moi, représentait l'avion et qui n'avait donc aucune signification. Et si cette étoile verte symbolisait quelque chose d'autre, un endroit qui n'était pas porté sur les cartes, vous pensez bien que nous n'étions pas

pressés de nous y rendre. Si cela se trouvait, c'était un lieu qui n'était pas sur la Terre.

Alice exprima ce que je pensais de la façon suivante : « Mon homonyme réagissait toujours de façon un peu trop précipitée aux invitations du type BUVEZ-MOI. »

Je présume qu'elle voulait jouer les grandes mystérieuses, mais je marquai un point. « *Alice au pays des merveilles ?* » Elle acquiesça et me décocha un petit sourire qui ne ressemblait en aucune façon au sourire style MANGE-MOI dont elle m'avait gratifié la nuit dernière.

C'est drôle à quel point le rappel d'un passé intellectuel peut vous rendre follement heureux — et à quel point cela vous met mal à l'aise l'instant d'après.

Nous nous remîmes à inspecter la carte de l'Amérique du Nord et nous notâmes presque immédiatement une légère modification. L'étoile verte s'était dédoublée. Tout à l'heure, il y avait un unique point lumineux : à présent, il y en avait deux, très proches l'un de l'autre comme l'étoile double à l'extrémité de la Grande Ourse. Nous restâmes en arrêt. L'écart entre les deux étoiles augmentait de manière perceptible. Maintenant, il n'y avait pas de doute : celle qui était le plus à l'ouest était fixe et l'autre s'éloignait régulièrement en direction de la Chaîne Atlantique. Sa vitesse était à peu près celle de l'aiguille des minutes d'une montre — elle avançait, disons, de cinq centimètres à l'heure. Les choses commençaient à prendre un sens.

Je raisonnai ainsi : l'étoile mobile devait figurer l'avion et l'autre l'endroit d'où nous avions décollé. Pour une raison qui m'échappait, la vieille usine près de l'autoroute avait droit aux honneurs de l'écran. Qu'on ne me demande pas pourquoi. Cela me remémorait les photos des journaux d'autrefois où un X représente l'emplacement de la victime. Mais c'était bien tiré par les cheveux. Toujours est-il que notre point de départ était marqué sur l'écran. Dans ce cas, le bouton vert...

— « Accrochez-vous ! » lançai-je, embrassant à contrecœur Pépé dans cet avertissement à l'adresse d'Alice. « Il faut que je me rende compte. »

Je m'agrippai à mon siège des genoux et d'un bras et poussai le bouton vert. Il s'enfonça.

L'appareil fit un virage sur l'aile, pas assez serré pour me chahuter beaucoup l'estomac, et reprit sa ligne de vol. J'étais incapable d'évaluer l'angle mais nous observâmes les étoiles vertes et,

au bout d'un moment, Alice dit : « Elles se rapprochent. » Quelques instants s'écoulèrent encore et elle ajouta : « Oui, c'est indéniable. »

Je jetai un coup d'œil sur le tableau de bord. Le bouton vert — le bouton de l'usine pour l'appeler par son nom — était naturellement enclenché. Le violet, celui de la Chaîne Atlantique, était levé. Tous les autres également. Je les essayai encore une fois : ils étaient verrouillés.

C'était clair comme le jour... du temps où il y en avait un : nous pouvions ou bien rallier la Chaîne Atlantique ou bien revenir à notre point de départ. Il n'y avait pas de troisième possibilité.

Ce n'était pas facile à digérer. Un avion, cela représente la liberté, c'est quelque chose qui vous transporte où vous voulez, en n'importe quel point du monde, dans n'importe quel paradis en particulier. Et voilà que nous étions encore plus limités dans nos mouvements que sur la terre ferme.

Mais nous étions réalistes, Alice et moi. Nous savions bien qu'il ne sert à rien de se lamenter. Encore une fois, nous étions confrontés avec le problème de la dualité. Cette fois, c'était la dualité de destination. Et il nous fallait choisir entre les deux.

Si nous revenons à notre point de départ, pensai-je, *nous pourrons aller quelque part, n'importe où, et nous serons plus riches grâce au butin que nous ferons en mettant l'avion à sac — grâce, surtout, à la trousse de survivance. Nous errerons avec des richesses dont la plupart seront pour nous lettre morte, sachant que nous abandonnons un avion capable de voler, que nous renonçons à l'inconnu et à l'aventure. En outre, si nous revenons, nous aurons quelque chose d'autre à affronter, quelque chose qu'il nous faudra supporter au moins un certain temps, et ce sera bien pénible après avoir vécu dans cette cabine confortable, quelque chose dont je devrais me moquer éperdument mais qui me turlupine quand même, sacré tonnerre !*

Ce fut Alice qui décida pour nous deux, montrant par la même occasion qu'elle songeait à la même chose que moi :

— « Je ne veux pas sentir à nouveau son odeur, Ray. Pas question que j'aille tenir compagnie à ce cadavre putride. Tout plutôt que cela ! » Et, derechef, elle enfonça le bouton de la Chaîne Atlantique. L'avion vira sur l'aile. Elle m'adressa un regard de défi comme pour me signifier que, si je voulais faire demi-tour, il me faudrait d'abord passer sur son cadavre.

— « Ne t'énerve pas, » lui dis-je. « Moi aussi, je suis partisan d'un nouveau coup de dés. »

— « Tu sais, Alice, c'est l'odeur de ce type de Los Alamos qui m'a eu, moi aussi, » fit Pépé d'une voix rêveuse. « Je ne pouvais pas la supporter. La fièvre me clouait sur place. Impossible de fuir. Alors, je n'avais plus qu'une seule solution : devenir fou. Pas de Chaîne Atlantique pour moi — rien que le pays des dingues. Et mon esprit est mort. Mais pas ma mémoire. Quand j'ai commencé à récupérer, j'étais un autre type. Je n'en savais pas plus sur la vie qu'un nouveau-né, mais il y avait un truc que je savais : je ne pouvais pas recommencer. Je ne pouvais pas me remettre à tuer... et tout le reste. A part ça, mon esprit était totalement vierge. C'était très bizarre. »

Alice l'interrompit sur un ton mordant et sarcastique : « Je suppose que tu t'es alors rabattu sur un prêtre itinérant ou, peut-être, sur un brave vieil ermite vivant de manne chaude qui t'a montré le ciel bleu ? »

— « Et pourquoi pas ? Je vous ai dit que je ne suis pas pour la religion. En réalité, je suis tombé sur deux meurtriers, des types encore pires que moi mais qui voulaient laisser tomber parce que cela ne les menait nulle part et qui, m'ont-ils affirmé, avaient trouvé un moyen de renoncer. Nous avons longuement parlé, tous les trois. »

Alice attaqua à nouveau avec tout autant d'acidité : « Et ils t'ont révélé le grand secret : comment vivre dans les Terres Mortes sans tuer ? Assez de bêtises, Pépé ! C'est impossible. »

— « C'est difficile, j'en conviens. Il faut devenir fou ou presque... en fait, la folie est peut-être le moins dur. Mais on peut y arriver et, à long terme, tuer est encore plus pénible. »

Je jugeai bon de couper court à ce bavardage oiseux. Puisque nous étions définitivement en route pour la Chaîne Atlantique et qu'il n'y avait rien à faire tant que nous n'y serions pas arrivés — à moins que l'un d'entre nous n'ait une idée géniale et ne comprenne d'un seul coup le système de pilotage — le moment était venu de mettre sur le tapis les problèmes moins immédiats que je gardais en réserve.

— « Pourquoi es-tu à bord, Pépé ? » demandai-je sèchement au vieux. « Qu'est-ce que tu attends d'Alice et de moi... en dehors de repas à l'œil ? »

Il sourit. Il avait des dents blanches et égales. C'était un dentier, bien sûr. « C'est ce que je viens d'expliquer à Alice, Ray. J'aime

parler avec des meurtriers, en activité de préférence. J'ai besoin de leur parler pour garder ma tête à moi. Sinon, je risquerais de me remettre à l'assassinat et je ne veux plus de cela. »

— « Ah bon ! » s'exclama Alice. « Tu prends ton pied par personnes interposées, alors ? »

— « Assez de mensonges, Pépé. Et d'abord, cesse de raconter que tu as renoncé à tuer. Il est dit dans mes livres, et en l'occurrence ce sont des livres anciens, que le complice est tout aussi coupable que celui qui s'est servi du couteau. Tu nous as aidés à liquider le Pilote en poussant ce drôle de cri. Et tu le sais. »

— « Que tu dis ! » rétorqua-t-il en reculant d'un pas. « Je n'ai jamais soutenu une chose pareille. J'ai simplement dit : « Ne parlons plus de ça. » Il hésita un instant, me vrillant de son regard, et reprit : « Ce cri, ce n'est pas moi qui l'ai poussé. En fait, je l'aurais empêché si j'avais pu. »

— « Alors, qui l'a poussé ? »

A nouveau, il parut indécis. Il continuait de me scruter. « Je ne te le dirai pas. »

— « Pépé ! Les bougres qui font route ensemble se disent tout ! » m'écriai-je sur un ton tranchant.

Il sourit. « Bien sûr ! Je me rappelle avoir expliqué la même chose à des tas de types, dans le temps. Cela donne un sentiment de camaraderie bien reposant. Et je les ai tués jusqu'au dernier. »

— « Je ne dis pas non. Seulement, nous sommes deux contre un. »

— « C'est exact, » fit-il doucement en nous dévisageant tour à tour. Je savais à quoi il pensait : Alice n'était munie que de ses pinces et, dans cet espace exigu, ses couteaux valaient mon pistolet.

— « Ta main droite, Alice ! » Sans détacher mon regard du vieux, je pris la lame sans manche fixée à la ceinture d'Alice et commençai à dévisser ses pinces. « Il est possible que tu aies effectivement renoncé au meurtre, Pépé. Je veux dire que tu as peut-être cessé de tuer décemment et proprement comme on tue dans les Terres Mortes. Mais que tu aies besoin de discuter le coup avec des assassins pour te pacifier, ça, je n'en crois pas un mot. De plus... »

— « C'est la stricte vérité. Il faut que je me rappelle combien on se sent moche quand on est un assassin. »

— « Tiens donc ! Eh bien, sache que tu as devant toi quelqu'un qui est persuadé que c'est pour une raison d'ordre beaucoup plus pratique que tu as embarqué à bord de cet avion. Quel butin ceux

de la Chaîne Atlantique te concèdent-ils en échange de tous ceux des Terres Mortes que tu leur amènes ? Un homme et une femme des Terres Mortes vivants, combien cela te rapportera-t-il ? Et quelle récompense attends-tu pour te remercier d'avoir récupéré un avion perdu ? Ils sont bien capables de t'accorder la citoyenneté pour cela ! »

— « Oui, et même de t'accorder ta propre église, » ajouta Alice avec une sorte de gaieté morose. Je pressai doucement son moignon pour lui faire comprendre que je voulais conserver la direction des opérations.

Pépé eut un soupir inaudible. « Croyez-le si ça vous fait plaisir. Ma foi, il vous faudrait bien des coïncidences pour donner corps à cette théorie, mais libre à vous d'y ajouter foi si cela vous chante. Il n'est pas dans mes intentions de te prouver que je dis la vérité. Je n'ai que ma parole. »

— « Parfait. » Et, sans vains préliminaires, je passai au point suivant : « Il y a plus important encore, Pépé. Pourquoi es-tu à bord de cet avion, pour commencer ? Là, c'est un événement étrangement fortuit. Est-ce que, par hasard, tu n'en serais pas descendu en profitant de ce que nous étions trop occupés avec le Pilote pour le remarquer et n'aurais-tu pas fait semblant, ensuite, de t'approcher comme si tu venais de l'usine ? Si les boutons étaient verrouillés, n'était-ce pas parce que tu étais prisonnier du Pilote ? »

Il plissa le front d'un air rêveur. « Oui, les choses auraient pu se passer comme ça, » laissa-t-il finalement tomber. « Compte tenu des apparences... C'est très astucieux, cette idée, Ray. Je me vois presque me cacher dans la cabine pendant qu'Alice et toi... »

— « Tu te cachais quelque part. » J'achevai de visser le couteau à la prothèse d'Alice et lâchai la main de ma compagne. « Je te le répète, Pépé : nous sommes deux contre un. Tu as tout intérêt à parler. »

— « Oui, » s'exclama Alice, négligeant ma muette mise en garde de tout à l'heure. « Tu as peut-être renoncé à la bagarre, Pépé. Pas moi. » Elle était tout ce qu'il y a de panthère.

— « Qui a dit que j'ai renoncé à la bagarre ? » fit le vieux en reculant encore d'un pas. « Vous avez trop d'idées préconçues, mes amis. C'est une habitude dangereuse. Expliquons-nous clairement avant qu'il y ait un différend entre nous et que quelqu'un m'accuse de filouterie. Si l'un de vous deux saute sur moi, je le mets hors de combat. Je m'efforcerai de lui faire tout le mal possible sans le tuer. Ce qui signifie que je n'irai pas de main morte —

rupture de tendons, coup du lapin et le reste à l'avenant. Je ne reculerai devant rien, Alice. Et si, par hasard, mon adversaire meurt alors que j'essaierai honnêtement de le neutraliser sans avoir l'intention de le tuer, je n'aurai guère de remords. Ma conscience ne me chatouillera pas plus que de raison. Me suis-je bien fait comprendre ? »

J'aurais été mal venu de prétendre le contraire. Peut-être que Pépé mentait sur pas mal de points mais, là, sûrement pas. Et je savais déjà que, pour son âge, il était rapide et costaud. Si nous lui sautions dessus, Alice et moi, le sang coulerait. Quand on vole dans les plumes d'un type qui a une douzaine de couteaux à portée de la main, c'est inévitable, même si on est deux contre un. Nous finirions par l'avoir au bout du compte mais ce serait un massacre.

« Maintenant, je vais vous dire un certain nombre de choses si vous n'y voyez pas d'inconvénients, » enchaîna paisiblement le vieux. « Vous êtes tous les deux des meurtriers confirmés. Vous ne me démentirez pas, j'en suis sûr. Aussi, vous savez bien que le meurtre n'apporte rien à long terme. Il assouvit un besoin et procure à l'occasion un peu de butin. Un assassinat permet d'attendre le suivant. Mais c'est tout, absolument tout. On doit en passer par là parce que nous sommes faits comme ça. La pulsion est en nous, toute puissante, et il n'existe rien pour la contrebalancer. On éprouve la Grande Tristesse, la Grande Rancune, la poussière vous ronge les os, on ne peut pas supporter les zozos de la ville — ceux de Porter, ceux de Manteno et d'ailleurs — parce qu'on sait qu'ils sifflent dans le noir leur sale petite chanson. Alors, on continue de tuer. Mais s'il existait un moyen honnête et pratique d'en finir avec l'assassinat, on l'adopterait. Je pense, tout du moins, que vous choisiriez cette solution. Quand vous croyiez que cet avion pourrait vous conduire à Rio ou en Europe, c'est ce que vous avez ressenti, n'est-ce pas ? Vous ne songiez pas à faire carrière de meurtriers là-bas, pas vrai ? Vous étiez prêts à laisser tomber la profession. »

Il se tut et le silence régna dans la cabine pendant deux bonnes secondes. Et puis Alice éclata d'un rire ténu. « Nous rêvions. Nous avions perdu la tête. Mais, maintenant, nous parlons de choses pratiques pour reprendre ton expression. Que comptes-tu que nous ferions si nous laissions tomber la profession, comme tu dis ? Espères-tu que nous irons à Walla Walla ou à Ouachita pour nous rendre ? Cette fois, je risquerais de perdre plus que ma main droite, à Ouachita. S'ils me l'ont coupée, c'était seulement parce que j'étais considérée comme suspecte. »

— « Et la Chaîne Atlantique ? » renchéris-je. « Tu crois que nous avouerons que nous sommes des meurtriers si nous parvenons là-bas ? »

Le vieux bougre sourit en plissant les yeux. « Vous ne seriez guère avancés, hein ? Presque partout, on vous passerait la corde au cou après avoir, peut-être, un peu asticoté vos nerfs dolorifères. A Manteno, ils vous mettraient en cage, vous nourriraient de rinçures et ferait une petite prière. Avec ça, on est bien avancé ! Quand quelqu'un, homme ou femme, renonce au meurtre, il y a des tas de choses à mettre noir sur blanc. D'abord, bien réfléchir pour savoir exactement où on en est, intellectuellement et passionnellement. Ensuite, faire tout ce qu'il est possible de faire pour racheter les meurtres que l'on a commis... Aider les parents des victimes, s'il y en a, etc. Et enfin avertir les autres assassins qui ne sont pas au courant. Pas de temps à perdre à se faire pendre ! Croyez-moi, on a du pain sur la planche. Il y a du travail à faire dans les Terres Mortes, un travail pour lequel les zozos des villes ne sont d'aucune aide parce qu'ils sont incapables de nous comprendre, nous autres meurtriers. Incapables de comprendre ce qui nous pousse. Nous ne pouvons compter que sur nous pour ça. »

— « D'accord, Pépé, » fis-je, car la discussion commençait à m'intéresser (il n'y avait rien d'autre à faire tant que nous ne serions pas arrivés à destination ou tant qu'il ne laisserait pas tomber sa garde). « Je suis d'accord en ce qui concerne les autres débiles — moi, je les appelle les pédés culturels — et je les considère, moi aussi, comme des tordus du côté cérébral. Mais quand même ! Un type qui renonce au meurtre doit renoncer aussi à être un loup solitaire. Il lui faut s'intégrer à une communauté, adhérer à une culture quelconque, si répugnante ou si cinglée soit-elle. »

— « Et alors ? N'avons-nous pas une culture, nous, les habitants des Terres Mortes ? Des coutumes, des traditions populaires et toute la lyre ? Une gentille petite culture bien confortable, en fait. Aussi cinglée que les autres, mais ça fait partie de son charme. »

— « C'est vrai, mais c'est une culture fondée sur le meurtre et ne tendant qu'au meurtre. Le meurtre est notre mode d'existence. Et cela réduit ton raisonnement à néant, Pépé. »

— « Correction ! Ou, plus exactement, réinterprétation... »

Brusquement, sa voix perdit sa raucité sénile et, en même temps, elle prit davantage d'ampleur comme si ce n'était pas seulement lui qui parlait : « Toutes les cultures ont leur façon à elles

de grandir, de même qu'elles ont leurs propres modalités parce que la croissance est la première règle de l'existence. La culture des Terres Mortes mûrit par le meurtre pour se détacher du meurtre. Tel est du moins le fond de ma pensée. C'est là un des moyens les plus pénibles de grandir mais c'est quand même une voie vers la maturité. Une multitude de cultures plus importantes ou plus fantaisistes n'ont jamais trouvé la réponse au problème de la guerre et du meurtre. Cela, nous le savons, et nous sommes le fruit de leur fiasco le plus spectaculaire. Peut-être nous revient-il à nous, le peuple des Terres Mortes, parce que le meurtre est pour nous une réalité quotidienne, parce que nous ne pouvons prétendre qu'il ne fait pas partie de notre essence, que nous ne pouvons le chasser de notre esprit comme les zozos des villes — peut-être nous revient-il, à nous, d'effectuer ce petit travail. »

Malgré moi, je commençais à m'exciter. « Mais, sacré nom d'une pipe ! Même s'il existe une culture des Terres Mortes, une culture susceptible d'évoluer, elle est dans l'incapacité de régler le problème des meurtriers repentis. Dans une culture authentique, un assassin assume sa culpabilité. Il avoue. On le pend ou on le met en prison et tout est réglé, pour lui et pour les autres. Il faut une religion, des tribunaux, des bourreaux, des sadiques et tout le toutim ! Je ne crois pas qu'il suffise qu'un bonhomme présente ses excuses et fasse ami-ami avec les autres assassins. Ce n'est pas assez pour effacer son sentiment de culpabilité. »

Le regard de Pépé se souda au mien. « T'imagines-tu que tu as le sens du péché, Ray ? Tu te fais des illusions. Le sens du péché, c'est un luxe. Bien sûr, demander pardon ne suffit pas. Il te faut passer une bonne partie du temps qu'il te reste à vivre à te racheter. Mais les potences, les prisons... a-t-il jamais été prouvé que cela ait été la bonne solution pour les meurtriers ? La religion ? Un certain nombre de ceux qui ont renoncé au meurtre sont effectivement des gens pieux. Et beaucoup d'autres, moi y compris, ne le sont pas. Quelques esprits religieux sont persuadés qu'ils sont damnés pour l'éternité (peut-être parce qu'ils n'ont pas réussi à ce qu'on les pende) mais cela ne les empêche pas de faire du bon travail. Alors, je te le demande : est-ce qu'une petite chose comme la damnation éternelle est une excuse satisfaisante pour se conduire comme un faux frère ? »

L'argument porta. Cette question me touchait directement et, en même temps, elle était tellement démente que toute ma sympathie allait au vieux. Qu'on m'entende bien : je ne marchais abso-

lument pas dans ce genre de salades, mais je trouvais amusant d'adopter son point de vue — aussi longtemps que je ne pouvais rien faire pour modifier la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Alice semblait réagir comme moi. Un bougre capable de mornifler la religion comme Pépé devait mériter une petite étoile d'argent, pensait-elle sûrement, ou tout au moins de bronze.

D'un seul coup, l'atmosphère se détendit. Pour commencer, nous priâmes Pépé de nous en dire davantage sur le groupe dont il parlait tout le temps. Selon lui, il y avait des dizaines (ou des centaines — personne ne connaissait le chiffre exact) d'assassins qui avaient renoncé à tuer et sillonnaient les Terres Mortes pour recruter et aider ceux qui demandaient qu'on les aide. Ils avaient des rendez-vous semi-permanents où ils se retrouvaient dans toute la mesure du possible à des dates fixes mais, la plupart du temps, ils rôdaient par groupes de deux ou trois — ou tout seuls, mais c'était plus rare. C'étaient uniquement des hommes — en tout cas, Pépé n'avait pas entendu dire qu'il y eût de femmes dans la confrérie — mais il affirma avec véhémence à Alice qu'il lui garantissait personnellement que personne ne ferait objection au fait qu'une femme vienne les rallier. Depuis quelque temps, ils avaient adopté la raison sociale d'Assassins Anonymes, d'après une organisation d'avant-guerre dont il ignorait la motivation originelle. Pas mal des membres du groupe n'avaient pas tenu le coup et étaient retombés dans leurs errements passés, mais quelques-uns de ces relapses étaient repartis du bon pied, plus décidés que jamais à en sortir.

— « Et, bien sûr, ils sont les bienvenus. Nous accueillons tout le monde avec joie. Enfin... tous ceux qui sont de véritables assassins et qui se déclarent décidés à changer de vie. Nous n'acceptons pas ceux qui n'ont pas encore versé de sang, même si ce sont des gens épatants. »

Il ajouta qu'on s'amusait beaucoup lors des réunions : « Jamais on ne rigole autant. Nul n'a le droit de cafarder ou de faire la tête sous prétexte qu'il a un ou deux meurtres à son actif. Religion ou pas, l'orgueil est un péché. »

Nous l'écoutions, Alice et moi, comme deux gosses à qui on raconte un conte de fées. Et c'était ça : un conte de fées. Une his-

toire totalement délirante. Nous savions parfaitement que la camaraderie dont parlait Pépé ne pouvait pas exister dans les Terres Mortes — c'était quelque chose d'aussi impossible qu'un ciel bleu — mais il était excitant de faire semblant d'admettre, provisoirement, que nous y croyions.

Apparemment, Pépé était capable de parler sans fin du meurtre et des meurtriers ; il avait une réserve inépuisable d'histoires cocasses et toute une galerie de personnages pittoresques — les assassins qui cherchaient désespérément à ce que leurs victimes les comprennent et leur pardonnent ; ceux qui se considéraient comme des roitelets disposant à titre divin du droit de vie et de mort ; ceux qui tenaient à coucher (chastement) à côté de leur victime et à simuler la mort pendant deux heures ; ceux qui n'étaient pas aussi chastes ; ceux qui ne pouvaient tuer qu'à condition d'être habillés d'une certaine façon (et ils avaient des tas de difficultés avec leurs atours de meurtre) ; ceux qui ne pouvaient tuer que des gens possédant des traits particuliers (les rouquins, les personnes qui savaient lire, qui chantaient faux ou qui parlaient grossièrement, par exemple); ceux qui confondaient la sexualité et le meurtre ; ceux qui croyaient qu'un soupçon de sexualité souillait l'exécution ; les rigoristes et les maladroits, les artistes et les bouchers, les partisans de la hache et les partisans du stylet, les assassins qui obéissaient à une impulsion profonde et les répugnants... en vérité, la galerie de portraits de Pépé était une Danse de Mort qui valait bien toutes celles qu'avait produites le Moyen Age et elle aurait mérité d'être illustrée par quelque grand artiste. Il évoqua aussi ses meurtres personnels. Cela nous intéressa, Alice et moi, mais ni elle ni moi ne fûmes tentés de parler des nôtres. J'estime que notre vie privée nous regarde. C'est quelque chose d'aussi intime que nos viscères et rien ne justifie qu'on la révèle si peu que ce soit.

Qu'on n'aille cependant pas croire que nous ne parlâmes que de meurtres. Nous bavardions à bâtons rompus et nous abordions toutes sortes de sujets. C'est ainsi que nous en vînmes à discuter de l'avion et de son fonctionnement. Etait-ce du vol ou de la lévitation ? Je soutins qu'il devait créer un champ d'antigravité intéressant exclusivement ses œuvres vives, de sorte que nous ne nous sentions pas plus légers et que les objets qui se trouvaient dans la cabine n'étaient pas affectés, ce champ ne se manifestant que sur ce qui était recouvert de cet enduit argenté et mat. Pour prouver ma thèse, je détachai à l'aide de la Mère un fragment de

métal recouvrant le tableau de bord. Il flotta et, lorsqu'on le déplaçait, on sentait une infime résistance gyroscopique.

Pépé fit remarquer que cela ressemblait un peu au magnétisme. Un germe posé sur un fragment de limaille de fer et projeté vers le pôle d'un gros aimant ne sentirait pas la force magnétique — celle-ci affectant seulement le métal et n'agissant pas sur lui — mais il se déplacerait quand même, il subirait une accélération. On n'avait qu'à imaginer une minuscule cabine chevauchant une bribe de limaille. Voilà ce que nous étions : trois germes éléphantesques.

Alice demanda pourquoi un avion fonctionnant sur le principe de l'antigravité possédait des ailerons, même tronqués, et un réacteur : nous avions en effet remarqué les tuyères. Je répondis que c'était peut-être une simple précaution pour le cas où il y aurait une panne gravifique. De son côté, Pépé émit l'hypothèse que ce dispositif permettait, le cas échéant, des manœuvres ultra-rapides en cas de combat, voire qu'il servait à naviguer hors de l'atmosphère (ce qui n'avait guère de sens ainsi que je le lui démontrai).

— « S'il s'agit d'un appareil de combat, où sont ses canons ? » demanda Alice. Pépé et moi restâmes cois.

Nous nous souvenions du bruit qu'avait fait l'avion et que nous avions entendu avant de voir l'engin. Peut-être était-ce parce qu'il avait mis ses réacteurs en action. « Pensez-vous, » demanda Pépé, « que ce soit l'antigravité qui ait produit les phénomènes électriques lumineux dont nous avons été témoins quand le sommet de l'usine s'est illuminé ? J'ai eu tellement peur que j'ai failli faire dans mon pantalon ! » Cette question, elle aussi, demeura sans réponse.

Logiquement, le moment était venu de demander à Pépé ce qu'il savait de la raffinerie et qui avait crié si ce n'avait pas été lui, mais je me dis qu'il observerait le même mutisme que précédemment. Tant que nous nous comportions en amis, il n'y avait pas de raison de mettre les pieds dans le plat.

Nous nous interrogeâmes aussi sur l'origine de l'avion. Pour Pépé, il venait de Los Alamos. Moi, je penchais pour la Chaîne Atlantique. Pourquoi pas les deux ? fit Alice. Il était concevable que Los Alamos et la Chaîne Atlantique fussent liées par une sorte de pacte et que l'engin fît la navette de l'une à l'autre. C'était effectivement une possibilité. En tout cas, cela collait avec le fait que la tache violette de la Chaîne Atlantique et la tache bleue de Los Alamos brillaient d'un éclat plus vif que les autres secteurs.

— « Tout ce que j'espère, c'est que nous avons quelque chose qui s'apparente à un radar anticollisions, » fis-je. C'était sans doute le cas car, à deux reprises, nous fîmes un écart — peut-être pour éviter les monts Allegheny. L'étoile verte était maintenant tout près de la tache violette de la Chaîne Atlantique. Je jetai un coup d'œil au hublot. La gadoue orange à travers laquelle nous voguions, elle, n'avait pas changé d'un brin et je me pris à regretter comme un petit enfant qu'elle soit là, cachant la Terre (les étoiles de la côte d'Azur ? Allons donc, ne me faites pas rire !) et je m'entendis interroger Pépé : « Est-ce que tu as effacé le type qui as appuyé sur le bouton, pour lui apprendre ? »

— « Non, » répondit-il sans hésiter comme si quatre heures — ou pas loin de quatre heures — ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il avait fait allusion à ce détail. « Non, Ray. En fait, je l'ai accueilli au sein de notre petite communauté, il y a six mois environ. Ce couteau à manche de corne, dans ma botte, était à lui. Pourtant, il ne s'en est jamais servi pour tuer. Il affirmait qu'il était torturé depuis des années par l'idée des millions et des millions d'êtres que l'explosion et les radiations avaient assassinés. Mais il ajoutait qu'il avait enfin trouvé la paix parce qu'il appartenait à notre groupe, parce qu'il était avec des meurtriers et pouvait maintenant commencer à faire quelque chose. Quelques-uns de nos amis ne voulaient pas qu'il entre dans notre confrérie. Selon eux, ce n'était pas un véritable assassin sous prétexte qu'il avait tué à distance. »

— « J'aurais été du même avis, » fit Alice, les lèvres pincées.

— « Le débat a été âpre. Lui aussi, il s'est échauffé et, dans son excitation, il s'est offert à tuer quelqu'un de sa propre main et sur-le-champ — d'essayer de le faire, en tout cas, parce que c'est un petit nabot tout maigrelet — s'il fallait en passer par là. On a discuté la question. J'ai souligné que nous acceptions que des anciens soldats fassent état des meurtres accomplis en service commandé, que nous admettions les empoisonnements, les bombes piégées, etc. — qui sont également des procédés de meurtre télécommandé, en quelque sorte — et finalement sa candidature a été admise. Il fait du bon travail et nous nous félicitons de le compter parmi les nôtres. »

— « Et tu crois que c'est vraiment lui qui a appuyé sur le bouton ? »

— « Comment le saurais-je ? Il le prétend. »

J'allais dire un mot des types qui font de fausses confessions pour acquérir une gloire facile et les comparer aux vrais coupables qui se font décapiter plutôt que d'avouer, mais à ce moment une autre voix s'éleva. J'eus l'impression qu'elle provenait de la tache violette scintillant sur la carte de l'Amérique du Nord. En réalité, elle jaillissait de l'écran, et mon esprit fit aussitôt le rapprochement avec la Chaîne Atlantique. Nous eûmes une sacrée frousse, je peux le dire. Alice me serra le genou avec ses pinces (elle les avait remises), plus fort qu'elle ne le voulait, sans doute, mais je ne poussai pas le moindre « Aïe » : j'étais trop pétrifié. Et trop sur la défensive.

La voix s'exprimait dans une langue que je ne connaissais pas. Son timbre passait du grave à l'aigu comme dans la musique atonale.

Pépé me lança un coup de coude et murmura : « On dirait du chinois. »

— « C'est du chinois mandarin, » rétorqua instantanément l'écran dans l'anglais le plus pur. C'est, en tout cas, le sentiment que j'eus. L'accent était virtuellement celui de Boston. « Qui êtes-vous ? Et où est Grayl ? Venez en ligne, Grayl. »

J'avais une idée bien précise de l'identité de ce Grayl. De son ancienne identité, plus exactement. Je dévisageai Pépé et Alice. Le vieux me sourit — un sourire que je trouvai un tantinet jaune, cette fois — et il m'adressa un regard qui voulait dire : « Est-ce que tu veux prendre la responsabilité ? »

Je m'éclaircis la gorge et déclarai : « Nous nous sommes substitués à Grayl. »

— « Oh ! » Il y eut l'ombre d'une hésitation. Puis : « L'un d'entre vous parle-t-il le chinois mandarin ? »

Je ne pris même pas la peine d'interroger les autres du regard. « Non. »

— « Oh ! » Encore une brève pause. « Grayl est-il à bord ? »

— « Non. »

— « Oh ! Il est en état d'incapacité, j'imagine ? »

— « Oui, » répondis-je, reconnaissant à mon interlocuteur de faire preuve d'autant de tact, que ce fût intentionnel ou non.

— « Mais vous l'avez remplacé ? »

— « Oui. » J'avalai ma salive. Je ne savais vraiment pas dans quel guêpier j'étais en train de me fourrer. Les événements allaient trop vite, mais me montrer coopératif me paraissait être la chose élémentaire.

— « J'en suis fort aise. » Le ton sur lequel ces mots avaient été prononcés me fit un drôle d'effet. Je suppose que c'était l'accent de la sincérité. « Est-ce que les... » (encore une hésitation) « est-ce que les blocs sont à bord ? »

Je me creusai la cervelle. Alice tendit le doigt vers les objets qu'elle avait sortis du coffret du siège. « Oui, » répondis-je. « Il y a une boîte contenant un millier de cubes d'acier qui paraissent bien légers. On dirait un jeu de construction sauf que chacun a un bouton. Et il y a une autre caisse avec un parachute dedans. »

— « C'est ce que je voulais dire. » Bien que celui qui parlait s'efforçât de dissimuler ses sentiments, je crus déceler dans sa voix un vif soulagement.

« J'ignore ce que vous savez exactement, mais nous serons peut-être obligés d'agir très vite, » reprit mon interlocuteur sur un débit plus rapide. « Vous n'êtes pas en mesure de nous livrer les cubes d'acier directement. En fait, il n'est pas question pour vous d'atterrir sur la Chaîne Atlantique. Les forces aériennes et terrestres de la Forteresse de Savannah nous assiègent. Tous nos avions qui n'ont pas été détruits sont cloués au sol. Il vous faudra parachuter les blocs aussi près que possible d'un des commandos qui a effectué une sortie. Nous vous donnerons le signal. Vous devrez peut-être passer à l'action plus tôt que je ne l'escompte, hélas ! Savez-vous utiliser l'armement de votre appareil ? »

— « Non, » répondis-je en m'humectant les lèvres.

— « Eh bien, ce sera par là que nous allons commencer. A partir de maintenant, tout ce que vous serez susceptible de voir dans le brouillard sera un engin de Savannah. Et vous devrez le descendre. »

5

Je n'essaierai pas de décrire point par point tout ce qui s'est passé durant la demi-heure qui suivit. Parce que ce fut d'une densité considérable. Parfois, il nous fallait tous les trois faire quelque chose en même temps et, si l'on nous donnait quantité d'ordres, on nous expliquait rarement leur pourquoi. Du début à la fin, nous eûmes constamment l'impression d'avoir affaire à des êtres humains (j'hésite presque à utiliser le qualificatif

d'« humains ») dont les capacités — et, probablement, l'intelligence — étaient infiniment plus vastes que les nôtres.

Or, ce n'était là que le désarroi de base, pour lui donner un nom.

Pour commencer, cela faisait un très curieux effet de passer brusquement d'un entretien à bâtons rompus tournant autour de je ne sais quelle mythique confrérie d'assassins repentis à une guerre ouverte opposant un pâté violet et une tache rougeâtre sur une carte fluorescente. La voix ne nous éclaira pas de façon éblouissante sur ce point : en effet, après la première révélation — peut-être imprudente — qu'elle nous avait faite, nous n'en apprîmes guère davantage sur les hostilités dressant la Chaîne Atlantique contre la Forteresse de Savannah, et pas un mot ne fut dit des raisons justifiant cette lutte. Savannah, qui cherchait à s'étendre vers le nord après avoir conquis Birmingham, était probablement l'agresseur, mais ce n'est là qu'une hypothèse. J'étais dans un état de perplexité malaisé à définir. Par moments, tout cela se mélangeait dans mon esprit avec ce que j'avais jadis pu lire à propos de la guerre de Sécession : Savannah était le général Lee, la Chaîne Atlantique était Grant, et nous étions précipités en plein milieu de la seconde bataille du désert.

Apparemment, l'armement des avions de Savannah comportait, entre autres, des espèces de rayons — en tout cas, on me conseilla d'être attentif à des « lignes ondulantes déchirant le brouillard, semblables à d'éblouissants chapelets d'étoiles roses », et un peu plus tard on m'expliqua qu'il fallait tirer sur ces lignes. Bien entendu, j'imaginais que les cubes d'acier étaient une arme d'une importance capitale pour la Chaîne Atlantique, ou des munitions, ou les pièces d'un instrument essentiel — un ordinateur géant, par exemple — mais la voix demeura sourde à mes questions et mon interlocuteur ne tomba jamais dans les pièges grossiers que j'essayais de lui tendre. Il fallait parachuter les cubes en question — un point c'est tout. Pépé avait attaché au parachute la boîte qui les contenait — il s'en était chargé parce qu'Alice et moi avions autre chose à faire — et on lui donna pour instructions de balancer le tout par la porte (pour l'ouvrir, il n'y avait qu'à poser la main sur un point précis derrière le chambranle) et ce fut tout.

Naturellement, je songeai que, après le parachutage, nous ne présenterions plus aucun intérêt pour la Chaîne Atlantique et qu'on laisserait peut-être ceux de Savannah nous détruire purement et simplement — si cela se trouvait, on *voulait* que nous soyons détruits ; aussi, le plus sage serait peut-être de refuser d'ef-

fectuer le parachutage quand on nous en donnerait le signal et de conserver précieusement tous ces cubes d'acier qui étaient notre seule monnaie d'échange. Toutefois, je ne voyais pas d'avantages à dire non avant le signal. J'aurais bien aimé discuter de la question avec Alice, et peut-être aussi avec Pépé, mais il semblait que tout ce que nous disions, même à mi-voix, pouvait être intercepté par la Chaîne Atlantique. (Nous n'avons jamais réussi à déterminer si nos interlocuteurs pouvaient également voir ce qui se passait dans la cabine. Pour ma part, je ne le crois pas, mais il y avait sûrement un système d'écoute.)

Bref, nous n'apprîmes pratiquement rien sur la Chaîne Atlantique. En vérité, nous comparer à trois germes stupides enfermés dans une cabine à l'intérieur d'une ébarbure de fer était une image assez réaliste de la situation. Comme je le dis souvent de mes facultés de déduction : réfléchir, c'est de la gidouille ! Mais la Chaîne Atlantique (bien sûr, je continue de désigner ainsi la voix qui tombait de l'écran) apprit tout ce qu'il y avait à apprendre pour ce qui nous concernait — et, visiblement, dès le départ, elle en savait déjà long. Déjà — et d'un ! — ils avaient dû repérer l'avion depuis un certain temps, car ils avaient deviné qu'il était en pilotage automatique et que nous ne pouvions rien faire, sinon rebrousser chemin. Toutefois, ils avaient, semble-t-il, l'impression que, dans ce cas, nous mettrions le cap sur Los Alamos et non sur la raffinerie. C'était quand même une bribe d'information, mais ce fut à peu près la seule. A un moment donné, cessant d'être sur ses gardes, la voix demanda d'un ton anxieux : « Savez-vous s'il est vrai que la mort a cessé d'exercer ses ravages à Los Alamos ou s'ils racontent ça uniquement pour nous remonter le moral ? »

A cela, je répondis que tout allait bien ; je n'avais pas dû être très convaincant car, aussitôt après, la voix s'efforça de me faire admettre que ce n'était que dans la région centrale des Terres Mortes que nous étions montés à bord. Je me vis même obligé de décrire la raffinerie, l'autoroute et les gazomètres — impossible d'imaginer un mensonge de crainte que cela ne nous attirât plus d'ennuis que la vérité. « Et Grayl est resté là-bas ? » demanda alors la voix. Je répondis par l'affirmative, me préparant soit à aller un peu plus loin dans la voie des aveux, soit à raconter quelque bourde énorme... selon l'inspiration. Mais mon interlocuteur n'insista pas pour savoir ce qui était exactement arrivé au dénommé Grayl. Sans doute ces gens-là savaient-ils que nous l'avions rectifié, mais ils préféraient éviter d'en parler parce qu'ils avaient

besoin de notre collaboration. En fait, ils nous traitaient comme des enfants ou comme des sauvages.

Il y avait quelque chose d'assez stupéfiant : la Chaîne Atlantique avait l'air d'être au courant de l'histoire délirante de Pépé à propos des meurtriers repentis. En effet, lorsque le vieux dut intervenir — c'était au moment où on nous donnait des instructions pour le parachutage — la voix fit : « Excusez-moi mais vous parlez comme les types de l'A.A. »

Pépé avait dit que certains de ses copains appelaient son organisation inorganisée les Assassins Anonymes...

— « Oui, j'en fais partie, » reconnut-il avec hésitation.

— « Alors, laissez-moi vous donner un conseil — bien qu'il ne s'agisse peut-être que d'un potin, » laissa tomber l'écran, se lançant pour la première fois dans une digression. « Ici, la plupart des gens ne vous prennent pas au sérieux bien que vous soyez peut-être sérieux. Les sceptiques (c'est-à-dire la plupart d'entre nous à l'exception d'une toute petite poignée) se divisent en deux groupes égaux : ceux qui pensent que l'esprit qui anime l'A.A. est une illusion psychotique à son stade terminal et ceux qui croient que c'est un astucieux camouflage derrière lequel se prépare une attaque concertée des habitants des Terres Mortes contre les villes. »

— « Je ne saurais blâmer ni les uns ni les autres : je pense que je suis moi-même, et à perpétuité, un fou et un meurtrier. » Ce fut le seul commentaire de Pépé. Alice, quand il lâcha cela, le fusilla du regard, mais cet aveu n'entraîna aucune complication. Pour le moment, le vieux avait l'air d'être dans tous ses états. Beaucoup plus qu'Alice et moi. Je veux dire que c'était comme s'il ne pouvait vraiment être lui-même que dans les Terres Mortes, parmi les habitants des Terres Mortes, et qu'il avait hâte d'en finir avec tout le reste.

S'il réagissait ainsi, me disais-je, il n'y avait qu'une seule raison : il éprouvait très intensément ce que j'éprouvais moi-même — une sorte de tristesse mêlée de stupeur à l'idée que des gens aussi intelligents que celui qui nous parlait par le truchement de l'écran pouvaient encore se faire la guerre. Le meurtre, je le comprenais et j'étais tout à fait d'accord — cela, il devait le savoir, maintenant. Mais la guerre ? Non !

Certes, je comprends que les pédés culturels s'en prennent aux zozos des villes, et même que ça les fasse jouir. Mais les types de

la Chaîne Atlantique et de Los Alamos n'avaient pas l'air d'être de la même farine (encore que ce n'est qu'aujourd'hui que je professe cette opinion). Oui, ces gars-là auraient dû être assez mûrs pour renoncer à la guerre ou pour avoir trouvé un moyen d'y échapper. Peut-être que la Forteresse de Savannah les avait purement et simplement forcés à prendre les armes, qu'ils avaient été contraints de se défendre. Je n'avais jamais eu de contacts avec les Savanniens — peut-être étaient-ce des gaillards aussi sanguinaires que ceux de Porter. Toutefois, je ne crois pas que prétendre qu'autrui vous a obligé à faire la guerre soit toujours une bonne excuse. Ce genre de justification peut se perpétuer jusqu'à la fin des temps. Mais un germe est-il capable de juger ?

Une minute plus tard, je me sentis doublement dans la peau d'un germe — et d'un germe particulièrement modeste — car la situation se compliqua soudain et devint encore plus décourageante.

Alors que la voix répétait ses consignes à Pépé à propos du parachutage, une autre l'interrompit brusquement. Une voix grave, avec un vague accent européen (pas l'accent chinois, ce qui était bizarre). Et je crois qu'elle s'adressait, non pas à nous, mais à la première voix. Elle semblait être parfaitement indifférente au fait que nous puissions l'entendre.

— « Dis-leur aussi que, s'ils cessent d'obéir, nous les ferons sauter sur-le-champ ! S'ils ont le malheur d'hésiter au moment du parachutage ou s'ils posent le doigt sur le bouton d'inversion de parcours... Boum ! Ces brutes ne comprennent que le langage de la force. Et dis-leur également que les blocs sont des grenades atomiques qui les volatiliseront si jamais... »

— « Docteur Kovalsky, me permettrez-vous de vous faire remarquer... » commença la voix numéro un qui, pour une fois, paraissait à la limite de la colère. Mais les deux voix se turent d'un seul coup et l'écran redevint silencieux pendant une dizaine de secondes. La première voix devait sans doute estimer inopportun que nous assistions à un différend interne, même si la seconde s'en moquait éperdument. (De même qu'il est égal à un paysan que ses porcs l'entendent se chamailler avec son commis. Bien sûr, ce type paraissait oublier que nous étions des bouchers mais, pour le moment, il n'y avait rien à faire. Sinon exploser !)

L'écran revint à la vie. Cette fois, c'était la première voix qui avait la parole, mais ce qu'elle nous dit était sans doute le résultat d'un bref conciliabule et d'un compromis.

— « Que tout le monde m'écoute ! Je vous informe que l'appareil à bord duquel vous vous trouvez peut sauter — se liquéfier en plein vol, plus exactement — si nous activons un certain contrôle. Nous ne le ferons pas à condition que vous effectuiez le parachutage quand on vous en donnera le signal et que vous conserviez votre cap actuel jusqu'à ce moment. Après, vous serez libres de rebrousser chemin et de prendre la fuite dans la mesure où vous le pourrez. J'insisterai encore sur un point : lorsque vous m'avez dit que vous avez relevé Grayl, j'ai accepté cette affirmation en toute bonne foi. Il en est encore de même à présent. Est-ce bien compris ? »

Nous répondîmes « Oui, » encore qu'aucun d'entre nous, même Pépé, ne dût avoir l'air particulièrement guilleret. Pourtant, j'eus la bizarre impression que la voix était vraiment sincère. C'était sans doute une illusion mais une illusion réconfortante.

Or, croyez-moi ou ne me croyez pas, mais pendant tout cet intermède, pendant que l'avion continuait de foncer à travers la brouillasse orange — où, grâce à Dieu, aucun objet non identifié, pas même des vautours et encore moins des « chapelets d'étoiles roses », n'avait encore surgi — j'absorbais un cours accéléré d'application de l'artillerie ! (Je suppose qu'on ne s'étonnera pas si je coupe cette partie de mon récit ?)

Il s'avéra qu'Alice avait eu une idée brillante sur un point : si l'on enfonçait simultanément plusieurs boutons par groupes de cinq, ils se débloquaient et on pouvait jouer comme sur les registres d'un orgue. En actionnant correctement deux de ces groupes, une sorte de créneau s'ouvrait, droit devant, permettant de viser et de tirer en se servant du canon principal de proue. Il y avait aussi un canon en poupe ; pour l'utiliser, il fallait remplacer le planisphère par un écran de TV, mais nous ne parvînmes pas à maîtriser cette technique. En fait, malgré mes talents particuliers, j'arrivais tout juste à une ébauche de contrôle sur le tube principal. Et encore ne m'en serais-je pas sorti si Alice, avec sa vivacité d'esprit, n'avait compris les indications données par la voix en ce qui concernait les boutons sur lesquels il fallait appuyer. Elle ne pouvait le faire elle-même à cause de son moignon et de sa main brûlée, mais elle me les désignait.

Après vingt minutes d'exercice, j'étais un canonnier passable. Juché sur le siège de droite, je scrutais intensément le brouillard

orange qui se précipitait sur nous et qui commençait à prendre des teintes bronzées annonciatrices du crépuscule. Si quelque chose surgissait, je serais capable de tirer dessus. Mais j'ignorais avec quoi : la voix ne nous distillait que les informations strictement nécessaires.

Naturellement, je lui avais demandé pourquoi elle ne m'apprenait pas à piloter l'avion, ce qui m'aurait permis de manœuvrer en cas d'attaque. Et, tout aussi naturellement, elle m'avait répondu qu'il n'en était pas question : c'était beaucoup trop difficile. En outre, il fallait que la Chaîne Atlantique connaisse notre trajectoire afin de programmer au mieux le parachutage et la récupération du matériel. (J'avais le sentiment que la voix aurait peut-être été plus prolixe, m'aurait peut-être même donné des précisions sur la nature des cubes d'acier et du danger qu'ils représentaient pour nous, s'il n'y avait pas eu la seconde voix. Vraisemblablement, celle-ci appartenait à quelqu'un qui surveillait mon interlocuteur numéro un pour veiller, entre autres choses, à ce qu'il ne s'attendrisse pas.)

J'étais donc artilleur avant. A la vérité, une partie de moi-même en éprouvait une intense gloriole — passer d'un vénérable Banker's Special à un canon aiguille (ou Dieu sait quoi), ce n'était pas rien ! — mais, en même temps, une autre partie de moi-même était révoltée à l'idée que je pourrais agir comme si j'appartenais à une culture vivante (même intelligente, même une culure non pédé) et participer à une guerre (même pour y échapper dans les délais les plus rapides), et une troisième partie — qui restait généralement dans les oubliettes — était tout bêtement horrifiée.

Pépé s'était posté devant la porte avec la boîte et le parachute, prêt à effectuer le lâcher.

Pour le moment, Alice n'avait rien de particulier à faire mais, brusquement, elle se mit à rassembler des boîtes de conserves qu'elle fourra dans un sac. Je ne comprenais pas ce qui lui passait par la tête. Les vertus ménagères ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais de sa personnalité.

Et puis, bien sûr, tout arriva en même temps.

— « Parachutage ! » ordonna la voix.

Alice se jeta devant Pépé et lui tendit son sac plein de boîtes de conserves. Ses lèvres bougeaient comme si elle lui disait quelque chose et sa main brûlée étreignait un couteau.

Mais je n'eus pas le temps d'interpréter les mouvements de sa bouche car, au même moment, une étoile rouge et scintillante naquit

au milieu du brouillard qui s'assombrissait : une demi-douzaine de ramifications rayonnant à partir d'un centre, comme si une araignée gigantesque, dotée d'une rapidité vertigineuse, avait commencé à tisser les premiers filaments de sa toile.

La porte s'ouvrit et le vent s'engouffra en sifflant dans l'habitacle. Je m'efforçai de garder dans ma mire le noyau central qui glissait vers la gauche. Une des ramifications devint éblouissante.

J'entendis Alice cracher sur un ton farouche : « Lance ça ! » Et la fraction de mon esprit qui n'était pas capable de se concentrer instantanément sur le tir au canon en déduisit qu'elle avait eu une inspiration de dernière minute et avait décidé de substituer un tas de boîtes de conserves aux cubes d'acier.

Je pris ma mire et écrasai les touches commandant la mise à feu. J'eus une pensée fugitive : *C'est une ville que tu attaques, pas un avion.* Je grimaçai.

Le filament d'un rose aveuglant se ruait droit sur moi.

Je perçus un bruit de lutte derrière mon dos. Le grondement d'Alice. Le grognement de Pépé.

Et ce fut le méli-mélo : Alice hurla, le vent s'enfla en tornade, un éclair fulgura (là où je pointais mon canon), une giclée de métal brûlant fusa dans la cabine, un flamboiement jaillit au milieu du planisphère, un souffle brûlant me caressa la nuque, une secousse électrique me propulsa hors de mon siège, et je perdis connaissance.

Quand je revins à moi (mon évanouissement, si tant est que je m'étais évanoui, n'avait pas duré plus de quelques secondes), il n'y avait plus de filaments roses. La brume avait toujours son écœurante teinte crépusculaire et les taches noires que j'y discernais n'étaient que la persistance d'images rétiniennes. Une odeur d'ozone imprégnait la cabine, mais le jet d'air passant par le trou qui, quelques instants plus tôt, était l'écran-planisphère, la chassait rapidement. Eh oui ! Savannah avait quand même marqué un point. Et nous tombions ! L'avion dégringolait en tanguant comme un oiseau blessé. Je le sentais bien, et me raconter des blagues n'eût servi à rien.

Garder les yeux fixés sur le tableau de bord ne nous aurait n'importe comment pas empêchés de nous écraser au sol si tel devait être notre sort.

Je me retournai. Pépé et Alice, de part et d'autre de la porte

close, se mesuraient du regard. Le vieux paraissait piteux. Quant à Alice, elle semblait souffrir le martyre ; elle serrait sa main brûlée contre son flanc comme si Pépé l'avait écrasée à coups de talon. Mais il n'y avait pas de sang. Je ne vis ni la boîte ni le parachute, mais le sac rempli de conserves était toujours là. J'en conclus que, selon toute vraisemblance, Pépé avait effectué le parachutage.

Je songeai soudain que c'était le moment ou jamais pour la voix numéro deux de nous vaporiser... si la chose n'avait pas déjà été tentée. De prime abord, j'avais supposé que la giclée de métal brûlant avait été un projectile savannien mais je n'en étais pas sûr.

Quand je me tournai vers le hublot, ce fut pour apercevoir des rochers et des arbres rabougris émergeant de la brume. Mais, au même moment, l'appareil eut un sursaut qui me donna la nausée, comme si le système d'antigravité entrait en action juste à quelques mètres du sol. Nouvelle chute, nouveau cahot, mais moins violent que le premier. Cela se répéta encore deux fois, avec de moins en moins de brutalité, et l'appareil se stabilisa une trentaine de mètres au-dessus des rochers, à vue de nez. Voler à grande altitude nous était maintenant interdit, semblait-il, mais nous pouvions encore tant bien que mal nous traîner grâce au champ répulsif à faible puissance.

Je contemplai la carte de l'Amérique du Nord et les boutons, me demandant si j'allais repartir vers l'ouest ou garder le cap de la Chaîne Atlantique et voir ce qui se passerait à l'arrivée. Pour le moment, c'était à peine si je songeais aux autres dommages qu'avait pu nous causer le tir savannien : j'avais mieux à faire qu'à gaspiller mon énergie mentale. Mais je n'eus pas à prendre de décision : le bouton de la Chaîne Atlantique se releva tout seul et celui de la raffinerie s'enfonça de même. L'avion vira non sans nous chahuter quelque peu.

A présent, la tache violette de la Chaîne Atlantique avait perdu son éclat et le bouton qui lui correspondait son auréole. La plage bleue de Los Alamos cessa, elle aussi, de scintiller. L'étoile verte de la raffinerie gagna en intensité. Ce fut tout.

Non... il y eut autre chose. A l'instant où la phosphorescence violette s'évanouissait, je crus entendre très faiblement la voix numéro un (elle ne me parlait pas directement, mais c'était comme si l'écran avait entendu et se rappelait — ce n'était pas une voix mais le fantôme fluorescent d'une voix) : « Merci et bonne chance ! »

6

« Je vous souhaite un siège frais et joyeux et un bon rat rôti pour Noël ! » me surpris-je à répondre à haute voix.

— « La guerre ! Quelle horreur, la guerre ! » Ça, c'était Pépé qui explosait. Il serait exagéré de dire qu'il était pris d'une rage sénile — il surveillait Alice avec trop d'attention — mais c'était l'impression que donnait son exclamation.

— « Va te faire fiche, Pépé ! » s'écria à son tour Alice. « Et toi aussi, Ray ! On aurait pu leur jouer un bon tour, mais vous étiez trop heureux de jouer aux bons petits soldats ! Allez vous faire fiche tous les deux ! » Sa syntaxe laissait à désirer. Peut-être que c'était dû à l'influence du vieux.

Cette dispute était absurde. J'imagine que c'était une façon de nous défouler parce que, depuis une demi-heure, nous étions trop terrifiés pour dire quoi que ce soit.

— « Je ne vois pas quel tour tu aurais pu leur jouer, Alice, » fis-je. « Un tour de plus à la corde qu'ils nous avaient passée autour du cou. C'est tout. » Je me tournai vers Pépé. « Peut-être que tu as horreur de la guerre. N'empêche que tu as participé à celle-là. Les grenades que tu leur as envoyées feront sûrement passer quelques centaines de Savanniens de vie à trépas. »

— « C'est donc l'opinion que tu as de moi, n'est-ce pas ? » répliqua-t-il sèchement. « Mais, bien sûr, il serait ridicule d'espérer une interprétation plus aimable de mes motivations de ta part. Quant à toi, Alice, je suis navré d'avoir dû te broyer les doigts, ma petite, mais je t'avais avertie que les coups bas sont ma spécialité. C'est vrai, Ray, j'ai horreur de la guerre. C'est de l'assassinat sur grande échelle, bien que quelques-uns de mes amis le contestent. »

— « Alors, pourquoi ne vas-tu pas prêcher contre la guerre dans la Chaîne Atlantique et à Savannah ? » s'exclama Alice avec toujours autant de véhémence mais sur un ton un peu moins acrimonieux.

— « C'est vrai, ça ! Pourquoi ne le fais-tu pas, Pépé ? »

Le vieux eut l'air songeur. « Peut-être que je le devrais. Sûr qu'ils en auraient besoin. » Soudain, il se mit à rire. « Dites donc, que pensez-vous de ce slogan : VENEZ ÉCOUTER L'ILLUSTRE MEURTRIER PÉPÉ TRUNBULL PARLER CONTRE LA GUERRE. N'OUBLIEZ PAS DE METTRE VOS PROTÈGE-GORGE EN ACIER. Pas mal, non ? »

Nous nous esclaffâmes — de mauvaise grâce au début, puis de bon cœur. Sans doute avions-nous le sentiment que les choses n'allaient pas être particulièrement drôles à partir de maintenant et que, à tant faire, rigoler un brin était toujours ça de pris, même si la plaisanterie était faiblarde.

— « Je reconnais que mon idée n'était pas tellement sensationnelle, » laissa tomber Alice. « D'accord, Pépé... pour le moment, je te pardonne. »

Le vieux frissonna. « Surtout pas ! Quand je pense à ce qui est arrivé au dernier bougre qui a commis l'erreur de me pardonner ! »

Nous entreprîmes de passer en revue nos ressources. Il était grand temps. L'obscurité tombait rapidement, bien que nous poursuivions le soleil ; l'habitacle était sombre et nous ne savions pas comment faire de la lumière. Nous colmatâmes la brèche béant dans l'écran du planisphère sans même chercher à la sonder. Très vite, la cabine se réchauffa et l'atmosphère se dépoussiéra quelque peu. Mais, plus tard, la fumée de nos cigarettes commença de l'épaissir.

Je fis une dernière tentative avec les boutons, encore qu'aucun d'eux ne brillât plus. Celui de la Chaîne Atlantique ne bougeait même pas, maintenant qu'il avait perdu son halo violet. J'essayai également les commandes du canon. Mais les poussoirs qui, quelques minutes auparavant, réagissaient si bien à la moindre sollicitation ne répondaient plus. Alice me suggéra diverses combinaisons, mais aucune d'elles ne donna de résultats. La console était bloquée. Peut-être le coup au but que nous avions essuyé en était-il en partie responsable, encore que l'hypothèse d'un désamorçage télécommandé depuis la Chaîne Atlantique fût une explication parfaitement vraisemblable.

— « Les bougres ! » m'écriai-je. « Ils n'avaient quand même pas besoin de nous ligoter aussi étroitement ! Tout à l'heure, nous avions au moins le choix : nous pouvions soit continuer notre route vers l'est soit rebrousser chemin. A présent, il n'y a même plus d'alternative. »

— « C'est peut-être aussi bien comme cela, » déclara Pépé. « Si la Chaîne Atlantique avait pu s'occuper davantage de nous — si les gars n'étaient pas assiégés, je veux dire — ils auraient récupéré l'appareil et, selon toute probabilité, ils nous auraient pris... avec des pincettes. Et, contrairement à l'opinion flatteuse que tu as de mes dons de frère prêcheur (à ce propos, sache qu'aucun de mes pieux associés ne la partage : ils m'appellent « le vieil athée rado-

teur »), je doute fort que nous aurions eu beaucoup de succès là-bas. »

Nous en convînmes. Je ne voyais aucun de nous trois capable d'impressionner la population de génies qui, semblait-il, occupaient la Chaîne Atlantique et Los Alamos — même si nous n'avions pas été des assassins et des parias. Les deux républiques comptaient peut-être des simples d'esprit dans leurs rangs, mais je n'y croyais pas trop. A en juger par l'antigravité, les merveilles dont cet avion était bourré et toutes celles que nous subodorions, il devait y avoir chez ces gens-là plus d'un Edison et plus d'un Einstein. D'ailleurs, Grayl, même si les modestes mammifères que nous étions lui avaient réglé son compte, avait apparemment un cerveau digne de son physique. D'autre part, j'étais à peu près certain qu'aucun des « pays » modernes n'avait une population supérieure à quelques milliers d'âmes, et cela réduisait d'autant la classe des pauvres d'esprit. Et puis, en définitive, je réussis à mettre le doigt sur un vieux souvenir qui me turlupinait depuis une heure : quand j'étais tout môme, j'avais lu quelque part que des savants avaient appris le chinois mandarin rien que pour le plaisir. Je racontai cela à mes compagnons et ajoutai :

— « Si c'est là l'idée que le citoyen moyen de la Chaîne Atlantique et de Los Alamos se fait du divertissement intellectuel... vous voyez ce que je veux dire ! »

— « Je te concède qu'ils ont le monopole de la matière grise, » reconnut Pépé. Et il conclut d'un air buté : « Mais c'est absurde ! »

— « Des snobs intellectuels ! » lâcha Alice. « Je connais le genre et le déteste. »

— « Mais tu es toi-même une sorte d'intellectuelle, non ? » lui demanda Pépé. Heureusement, son commentaire ne déclencha pas la bagarre.

Pourtant, je suppose que nous trouvions tous assez étrange cet aperçu nouveau qu'il nous était donné d'avoir sur deux (et, en un sens, sur trois) des grands « pays » du monde moderne. (Et tant que cela nous paraissait amusant, nous pouvions ignorer la jalousie et la nostalgie qui se dissimulaient derrière nos saillies.)

Je repris : « Nous avions toujours pensé que, en gros, Los Alamos était le vestige d'une communauté de savants et de techniciens. A présent, nous savons que c'est la même chose pour le groupe de la Chaîne Atlantique. Ce sont les survivants de Brookhaven. »

Je soulignai également qu'une communauté de savants devait s'axer sur la diffusion de l'intelligence technique ; peut-être même que les unions conjugales seraient programmées de façon à développer celle-ci. Et, s'agissant d'un groupe sélectionné en fonction de son quotient intellectuel, dès le départ il serait à même d'accomplir des progrès avec une rapidité fantastique. Il n'était pas difficile d'imaginer que des individus pareils, qui n'étaient pas handicapés par une collection d'imbéciles, fussent en mesure de créer un monde prodigieux en l'espace de deux générations.

— « N'empêche qu'ils ont des ennuis, eux aussi, » me rappela Pépé — et, du coup, nous nous mîmes à discuter de la guerre au milieu de laquelle nous étions tombés. D'après ce que nous savions, la Forteresse de Savannah était théoriquement basée sur de grosses usines atomiques implantées le long du fleuve, mais sa culture avait quelque chose de plus violent que celle de la Chaîne Atlantique et de Los Alamos. Et voilà que, sans même nous en être rendu compte, nous nous mettions à nous apitoyer romantiquement sur le triste sort de la Chaîne Atlantique assiégée par des forces supérieures et barbares (c'était une déduction facile). Et peut-être que Los Alamos se trouvait dans la même situation déplorable. Soudain, Alice fit allusion à la question qu'avait posée la voix : Est-ce qu'ils meurent toujours ? Pendant un court instant, j'éprouvai une fierté farouche à l'idée d'avoir porté un coup meurtrier au vil agresseur. Et bien entendu, aussitôt après, j'eus un mouvement de répulsion.

— « En voilà des façons de rêvasser pour trois soi-disant réalistes ! » fis-je.

— « Oui, » dit Alice. « Surtout que tes héros nous ont flanqué un joli coup de pied dans les fesses ! »

Pépé gloussa. « Ils ont même confisqué l'artillerie de Ray. »

Je me redressai. « Là, tu te trompes, Pépé. J'ai toujours une grenade... celle que le pilote étreignait. » A dire la vérité, cela m'était complètement sorti de la tête et le contact de l'objet que j'avais glissé dans ma poche et qui me frottait la hanche, là où la peau est toute fine, me fut soudain désagréable.

— « Tu crois que ce type disait la vérité en affirmant que ces cubes d'acier étaient des grenades atomiques ? » me demanda le vieux.

— « Je ne sais pas. Certes, il n'avait pas l'air d'avoir envie de nous dire la vérité sur quoi que ce soit. Mais, d'un autre côté, j'ai l'impression qu'il était assez tordu pour la dire en pensant que

nous croirions à un mensonge. Peut-être que ce truc est une sorte de mini-bombe A équipée d'un détonateur à retardement comme une grenade. » Je sortis le cube de ma poche. « Et si j'appuyais sur le bouton et que je la balance dehors ? Comme ça, on saurait à quoi s'en tenir. » J'avais réellement envie de passer de la parole aux actes. Question de nervosité, probablement.

— « Ne fais pas l'imbécile, Ray ! » s'exclama Alice.

— « Ne t'affole pas, il n'en est pas question. » Tout en disant cela, je me fis une petite promesse personnelle : si jamais je me sentais devenir nerveux... nerveux et méchant... j'appuierais sur le bouton et tant pis ! Aux dieux des Terres Mortes d'assumer alors mon avenir, en quelque sorte.

Le vieux m'interrogea : « Pourquoi es-tu tellement sûr qu'il s'agisse d'une arme ? »

— « Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Quand on insiste tellement pour récupérer quelque chose en pleine guerre... »

— « Moi, je n'en suis pas tellement certain. J'ai une petite idée là-dessus mais, pour le moment, je me la garde. Ce que je veux dire, Ray, c'est que dès que tu trouves quelque chose, que ce soit dans ton propre esprit ou à l'extérieur, ta première pensée est que c'est une arme. »

— « Tout ce qu'on a d'intéressant dans la tête est une arme ! » laissa tomber Alice avec une véhémence qui me surprit.

— « Tu vois ? » fit le vieux. « Cela illustre ce que je pense de vous deux. C'est un genre d'idéologie qui remonte loin. Un jour, un homme des cavernes ramasse un bout de rocher et se demande aussi sec : « A qui vais-je fracasser le crâne avec ça ? » Et il faut attendre des centaines de milliers d'années pour qu'on ait l'idée de se servir des pierres afin de construire un hôpital. »

— « Tu sais, Pépé, par moments, tu es un vrai prédicateur, » murmurai-je en rangeant le cube d'acier dans ma poche.

— « Peut-être bien. Dites donc... si on bouffait quelque chose ? »

C'était une bonne idée. Quelques minutes de plus et nous aurions été incapables de voir ce que nous mangions, bien que nous eussions quand même pu sans doute nous débrouiller puisque la forme des boîtes de conserves indiquait ce qu'elles contenaient. C'était quand même étonnant que, dans ce prodigieux appareil, nous ne sachions même pas comme allumer la lumière. Et ça donnait une bonne idée de l'état d'impuissance auquel nous étions réduits.

⁂

Nous cassâmes une petite croûte et nous nous installâmes confortablement. A mon avis, on en avait pour la nuit jusqu'à la raffinerie. Notre vitesse n'avait plus rien de comparable avec celle du voyage aller. Pépé avait repris sa place à l'arrière ; Alice et moi étions à demi accroupis à l'avant. Comme ça, nous nous surveillions mutuellement. Très vite, il fit si noir que nous cessâmes de nous voir ; nous distinguions seulement les points lumineux de nos cigarettes et un fragment de visage autour de la bouche quand on aspirait une bouffée. Bonne idée, ces cigarettes : grâce à elles, chacun était sûr que son vis-à-vis n'était pas en train de se glisser vers lui, un couteau à la main.

La carte de l'Amérique continuait de luire faiblement sur l'écran et nous pouvions apercevoir le point vert qui nous représentait se déplaçant péniblement vers l'ouest. Le hublot avant, tout à l'heure noir comme de la poix, était à présent parcouru de reflets de bronze, presque imperceptibles, zigzaguant de haut en bas de sa surface. C'était la lune qui nous poursuivait.

Au bout d'un moment, je compris ce que la cabine évoquait en moi : un vieux Pullman (j'avais pris le train une fois quand j'étais gosse) ou, plus exactement, le salon d'un vieux Pullman au cœur de la nuit. En effet, les accidents de terrain secouaient rythmiquement l'appareil endommagé qui faisait du rase-mottes. Je me rappelai l'impression étrange que m'avait donnée l'antique wagon-couchette dans mon enfance. Un sentiment de solitude. C'était la même chose, à présent. J'attendais presque un coup de sifflet. C'était une solitude qui vous pénétrait jusqu'à la moelle et qui vous rongeait.

— « Je me souviens du premier que j'ai tué... » murmura le vieux d'une voix douce.

— « Tais-toi ! » lui jeta Alice. « Tu ne sais pas parler d'autre chose que de meurtre ? »

— « Probablement pas. Après tout, c'est le seul sujet de conversation qui soit réellement intéressant. Tu en connais un autre ? »

Un long silence succéda à ces mots. Ce fut Alice qui le brisa : « C'était le jour de mes douze ans. Ils sont entrés dans la cuisine et ont tué mon père. Il n'avait pas été idiot, en un sens : il avait tenu à ce que nous nous installions dans un endroit où nous serions à l'abri des bombes et du plus gros des retombées. Mais il n'avait pas pensé aux loups-garous locaux. Il était précisément en train de couper du pain — du pain que nous faisions nous-mêmes :

c'était un fanatique du retour à la nature — mais il a reposé le couteau. Il était absolument incapable de concevoir que quelque chose, un objet ou une idée, puisse être une arme. C'était sa grande faiblesse. Même les armes, il ne les considérait pas en tant que telles. Il avait une philosophie — la coopération, comme il disait — et il était décidé à la répandre autour de lui. Parfois, je me dis qu'il avait été heureux qu'il y ait eu la guerre : il croyait qu'elle lui donnait sa chance. Mais les loups-garous se moquaient royalement de la philosophie et, bien que leurs couteaux ne fussent pas aussi tranchant que celui de papa, ils ne les ont pas lâchés, eux. Après ils ont festoyé. Moi, j'étais pour le dessert. Je me rappelle que l'un d'eux a saucé le sang avec un morceau de pain comme si c'était du jus. Et un autre s'est lavé la figure et les mains avec du café froid... »

Elle s'interrompit et le vieux murmura : « Et, n'est-ce pas, c'est ce jour-là que les anges déchus... Allons bon ! Moi et ma grande gueule ! »

— « Le jour où ils ont tué Dieu... c'est ce que tu allais dire ? Oui, tu as raison. Ce jour-là, ils ont tué Dieu dans la cuisine. Voilà pourquoi je sais qu'il est mort. Normalement, ils auraient dû me tuer ensuite mais... »

Elle fit une nouvelle pause avant de reprendre : « Tu penses que depuis ce temps je me considère comme la fille de Dieu, Pépé ? Que c'est pour ça que je ressens tout de façon aussi intense ? »

— « Je ne sais pas. Ceux d'entre nous qui sont pieux affirment que nous sommes tous les enfants de Dieu. Pour ma part, j'en doute... ou alors c'est que Dieu a de fieffés sagouins comme progéniture ! Mais continue. »

— « Ils auraient dû me tuer, mais j'ai plu au chef qui s'est mis en tête de faire de moi une louve-garou — une deb dans la profession, en quelque sorte. C'est alors que j'ai compris pour la première fois que les idées pouvaient être des armes. Il avait eu une idée en ce qui concernait mon sort et je me suis servie de cette idée pour l'abattre. J'ai attendu l'occasion trois mois. Grâce à mes efforts, il était devenu si paresseux qu'il fallait que ce soit moi qui le rase. Je l'ai saigné à blanc. Comme il avait fait avec papa. »

— « Pour une histoire atroce, c'est une histoire atroce, » laissa tomber le vieux après quelques instants. « Il faudra que je me la rappelle pour la raconter à Bill — pour lui, le déclic a été l'assassinat de sa mère. Ton premier meurtre est aussi justifié que tous ceux dont j'ai connaissance, Alice. »

— « Et pourtant, je présume que tu penses quand même que j'avais tort ? » répliqua-t-elle, avec une ombre de sarcasme dans sa voix, comme avant.

— « Qui a tort et qui a raison ? » s'exclama Pépé en s'égosillant presque. « Des justifications, tu en avais en pagaille, c'est évident. N'importe qui aurait compati. Les gens ont souvent d'excellentes excuses pour leur premier meurtre. Mais, et tu dois le savoir, ce n'est pas tellement la mocheté du premier meurtre qui compte mais le fait qu'il risque de déclencher l'ivresse sanguinaire. D'ailleurs, tu ne l'ignores pas, et qui suis-je, moi, pour te sermonner ? J'ai tué des hommes parce que leur façon de cracher me défrisait, et je serais bien capable de recommencer si je ne me surveillais pas en permanence et si je ne m'oxygénais pas l'esprit. »

— « Je n'ai pas toujours eu d'aussi merveilleuses explications pour mes assassinats. Ma dernière victime a été un vieux physicien rêveur... c'est lui qui a réparé mon compteur Geiger. Un bonhomme complètement cinglé, et je me demande comment il avait fait pour survivre aussi longtemps. Vois-tu, je m'attache facilement aux philanthropes d'âge mûr comme était mon père. Ou comme toi, Pépé. »

Le vieux hocha la tête. « C'est une bonne chose que de se connaître soi-même. »

A nouveau, ce fut le silence. Et j'intervins à mon tour, quoique je n'en eusse pas vraiment eu l'intention : « Alice a une justification pour son premier meurtre, une justification d'ordre personnel que même un babouin serait capable de comprendre. Moi, je n'en ai pas. Pourtant, j'ai tué un million de gens, et c'est une évaluation modeste. Je dirigeais l'équipe à laquelle était confié le soin de s'occuper du groupe de missiles atomiques destinés à Moscou et auxquels aucun abri ne devait résister. Et quand le feu vert nous a été donné, c'est moi qui ai mis la main à la pâte. Qui ai appuyé sur le bouton de mise à feu, je veux dire. Oui. Pépé, je faisais partie des presse-boutons. Oh ! nous étions un certain nombre, et c'est pour ça que je rigole tellement quand j'entends des gars raconter qu'ils étaient (ou qu'ils ont effacé) le seul et unique bonhomme qui a appuyé sur tous les boutons. »

— « Vraiment ? » fit Pépé sans manifester autre chose qu'un intérêt mitigé. « En ce cas, tu dois avoir connu... »

Nous ne sûmes pas tout de suite qui j'étais censé avoir connu, car je fus pris d'une quinte de toux et nous nous rendîmes compte qu'il y avait trop de fumée. Pépé entrouvrit la porte et, au bout

d'un certain temps, l'atmosphère se purifia dans des proportions raisonnables mais, maintenant, un sifflement grave nous perçait les oreilles.

— « Oui, » enchaînai-je, « je dirigeais un groupe de spécialistes des missiles et j'avais un superbe uniforme avec des insignes impressionnants. J'étais très jeune et j'étais beau, en ce temps-là. Nous étions tous très jeunes dans ce service, encore que j'eusse sous mes ordres quelques types un peu plus âgés que moi. Jeunes et zélés. Je me rappelle que j'avais le sentiment d'assumer une responsabilité très lourde. Dure. Mais... *propre* ! Et quand je retournais en permission dans ma cité-abri, je bombais le torse sur les trottoirs roulants. Un de mes grands-pères avait servi dans l'aviation au cours de la guerre qu'ils avaient faite pour liquider le fascisme. Il était bombardier à bord d'une forteresse volante ou quelque chose comme ça. Un jour qu'il avait trop bu, il m'a dit qu'il y avait des moments où ça ne lui faisait absolument rien de lâcher ses crottes sur l'Allemagne. Vus de là-haut, les maisons et les gens avaient l'air d'être des jouets, des cubes de construction ou des poupées comme celles que les enfants s'amusent à dégringoler à coups de pierres. C'était aussi innocent que de bouleverser une fourmilière. Parfois, cela assommait les aviateurs — peut-être avaient-ils aussi un peu peur : alors, ils laissaient tomber leurs bombes dans la mer du Nord et regagnaient leurs bases. Moi, je n'avais même pas à passer à douze mille mètres au-dessus de mon objectif. Je me souviens. Il m'arrivait de temps à autre de prendre une carte. Je regardais une certaine tache qui y était dessinée, je souriais un peu et murmurais : « Boum ! » Alors, j'avais un petit frisson pour le principe et je m'empressais de replier ma carte. Naturellement, nous nous répétions que nous n'aurions jamais à agir nous-mêmes... à déclencher le truc, je veux dire. On plaisantait : une vingtaine d'années plus tard, on aurait tous une place de gardien de musée. On serait chargés de surveiller notre bombe finalement désamorcée. Bien sûr, les choses ne se sont pas passées comme ça. Un beau jour, notre hémisphère a été attaqué et les ordres se sont mis à dégringoler en cascade à partir du coordinateur de la défense, Bigelow... »

— « Bigelow ? » répéta Pépé. « Pas Joe Bigelow ? »

— « Je crois que son prénom était Joseph, » répondis-je un peu contrarié par cette interruption.

— « Eh bien, c'était mon type, celui dont je vous ai causé... le

petit nabot qui m'a fait cadeau de mon poignard à manche de corne. Ça alors, c'est pas croyable ! » Il était tout heureux. « Eh bien, vous pourrez avoir une longue conversation tous les deux quand vous vous rencontrerez. »

Pour ma part, je n'en étais pas tellement sûr. En fait, j'étais de prime abord d'un avis totalement opposé. Je dois reconnaître, pour être franc, que sur le moment j'étais fort mécontent que le vieux interrompe ainsi l'aveu de mon Grand Remords — car il s'agissait bien de cela à mes yeux, qu'on ne s'y méprenne point. Contre toute attente, après avoir été refoulé pendant des lustres et malgré je ne sais combien de blocages psychologiques divers et variés, je parlais enfin. Et voilà qu'il m'interrompait avec je ne sais quels cancans sur des Joe, des Bill, des Pierre et des Paul dont nous n'avions jamais entendu parler ! Je me moquais bien de ce qu'ils avaient dit ou pensé !

Et puis, d'un seul coup, je réalisai que cela m'était égal, que je ne ressentais plus le Grand Remords, que le simple fait d'avoir commencé à en parler après avoir entendu l'histoire de Pépé et celle d'Alice m'avait débarrassé de ce poids mort, lourd comme une roue de moulin, que je traînais à mon cou. J'avais maintenant le sentiment que je pourrais abaisser mon regard sur Ray Banker comme si je me trouvais à une hauteur considérable (une hauteur qui n'avait rien d'angélique ni de méprisant) et me demander, non pas pour quoi nous avions tant souffert — cela, c'était compréhensible et même souhaitable — mais pour quoi nous avions souffert si vainement dans notre petit enfer clos.

Et il serait intéressant de savoir ce qu'avait ressenti Joseph Bigelow.

— « Quelle impression cela fait-il de tuer un million de gens, Ray ? »

Je pris soudain conscience que quelques secondes s'étaient écoulées depuis qu'Alice avait posé la question qui flottait encore dans l'air.

— « C'est précisément ce que j'essayais de vous expliquer, » et je recommençai mon récit. A présent, les mots jaillissaient de ma bouche. Je ne les répéterai pas ici — ce serait trop long — mais ils étaient sincères pour autant que je le sache et cette confession me faisait du bien.

Cela me dépassait : nous étions là, trois meurtriers, et il y avait

entre nous une confiance, une compréhension et un sentiment de communion dont je n'aurais jamais cru qu'ils pussent exister à notre époque... ni à aucune autre. C'était contraire à tout ce que je savais de la psychologie des gens des Terres Mortes, mais c'était quand même comme ça. Certes, l'isolement insolite dans lequel nous nous trouvions n'y était pas étranger, je m'en rendais compte ; le souvenir lointain du Pullman, nos réactions aux voix et à la violence qui faisaient rage dans la Chaîne Atlantique et à Los Alamos continuaient de m'obséder. Mais, en dépit de tout, j'étais émerveillé. Je connaissais une liberté et un bien-être que je n'aurais pas crus possibles. La petite organisation désorganisée de Pépé avait vraiment mis le doigt sur quelque chose, c'était indéniable.

Trois perfides assassins s'ouvrant leur cœur et se faisant mutuellement confiance ! Car je ne doutais pas un seul instant qu'Alice et le vieux ressentaient exactement la même chose que moi. En vérité, nous en étions tellement convaincus qu'il ne venait à l'esprit d'aucun de nous trois de faire allusion à cette communion. Peut-être appréhendions-nous un peu que la fleur en soit flétrie. Il nous suffisait de la savourer.

Cette nuit-là, nous avons sûrement parlé de mille et une choses et fumé deux cents cigarettes. A partir d'un certain moment, nous avons commencé de faire de petits sommes — notre soulagement était si intense et notre tranquillité telle que notre griserie elle-même était impuissante à nous maintenir éveillés. La première fois que je me réveillai en sursaut, je m'en souviens, ma main se porta aussitôt sur le manche de la Mère. Puis j'entendis Pépé et Alice qui jacassaient dans l'obscurité. La mémoire me revint alors et, souriant, je me détendis.

— « Oui, » disait Pépé, « j'imagine que Ray fait bien l'amour. Comme tous les assassins. Ça leur donne du nerf. Tiens ! Un certain Fred, un de nos amis, me disait justement... »

La plupart du temps, nous dormions à tour de rôle, mais je crois qu'il y avait des moments où nous nous assoupissions tous les trois. La cinquième fois que je me réveillai, la mélasse orange était revenue derrière le hublot. Alice ronflait doucement dans le siège voisin du mien. Pépé, debout, un de ses poignards à la main, regardait son reflet dans le sabord et sa figure était toute luisante. Il était en train de l'enduire de beurre.

— « A chaque jour nouveau, nouveaux soucis ! » me lança-t-il d'une voix allègre.

Le ton sur lequel il avait proféré cette remarque me mit les nerfs à vif — c'est en général l'effet que me fait ce ton-là au lever du jour. Je plissai les paupières. « Où sommes-nous ? »

Du coude, il désigna la carte de l'Amérique. Les deux points verts n'en faisaient presque plus qu'un.

— « Mon Dieu ! Nous sommes pratiquement arrivés ! » C'était Alice qui avait répondu à ma place. En vraie fille des Terres Mortes, elle avait le sommeil léger.

— « Je sais, » dit Pépé en se concentrant sur ce qu'il faisait. « Mais j'ai l'intention de me raser avant qu'ils entament la procédure d'atterrissage. »

— « Tu crois qu'on pourra se poser en pilotage automatique ? » s'enquit-elle. « Si l'appareil se contentait de tourner en rond ? »

— « On avisera quand il le faudra, » rétorqua le vieux tout en se raclant le menton. « D'ici là, la question est sans intérêt. Il y a encore deux bouteilles de café. J'ai pris le mien. »

Je ne participais pas à la conversation parce que les points verts et la première phrase d'Alice m'avaient rappelé quelque chose qui expliquait beaucoup mieux mon énervement que la bonne humeur de Pépé. La nuit qui effaçait tout sous sa chape était arrivée à son terme et, avec elle, s'en était allée l'impression que j'avais d'être désormais capable de parler à n'en plus finir. Le jour était là dans toute sa brutalité et, le jour, c'était la nécessité de l'action. Il n'est pas tellement difficile de modifier du tout au tout l'optique qu'on a de la vie quand on vole entre ciel et terre — ou même quand on fait du rase-mottes — en compagnie d'amis qui vous comprennent. Mais, bientôt, je retrouverais la poussière du sol. Et quelque chose que je voulais ne jamais revoir.

— « Du café, Ray ? »

— « Oui, je veux bien. » Je pris le récipient que me tendait Alice, tout en me demandant si ma mine était aussi sépulcrale que la sienne.

— « Dommage que ce soit du beurre salé, » lâcha Pépé. « C'est moche pour se raser. »

— « C'était le beurre le meilleur, » dit Alice.

— « Oui, » répliquai-je. « Le Loir... quand il mettait du beurre dans la montre. »

Il est peut-être vrai qu'un peu d'humour médiocre vaut mieux que pas d'humour du tout, je ne sais pas.

— « De quoi parlez-vous, tous les deux ? » demanda Pépé.

— « D'un livre que nous avons lu. »

— « Est-ce que l'un de vous deux écrit ? » s'exclama-t-il avec un intérêt soudain. « Il y a des gars, chez nous, qui pensent qu'il faudrait qu'on fasse un livre. Moi, je trouve que c'est trop tôt, mais ils répondent qu'on risque de mourir tous ou qu'il pourrait y avoir une catastrophe quelconque. Oh ! là... Vas-y doucement, s'il te plaît ! »

Cette interjection s'adressait à l'appareil qui amorçait un brutal virage à gauche. J'eus subitement très froid et j'éprouvai une nausée. Cette fois, ça y était.

Pépé remit son poignard dans sa gaine et se frotta un dernier coup les joues. Alice fixa sa sacoche à sa ceinture. Je tendis la main vers mon sac à dos, mais je regardais fixement le hublot avant.

La brume s'illumina faiblement à trois reprises et je me remémorai le feu Saint-Elme qui avait flamboyé en haut de l'usine.

— « Pépé... » (je n'avais plus qu'un filet de voix, je l'avoue) « pourquoi ce bougre s'est-il posé là, pour commencer ? Il apportait aux gens de la Chaîne Atlantique un matériel dont ils avaient terriblement besoin. Pourquoi a-t-il interrompu son voyage ? »

— « C'est facile à expliquer. C'était un garçon désobéissant. En tout cas, c'est ma théorie. Il était censé rallier directement la Chaîne Atlantique, mais il a voulu prendre des nouvelles de quelqu'un. Il a fait étape pour voir sa petite amie. Eh oui, sa petite amie ! Elle a essayé de le mettre en garde. C'est comme ça que j'explique l'arc électrique qu'on a vu s'allumer au-dessus de la raffinerie. Et elle a gêné son atterrissage, quoique je ne sois pas sûr que ce n'ait pas été intentionnel. A propos, le dispositif qu'elle a employé doit encore être en place. Malgré tout, Grayl s'est posé. »

Avant que j'aie eu le temps de digérer cela, les silhouettes cabossées des sept gazomètres se matérialisèrent dans le brouillard. Puis ce fut l'autoroute qui s'approchait... de plus en plus lentement. Cette fois, l'avion ne heurta pas l'usine, encore que j'aurais juré qu'il allait la caramboler. Quand je vis que nous étions passés au travers, je voulus fermer les yeux. Mais rien à faire.

La tache de sang était noire, à présent, et le corps du Pilote était plus volumineux que je n'en avais gardé le souvenir. Boursouflé. Mais cela ne durerait pas longtemps. Trois ou quatre vautours étaient en train de s'en occuper.

7

PÉPÉ fut le premier à descendre et nous aidâmes Alice. Toutefois, avant de les rejoindre, j'avais jeté un dernier coup d'œil au tableau de commande. Le bouton de la raffinerie s'était relevé et un autre était nimbé d'une phosphorescence bleuâtre. Sans doute celui qui correspondait à Los Alamos. J'eus la tentation de l'enclencher et de partir en faisant cavalier seul, mais je songeai : *Non... Il n'y a rien pour moi à l'autre bout de la ligne et la solitude sera plus terrible que ce à quoi je dois faire face ici.* Je sautai à terre à mon tour.

Je ne regardai pas le cadavre, bien que nous fussions pratiquement dessus. Je distinguai une petite tache aux reflets argentés à côté et me rappelai le pistolet qui avait fondu. Les vautours s'étaient éloignés, mais ils montaient la garde à quelques mètres de distance.

— « On pourrait les tuer... » fit Alice à l'adresse de Pépé.

— « Pourquoi ? Je crois bien qu'il y avait des Hindous qui les utilisaient pour se débarrasser des corps. Ce qui n'était pas une mauvaise idée, somme toute. »

— « Les Parsis. »

— « Oui, les Parsis, c'est ce que je voulais dire. Ces volatiles te fabriquent un joli petit squelette bien propre en quelques jours. »

Nous contournâmes le cadavre pour nous diriger vers l'usine. Le vieux ouvrait la marche. Le bourdonnement des mouches était assourdissant et j'éprouvais un effroyable malaise. J'aurais bien voulu être mort, moi aussi. Il me fallait faire un effort terrible rien que pour suivre le train.

« Sa petite copine s'occupait d'une tour d'observation secrète, » disait Pépé. « Une station météo... des trucs dans ce genre-là, je suppose. A moins qu'elle n'installât une base robot. Je ne vous ai pas parlé d'elle au début parce que vous étiez d'humeur à liquider tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient être en rapport avec le Pilote. A dire vrai, j'ai fait de mon mieux pour vous induire en erreur et vous faire croire que c'était moi qui avait poussé le cri. Franchement, même maintenant, je ne sais pas si j'ai raison de vous raconter tout ça. Mais on est bien forcés de prendre des risques. »

— « Dis voir un peu, Pépé, » fis-je d'une voix morne. « Elle

pourrait peut-être bien nous tirer dessus. A moins que vous ne soyez une paire d'amis, tous les deux ? »

— « Non, elle ne me connaît même pas. D'ailleurs, je ne pense pas qu'elle soit en état de tirer. Tu ne tarderas pas à comprendre pourquoi. Regarde ! Elle n'a même pas refermé la porte. C'est mauvais signe. »

Il faisait apparemment allusion à quelque chose qui ressemblait à l'opercule d'un trou d'homme et qui était debout, posé sur la tranche, au beau milieu de la façade de l'usine. Il s'agenouilla pour examiner le boyau.

« En tout cas, elle ne s'est pas évanouie au fond du puits, » murmura-t-il. « Venez... Il faut savoir ce qui s'est passé. » Et il se glissa dans l'ouverture.

Nous le suivîmes comme des zombies. En tout cas, j'avais l'impression d'en être un. Le puits avait six mètres de longueur. Des barreaux étaient scellés dans la paroi. A l'intérieur, et bien que l'issue ne fût pas bouchée, régnait une tiédeur douillette. Arrivés en bas, nous découvrîmes un tunnel horizontal où nous nous engageâmes en nous pliant en deux. Lorsque nous pûmes nous redresser, nous étions dans un abri antibombes, vaste et luxueux — il faut bien appeler les choses par leur nom — et la température était encore plus élevée.

Je remarquai des tas d'instruments scientifiques et de petits tableaux de commande qui me rappelèrent la console arrière de l'avion. Certains étaient vraisemblablement reliés à des appareils météorologiques ou autres, noyés dans l'infrastructure même de l'usine. Les lieux étaient visiblement habités. Par une femme, à en juger par les effets vestimentaires négligemment éparpillés ici et là et par quelques objets artistiques, dont une tête d'homme sculptée dans l'argile. J'eus le sentiment que c'était l'œuvre de la locataire des lieux. Je n'accordai au masque qu'un regard fugitif et, au début, parfaitement involontaire car, bien qu'il ne fût qu'ébauché, je reconnus le modèle : c'était la tête du Pilote.

La pièce était tapissée d'un revêtement mat et argenté comme la cabine de l'avion et, cette fois encore, j'y décelai instantanément une vie et une personnalité. La personnalité du Pilote et, aussi, celle de quelqu'un d'autre. Celle d'un couple. Et cela n'avait rien d'enthousiasmant, car l'odeur qui régnait là était celle de la mort.

Cependant, à dire vrai, je ne m'attardai pas à examiner l'endroit, car mon attention fût presque aussitôt attirée par un lit et par le corps qui y gisait.

Les couvertures étaient bouleversées. La femme ne devait pas mesurer moins d'un mètre quatre-vingts et elle était bâtie comme une déesse. Des cheveux blonds, une peau bronzée... Elle était nue et était couchée à plat ventre.

Néanmoins, cela n'émoustilla pas ma libido. La femme semblait être à l'article de la mort. Elle tournait vers nous son visage convulsé. Elle avait les joues hâves et ses pommettes étaient congestionnées. Ses yeux clos étaient creux et cernés. Elle avait la bouche ouverte et son souffle rapide était haché. J'eus l'impression idiote que toute cette chaleur provenait de ce corps, que c'était la chaleur de la fièvre.

Et cela puait la mort à plein nez. Oui... J'avais le sentiment que cet abri était le temple souterrain de la Mort, que le lit était l'autel de la Mort, que la femme était la victime sacrificielle de la Mort. (En étais-je inconsciemment venu, à force de vivre dans les Terres Mortes, à voir dans la Mort une divinité à laquelle il fallait rendre un culte ? Je ne sais pas. Réellement... Cela devient trop abstrus pour moi.) Non, elle n'excitait absolument pas ma libido, mais elle dévorait une autre partie de moi-même...

Si le sens du péché est un luxe, eh bien, je suis un ploutocrate !

...Elle dévorait toute une partie de moi-même et je n'étais plus qu'une enveloppe vide, je n'avais plus rien pour me soutenir ; je n'avais plus qu'un seul désir : mourir. Là, tout de suite...

Je perçus un son aigu. Une sorte de sifflement, tout proche. Je regardai. Sans même m'en être aperçu, j'avais sorti le cube d'acier de ma poche et je le serrais de toutes mes forces entre le pouce et l'index. J'avais pressé sur le bouton comme je m'étais juré de le faire le jour où je n'en pourrais plus.

C'est bien la preuve que l'on ne devrait jamais prendre ce genre d'engagement vis-à-vis de soi-même, même si c'est en plaisantant à moitié, à moins d'être décidé à le tenir jusqu'au bout quelles qu'en soient les conséquences.

Le vieux se rendit compte de ce que j'avais fait et il me décocha un coup d'œil bizarre. « En définitive, il fallait donc que tu meures, Ray, » murmura-t-il. « La plupart d'entre nous en prennent conscience d'une façon ou d'une autre. »

Nous attendîmes. Rien ne se passa. Je constatai qu'un nuage laiteux extrêmement dilué flottait à quelques centimètres du cube. Pensant immédiatement à un gaz empoisonné, j'agitai les bras pour le disperser.

— « Qu'est-ce que c'est ? » fis-je sans m'adresser à personne en particulier.

— « Quelque chose qui, à mon avis, a jailli d'un trou minuscule situé sur la face opposée à celle du bouton, » répondit Pépé. « Il est microscopique et il faut regarder de près pour le repérer. Mon cher Ray, je ne crois pas que tu vas avoir ta mini-explosion nucléaire et, ce qui est pire, je crains que tu n'aies gaspillé quelque chose de bigrement précieux. Mais ne te fais pas de soucis. Avant de parachuter le matériel, j'ai piqué un autre de ces cubes. »

Et que le cric me croque s'il ne sortit pas de sa poche un cube d'acier qui était le frère jumeau du mien.

Il se tourna vers Alice. « J'ai vu que tu avais un flacon de whisky dans ta sacoche quand nous avons cherché l'onguent. Voudrais-tu en verser un peu sur un bout de chiffon ? »

Elle le regarda comme si elle était persuadée qu'il était tombé sur la tête, mais ses pinces et sa main gantée obéirent aux injonctions de Pépé. Il prit le chiffon, en frotta la fesse de la femme qui se trouvait à portée de sa main, plaqua le cube sur la peau et pressa le bouton. « C'est un atomiseur hypodermique, mes enfants. » Quand il souleva le cube, le point rouge que l'on voyait sur l'épiderme confirma sa déclaration. « J'espère que nous sommes arrivés à temps. C'est une sale maladie. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Et cela peut durer un moment. »

J'étais indiciblement bouleversé.

— « Espèce de sacré homme des cavernes détective ! » balbutiai-je. « Quand l'idée t'est-elle venue qu'il s'agissait d'une grenade sanitaire ? » N'allez pas croire que c'était une joyeuseté de ma part. Je n'avais pas le cœur à ça. C'était une simple réaction qui frôlait la crise de nerfs.

Sur le coup, le vieux fut déconcerté. Puis il sourit. « Je possédais deux ou trois indices que ni Alice ni toi n'aviez. Je savais qu'il y avait une femme très malade. Et, moi aussi, j'ai attrapé la fièvre de Los Alamos, je vous l'ai raconté. Ça leur a donné du fil à retordre, pour sûr — il y en a qui disent que la fièvre est transmise par des spores venues de l'espace avec la poussière cosmique — et il semble que l'épidémie ait à présent gagné la Chaîne Atlantique. Espérons que, cette fois, ils ont trouvé le remède. Dis voir un peu, Alice, il faudrait peut-être bien donner à boire à cette fille. »

Un peu plus tard, nous nous efforçâmes de mettre un peu d'ordre dans tout cela. Ce fut Pépé qui fit le plus gros du travail. Il

y avait probablement plusieurs années que les chercheurs de Los Alamos étudiaient l'épidémie qui exerçait ses ravages par intermittences, et c'était d'autant plus difficile que le vecteur subissait peut-être des mutations. Tout récemment, ils avaient découvert un traitement dont on attendait beaucoup — la guérison, espérions-nous — et ils avaient préparé en toute hâte une expédition pour la Chaîne Atlantique où la maladie faisait également rage. En plus, les gens de là-bas étaient assiégés par les troupes de Savannah. Grayl avait été chargé de convoyer le sérum ou la drogue — qu'on l'appelle comme on voudra. Mais il savait — ou avait deviné — que la femme isolée dans la station d'observation avait été atteinte à son tour (parce que les communications radio s'étaient interrompues ou quelque chose dans ce goût-là) ; aussi avait-il pris sur lui de se poser pour lui apporter un peu de sérum, probablement sans autorisation.

— « Cela ne veut pas dire qu'elle ait été sa petite amie ! » m'exclamai-je.

— « Sa petite amie ou sa femme, » corrigea le vieux avec tolérance. « Tu as bien vu toute la cargaison de frivolités qu'il avait à bord. Exactement ce qu'un homme est censé offrir à une femme. Et si ce n'avait pas été le cas, aurait-il fait escale ? J'ajouterai qu'il a dû se servir de ses réacteurs pour aller plus vite. On les a entendus, pas vrai ? »

Il eût été difficile de reconstituer les événements avec plus de précision. Bien entendu, il ne s'agissait là que d'une pure hypothèse. Nous étions trois habitants des Terres Mortes en train d'essayer d'imaginer ce qui peut se passer dans un « pays » comme Los Alamos, Chaîne Atlantique. Des renards cherchant à comprendre la politique mondiale, des loups les migrations des Goths ! Certes, nous étions des êtres humains et non des animaux mais, si cela sonnait mieux à l'oreille, nous n'étions guère plus avancés pour autant.

Et puis le vieux nous expliqua les raisons de son intrusion. Il effectuait un « tour de garde », comme il disait, et avait repéré l'observatoire. Du coup, il avait décidé de rester dans les parages sans se faire remarquer et de surveiller la femme pendant quelques jours, peut-être pour la protéger de quelques dangereux individus qui rôdaient dans les environs.

— « Moi, je trouve que c'était une idée à la noix ! » m'exclamai-je. « Je veux dire... risquée. Si quelqu'un m'espionne, c'est le plus sûr moyen de me pousser à l'assassiner. Dans une situation

pareille, la seule chose à faire est de tourner les talons et de décamper. »

— « C'est probablement ce que tu devrais faire, toi. Actuellement, en tout cas. Le tout est de connaître sa propre force et de savoir où l'on en est de sa propre croissance. Personnellement, faire de temps en temps un petit travail comme ça, cela m'aide. Et l'essentiel est que l'autre ignore que je suis là pour l'assister. »

Nous retombions dans les histoires de chevalerie, de pèlerinages et de boy-scouts. A l'usage des meurtriers ! Et alors ? Pourquoi pas ?

Le vieux avait vu la femme émerger du puits à deux reprises. Elle avait regardé autour d'elle et était redescendue. Elle lui avait fait l'impression d'être malade et agitée. Il avait même deviné qu'elle avait peut-être la fièvre de Los Alamos. Naturellement, il nous avait repérés quand nous étions arrivés, Alice et moi, et cela l'avait ennuyé. Enfin, quand l'avion avait atterri, la femme était ressortie. Elle paraissait dans un état second. Quand elle avait vu que nous nous apprêtions à exécuter le Pilote, elle avait hurlé avant de s'effondrer devant l'entrée du boyau. Pépé avait alors jugé que la seule chose à faire pour l'aider était d'occuper notre attention. D'ailleurs, sachant à présent que nous étions des assassins, il brûlait d'envie de discuter avec nous et peut-être même de nous convaincre de renoncer au meurtre si nous paraissions y être disposés. Ce n'était que beaucoup plus tard, au cours du voyage, qu'il avait commencé à soupçonner que les cubes d'acier étaient des atomiseurs hypodermiques.

Pendant qu'il discourait ainsi, nous surveillions la femme avec moins d'attention. Soudain, Alice nous fit signe. La peau de la patiente était couverte de minuscules gouttelettes de sueur qui scintillaient comme des diamants.

— « C'est bon signe, » dit le vieux.

Pendant qu'Alice l'essuyait, la femme sortit de sa léthargie. Elle avait l'air hébété. Pépé lui fit prendre un potage léger mais elle se rendormit avant d'avoir fini.

— « Avant, je n'aurais eu qu'une seule envie, » murmura Alice. « La tuer ! Elle est si belle ! Mais elle a frôlé la mort de si près que cela me ferait l'effet de voler un autre assassin. Mais je présume que ce changement d'état d'esprit recouvre autre chose. »

— « Moi aussi, » répondit Pépé.

Pour ma part, je n'avais rien à dire sur les sentiments qui

m'habitaient. Pas à haute voix, en tout cas. Je savais qu'ils s'étaient modifiés et que ce n'était pas fini. C'était compliqué.

Un peu plus tard, nous commençâmes, Alice et moi, à nous demander avec inquiétude si nous ne risquions pas d'attraper la maladie. Evidemment, cela nous aurait rendu service, en un sens, mais une épidémie est une épidémie. Pépé nous rassura : « En fait, j'ai volé trois cubes. Ça devrait vous guérir. Moi, je suppose que je suis immunisé. »

Du temps passa. Comme je le craignais, Pépé sortit l'harmonica mais il ne jouait pas trop mal. *Tenting tonight, When Johnnie comes marching home* et autres airs de la même farine. Nous mangeâmes.

La femme du Pilote se réveilla. Cette fois, elle avait tous ses esprits — elle en donnait tout au moins l'impression. Nous étions agglutinés autour de son lit, souriant timidement, je suppose, l'air interrogateur. Le fait d'être simplement aide-infirmière vous oblige à vous intéresser passionnément à la santé et à l'état d'esprit du patient. Pépé l'aida à s'asseoir. Elle regarda autour d'elle, me vit et vit Alice. Elle nous reconnut et détourna la tête avec répulsion. Elle ne dit pas un mot, mais son regard était assez éloquent comme cela.

Le vieux me prit à l'écart pour me murmurer à l'oreille : « Ce serait un geste gentil de votre part si vous le cousiez dans une couverture, Alice et toi. J'ai remarqué une grosse aiguille et du fil dans sa sacoche. » Il me regarda dans le blanc des yeux et ajouta : « Tu n'espères quand même pas que cette femme puisse éprouver d'autres sentiments à votre égard, ni maintenant ni plus tard. »

Bien sûr, il avait raison. Je fis signe à Alice et nous sortîmes.

Inutile de m'appesantir sur la suite des événements. Nous cousîmes dans une couverture un grand type mort depuis vingt-quatre heures et dépecé par les vautours. C'est tout.

Nous avions presque terminé quand Pépé nous rejoignit.

— « Elle m'a mis à la porte, » nous expliqua-t-il. « Elle est en train de s'habiller. Quand je lui ai parlé de l'avion, elle m'a dit qu'elle voulait regagner Los Alamos. Certes, elle n'est pas en état de voyager mais elle se fait des injections. Ça ne nous regarde pas. A propos, elle veut ramener le corps. Je lui ai dit que nous avions parachuté le sérum. Et j'ai précisé qu'Alice et toi m'avez aidé. Elle m'a écouté. »

La femme du Pilote ne tarda pas à apparaître à son tour. Elle avait dû avoir de la difficulté à escalader le puits et elle avait même de la peine à marcher droit, mais elle gardait la tête haute. Elle portait une tunique d'étoffe argentée et mate, des sandales et une cape. Quand elle passa devant Alice et moi, je lus à nouveau de la répulsion dans ses yeux et elle releva davantage le menton. Pourquoi ne voudrait-elle pas nous voir morts tous les deux ? me demandai-je. Pour le moment, il est probable qu'elle regrette d'être elle-même vivante.

Obéissant à l'ordre muet du vieux, nous soulevâmes le corps et la suivîmes. Nous étions trois à le porter et pourtant c'était presque trop lourd.

Quand elle arriva devant l'avion, une échelle télescopique se développa et je songeai : *Le Pilote a dû la sensibiliser à elle d'une façon ou d'une autre de manière qu'elle ne descende pour personne d'autre. C'est vraiment un geste d'amoureux.*

L'échelle se replia quand elle fut à bord. Nous soulevâmes le cadavre à bras tendus et l'introduisîmes par la porte pour que la femme le réceptionne.

Puis le sas se referma. Nous reculâmes et l'appareil prit son vol. Nous le suivîmes des yeux jusqu'à ce que la brouillasse orange l'eût englouti.

— « Je suis sûr que vous vous sentez bizarrement bien, tous les deux, » fit Pépé. « Moi, c'est mon cas. Mais, croyez-moi sur parole, ça ne durera pas. D'ici un jour ou deux, nous commencerons à être comme avant si nous ne trouvons pas le moyen de nous occuper. »

Je ne doutais pas qu'il eût raison. Cette vieille Pulsion Numéro Un ne s'extirpe pas comme ça. Ce n'est pas si commode.

Pépé reprit : « Il y a des endroits qu'il faut que je vous montre. Des types que je veux vous présenter. Et il y a des choses à faire. Beaucoup de choses. Ne restons pas là. »

Voilà mon histoire. Alice est toujours avec moi (la Pulsion Numéro Deux est encore plus difficile à déraciner, à supposer qu'on veuille s'en débarrasser) et nous n'avons tué personne ces derniers temps. (Pas depuis le Pilote, en fait, mais il n'y a pas de quoi se vanter.) Nous nous faisons un point d'honneur de nous astreindre au même travail que celui que fait Pépé dans les Terres Mortes. C'est dur mais cela ne manque pas d'intérêt. J'ai toujours un cou-

teau mais j'ai fait cadeau de la Mère au vieux. Il l'a fixée à sa ceinture à côté de la lame à soie filetée d'Alice.

Il semble que la Chaîne Atlantique et Los Alamos existent toujours, d'où je conclus que le sérum a eu d'aussi bons résultats que sur la femme du Pilote. Ils ne nous ont pas envoyé de médailles mais ne nous ont pas non plus envoyé d'exécuteurs, ce qui, on l'admettra, est plus qu'honnête. Mais Savannah, qui a levé le siège de la Chaîne Atlantique, est encore forte : selon les bruits qui courent, une armée est d'ores et déjà aux portes de Ouachita. Nous répétons à Pépé qu'il aurait intérêt à se hâter de faire ses sermons — c'est là une de nos plaisanteries habituelles.

D'autres bruits courent également. Il paraît que, dans les Terres Mortes, il existe une confrérie dont les progrès sont étonnants. Il paraît qu'une Amérique nouvelle est en train de naître dans les Terres Mortes. Une Amérique où le meurtre sera à jamais banni. Mais il faut être circonspect. Et ne pas croire à cette rumeur. Enfin... pas trop.

FIN

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The night of long knives.

Lectures insolites

par Roland Stragliati

Qu'un lecteur de Toulon — voir notre n° 213 — ait sujet de se plaindre que **la rubrique des livres** (de Fiction) **soit irrégulière, parfois purement inexistante, parfois réduite à sa plus simple expression** nous paraît assurément justifié, comme aussi le reproche qu'il nous fait de ne parler de certains ouvrages qu'avec beaucoup de retard. Mais, quand ledit lecteur laisse entendre qu'il n'apprécie pas tellement l'insolite, cela le regarde, qui est affaire de goût. Et, puisqu'il s'étonne de voir qu'un tel pavillon **peut recouvrir n'importe quoi, du surréalisme au nouveau roman,** nous nous permettrons de rappeler ici tous les synonymes d'**insolite** qui figurent dans le **Petit Robert : anormal, bizarre, étonnant, étrange, extraordinaire, inaccoutumé, inhabituel, rare** — lesquels, on en conviendra, laissent aux critiques de **Fiction** une appréciable liberté de mouvement.

Cela dit, venons-en aux choses sérieuses, **à celles-là qui importent le plus seulement alors qu'elles importent le moins,** ainsi que l'affirmait déjà dès le VIII[e] siècle, à en croire les bollandistes, le bienheureux Gaétan de Narni.

Venons-en d'abord à certain **Cahier du Collège de Pataphysique** (1) qui porte le n° 11 dans la série des **Subsidia Pataphysica,** et dont l'éclatante couverture orangée, pour nous avoir tiré l'œil durant des semaines, nous était devenue un remords de tous les instants ; de même que quelques-uns des volumes qui seront examinés plus loin et qui, pareillement et longtemps en souffrance, nous obligent à battre notre coulpe. Du copieux et très attachant sommaire de ce **Cahier** — qui s'inscrit, comme tous ceux qui l'ont précédé, sous le double signe de Jarry et de son Dr Faustroll — nous nous bornerons à signaler **L'Evangile selon H.P. Lovecraft,** de Jesus Borrego Gil et Jean-Claude Dinguirard, et **La vaseline** où, s'inspirant on ne peut plus librement du fameux **Vase brisé** de Sully-Prudhomme, Antoine Denat nous donne de bien savoureux pastiches de Claude Lévi-Strauss, Alain Robbe-Grillet, Roland Barthes, Roger Peyrefitte, Jean-François Revel et Georges Simenon. Mais il va de soi que le **Cahier** entier est à lire — à condition, toutefois, d'aimer l'insolite et de ne point tenter de le jalonner à toute force, comme on le ferait d'un chemin vicinal.

Un ami nous ayant certifié que **Le gouvernement des eaux** (2), d'Yvonne Caroutch, était l'ouvrage fantastique français le plus remarquable de ces dernières années, nous avons entrepris de le lire. Nous ne le regrettons pas, car le volume est de qualité, même si les trois nouvelles qui le composent déçoivent quelque peu.

Bartek, cité lagunaire curieusement intemporelle, qu'on nous dit être **l'anamorphose de Venise,** en est tout ensemble le décor et le grand premier rôle. L'étrange et à la rigueur le fantastique — lequel n'est point en l'occurrence

d'un strict classicisme — y mènent le branle sur un rythme qu'on dirait de pavane. Les thèmes de ce **Gouvernement des eaux** et, plus encore, son écriture se veulent obsessionnellement gracquiens — on pense au **Rivage des Syrtes** — et parviennent souvent à l'être, encore qu'avec un bonheur inégal. Cela tient peut-être au fait qu'Yvonne Caroutch a davantage pratiqué à ce jour la poésie que la fiction proprement dite, si bien qu'ici la première de ces disciplines l'emporte de beaucoup au détriment de l'équilibre de l'ensemble. Telles quelles, ces deux cents pages se présentent surtout comme un long poème somptueux et baroque ou, mieux encore, comme une suite de rêves où l'amour fou, l'érotisme et la mort se bousculent pour occuper le devant de la scène, quand Venise-Bartek le leur permet. Nous avons déjà parlé de Gracq, mais Mandiargues n'est pas loin non plus, qui se tient dans la coulisse. Le spectacle n'en est pas moins assez souvent fascinant ; nul doute qu'il le devienne tout à fait le jour où Yvonne Caroutch, ayant oublié ses maîtres et forte d'un métier plus assuré, en assumera à elle seule l'entière responsabilité.

Maintenant, si l'on souhaite absolument savoir quel est en fait « l'ouvrage fantastique français le plus remarquable de ces dernières années », nous répondrons que c'est sans doute **Les soldats de la mer** (3), d'Yves et Ada Rémy, livre qui tient, au vrai, du recueil de nouvelles plutôt que du roman. Gérard Klein et nous-même avons dit en son temps, et à cette même place, tout le bien qu'on devait en penser (4).

Ces deux mêmes auteurs nous ont donné dernièrement, avec **Le grand midi** (2), un roman qui, cette fois, en est indiscutablement un et qu'on attendait avec curiosité, comme il est de règle pour tout second livre succédant à un autre dont on se souvient qu'il regorgeait de qualités. Ce nouvel ouvrage est à ce point différent des **Soldats de la mer**, tant par le thème que par le ton et parfois même l'écriture, qu'on se doit de féliciter Yves et Ada Rémy d'être parvenus aussi complètement à ne pas se répéter. Cependant on ne saurait dire pour autant de leur **Grand midi** que c'est une réussite totale, et l'on ne peut que le regretter.

Le héros de ce récit indubitablement fantastique, Grégor Kopfmann, que les vicissitudes de l'existence ont amené à faire l'aboyeur à la porte d'un louche cabaret de l'hypothétique rue Kaminski d'une hypothétique ville d'un non moins hypothétique pays d'Europe centrale, le héros de ce récit, donc, ne parvient que difficilement à retenir l'attention, tant il nous paraît falot, tant ses faits et gestes, ses cogitations nous semblent être ceux d'un médiocre, même si ce n'est pas vraiment le cas. L'espèce de randonnée métaphysique qu'il entreprendra **post mortem**, sans seulement avoir tout d'abord conscience de sa mort, le mènera dans un au-delà contre les exigences duquel il se révoltera pour fuir et atteindre en fin de compte, avec la femme aimée, un lieu que l'on peut supposer de délices et où l'attend, sauf erreur, une éternité de bonheur.

A vrai dire, nous ne sommes pas très sûr d'avoir bien compris le propos des auteurs. D'autant que les allégories au milieu de quoi Grégor Kopfmann se débat ne sont point notre fort et que, de ce fait, il se pourrait bien que nous soyons mauvais juge. Nous voulons espérer qu'Yves et Ada Rémy nous donneront très vite, avec un troisième livre, l'occasion de les couvrir de fleurs. Nous ne demandons que cela. Mais qu'ils nous permettent tout de même encore de leur dire — et ce sera notre conclusion — que si leur Grégor Kopfmann s'était tout bêtement appelé Jean-François Simon, par exemple, et qu'il ait opéré devant une boîte à strip-tease du boulevard de Rochechouart plutôt que

dans la rue Kaminski, **Le grand midi** n'y aurait rien perdu et que nous n'aurions pas eu, en en tournant les pages, l'impression parfois gênante qu'il était traduit du tchèque ou de l'allemand.

Mieux que l'œuvre romanesque foisonnante de Daphné du Maurier, nous est familière celle de son grand-père George du Maurier (1834-1896). Celle-ci ne compte, croyons-nous, que trois volumes — où domine **Peter Ibbetson** (5), une manière de chef-d'œuvre, que Raymond Queneau traduisit remarquablement de l'anglais et dont on ne saurait trop recommander la lecture, encore qu'il ne s'agisse absolument pas là d'une nouveauté. Jojo et Mimsey, qui se connurent enfants alors qu'ils jouaient ensemble aux portes du Paris de 1840, au bord de la mare d'Auteuil, se retrouvent à Londres quelque vingt ans plus tard, devenus, lui l'architecte Peter Ibbetson, elle duchesse de Towers. Et la passion, qui déjà couvait inconsciemment sous les rires de leurs amours enfantines, les pousse irrésistiblement l'un vers l'autre. Mais, comme ils ne peuvent se rejoindre vraiment — Peter, condamné à la détention à vie pour un meurtre au demeurant fort honorable, ne quittera la prison de Pentonville que pour aller mourir dans un asile d'aliénés — ils se retrouvent chaque nuit en rêve pour vivre, sans entraves, un amour sans pareil et évoquer inlassablement le temps féerique des jeux de la mare d'Auteuil, dont ils ne peuvent ni ne veulent se déprendre.

La maison sur le rivage (6), de Daphné du Maurier, qui relève bien évidemment de cette même veine oniro-romantique, nous conte aussi une histoire d'amours contrariées qui, au lieu de se passer à Londres au temps de la reine Victoria, se déroule sur la côte de Cornouailles durant la première moitié du XIVe siècle. Dans cet étrange récit, qui mêle astucieusement un peu de science-fiction et de roman policier à beaucoup de fantastique et de roman historique, un nommé Young, qui vit, lui, de nos jours et s'occupe d'édition, passe ses vacances dans la très ancienne maison d'un de ses amis. Celui-ci, biophysicien de son état, lui ayant demandé d'expérimenter une drogue de sa composition, ledit Young accepte sans trop se faire prier. Et voici, chaque fois qu'il boit la drogue en question, qu'il se trouve assister sans être vu, sur le lieu même de ses vacances, à un drame passionné, passionnel et passionnant, vieux de six cents ans. Ce spectacle le fascine à tel point qu'il lui faut de plus en plus souvent en rejoindre les farouches protagonistes et, surtout, la très belle Isolda. Cela, qui ne va point sans bouleverser grandement sa vraie vie, qui intrigue et alarme sa femme, qui commence même d'affecter dangereusement son psychisme, cela, bien sûr, prendra fin, certain jour, à son corps défendant. Et Young se verra contraint de quitter définitivement ses chers fantômes et le XIVe siècle. Mais pourra-t-il jamais oublier Isolda ?

Touffu, hybride, passablement longuet, ce roman se laisse cependant lire avec agrément. Ce n'est pas un grand livre. Pourtant, comme Daphné du Maurier connaît assez bien son affaire, c'est, somme toute, de l'excellente littérature d'évasion. Cela n'est point si fréquent qu'on doive bouder son plaisir. Mais lisez aussi **Peter Ibbetson.**

Comme les jours, les maisons se suivent et ne se ressemblent pas. Après **La maison sur le rivage, La maison au bord du monde** (7). Il s'agit là de trois romans d'égale importance de l'Anglais William Hope Hodgson (1875-1918) : **Les canots du « Glen Garrig », La maison au bord du monde** — dont le titre coiffe le tout — et **Les pirates fantômes,** groupés en un fort volume relié de plus de quatre cent cinquante grandes pages, préfacé par François Truchaud, traduit par Jacques Parsons.

Les canots du « Glen Garrig » et **Les pirates fantômes** nous rappellent cons-

tamment que l'auteur, qui ne vécut vraiment de sa seule plume qu'une fois la trentaine passée, navigua d'abord durant une huitaine d'années. Un remarquable recueil de nouvelles, **La chose dans les algues** (8), qu'on lui doit également et dont la traduction française parut il y aura bientôt deux ans, témoignait déjà éloquemment d'un goût passionné de la mer et de ses sortilèges. **Les canots du « Glen Garrig »** nous mènent successivement, avec un groupe de naufragés mâles, sur deux îles inhospitalières de cette fabuleuse mer des Sargasses pour laquelle Hodgson semble bien avoir éprouvé une singulière attirance. Lesdits naufragés devront y affronter presque chaque nuit, au péril de leur vie, des poulpes géants et de répugnants hommes-poissons, avant de pouvoir enfin regagner l'Angleterre à bord d'un navire que d'énormes algues brunes, les fameuses sargasses, immobilisent depuis des années, mais qu'ils parviendront tout de même à remettre à flot avec l'aide du peu qui survit encore de son équipage. **Les pirates fantômes** nous content, pour leur part, l'angoissante aventure d'un vaisseau que l'on dit hanté et sur lequel des marins de sac et de cordes, surgissant, morts, des profondeurs de l'océan, s'acharneront jusqu'à ce qu'il se perde corps et biens.

Avec **La maison au bord du monde**, nous gagnons la terre ferme, la campagne irlandaise et certaine bâtisse maudite près de laquelle s'ouvre un gouffre proprement insondable, où gîte une horde nombreuse et peu ragoûtante de monstres à groin de porc. Animés de cette même frénésie, de cette malignité farouchement obstinée qui, déjà, étaient le propre des poulpes, des hommes-poissons et des pirates fantômes, ils auront tôt fait d'assiéger la maison, puis de lui donner l'assaut. Elle finira évidemment par s'écrouler. Mais seulement après que le vieil homme qui l'habite, et qui disparaîtra avec elle, voyageant en esprit dans le cosmos durant d'innombrables années-lumière, y aura assisté à la désagrégation du système solaire.

On ne saurait nier qu'il n'y ait là, avec de belles et fort impressionnantes visions d'apocalypse d'une grande efficacité, un sentiment très sûr de l'horreur panique. Quant aux **Canots du « Glen Garrig »** et aux **Pirates fantômes**, bien que les effets s'y répètent un peu trop systématiquement et qu'on s'y perde parfois dans un fouillis quasiment inextricable de termes techniques du temps de la « marine en bois », ce ne sont point là des œuvres négligeables. D'autant qu'admirable poète de la mer, Hodgson nous y fait si bien essuyer les grains, affronter les tempêtes, le ressac et les embruns que, la dernière page tournée, il nous en reste comme un goût de sel sur les lèvres. Si, en plus d'aimer le fantastique, vous avez le pied marin — ce qui n'est guère notre cas — n'hésitez pas plus longtemps à lire cette **Maison au bord du monde**. Certains, nous dit-on, ne le regrettent pas, qui n'ont point attendu notre conseil pour le faire.

Ce livre, écrit Robert Louit — à propos du **Dieu-poisson** (2) de l'Américain Fred Chappell — **où le récit progresse presque entièrement au moyen de bruits, d'odeurs, de goûts, de sensations, atteint un degré d'horreur concrète que l'on ne rencontre pas souvent** (9). Au vrai, bien que son éditeur l'ait publié dans une collection qui se réclame de l'épouvante, **Le dieu-poisson**, s'il ne nous a pas effrayé un instant, nous a par contre assez souvent écœuré en même temps qu'il nous lassait. Et puis, autant le dire carrément, nous commençons à « en avoir notre claque » de ces romans où, quand les symboles qui les encombrent n'y sont pas gros comme des montagnes, il faut les décrypter au moyen d'un traité de psychanalyse.

Ici aussi, mais en Caroline du Nord cette fois, une maison tient un rôle d'importance — au moins dans la pre-

mière partie du récit. C'est la demeure ancestrale dont hérite Peter Leland, jeune pasteur velléitaire et bourré de complexes, chez qui le puritanisme et la sexualité se livrent un combat sournois, comme ils semblent bien aussi le faire dans la vieille maison. Après qu'il s'y est installé avec Sheila, **sa blonde, pâle et jolie femme**, Peter ne tarde pas à rencontrer Mina, la fille de son métayer, Mina qui, avec son visage de poisson et **le goût visqueux de sa peau**, lui déclare tout de go : **Vous êtes tellement joli que pour un peu je vous mangerais.** Et, de fait, quand il aura tué sa femme à coups de tisonnier, ladite Mina le mangera, le grignotera si bien, en fera si parfaitement sa chose, une véritable loque, à force de le gaver d'amour et de mauvais whisky, qu'il ne lui restera plus, en tant que zélatrice du culte de Dagon — le dieu-poisson de la Bible — qu'à le « préparer » atrocement pour un ultime sacrifice que l'on offrira audit dieu. Alors, dans une vieille grange, Peter, heureux et délivré, tendra sa gorge au couteau de Mina, sous le regard clignotant de Dagon — dont l'auteur nous révèle **in fine** qu'il n'est **tout bonnement qu'un reptile pataud déglingué et idiot.** Puis, dès l'instant qu'il aura quitté cette vallée de larmes, Peter voyagera, lui aussi, dans le cosmos à grand renfort d'années-lumière, tout comme le vieil homme de **La maison au bord du monde**, avant de prendre la forme de Léviathan pour aller s'ébattre, au comble de la joie, **dans les opulentes ténèbres qui coulent dans le champ des étoiles.**

Voilà ! Et vous savez déjà que nous n'aimons pas cela. Non que ce **Dieu-poisson** — remarquablement traduit, on s'en doute, par Maurice-Edgar Coindreau qui l'a au surplus préfacé — soit sans mérite. La découverte que fait Peter du **sun-parlor** de la vieille demeure, et par laquelle s'ouvre le volume, est une réussite ; l'atmosphère visqueuse, pesante, morbide et maléfique où baigne le roman tout entier est fort habilement rendue, mais elle n'est point neuve. On l'a trouve déjà chez la plupart des écrivains américains des Etats du Sud, chez Faulkner, bien sûr, mais aussi chez Carson McCullers, Truman Capote et quelques autres. Elle est également présente à l'autre bout des Etats-Unis, en Nouvelle-Angleterre, avec Hawthorne, avec Lovecraft — dont on sait que, justement, Dagon l'inspira (10) — avec encore Shirley Jackson. Comme eux, Fred Chappell lâche la bride à ses fantasmes, sans cependant parvenir à sublimer de façon satisfaisante, ainsi qu'un Faulkner par exemple sut constamment et admirablement le faire, cette part de sanie qui suinte toujours de quelque recoin de notre subconscient. Mais le noir génie de l'auteur de **Sanctuaire** n'est pas donné à tout le monde.

On sait que la Belgique est aujourd'hui la terre d'élection du fantastique, et nous n'avons pas été le dernier à le crier sur les toits. Gérard Prévot, un Belge de Binche — le pays des Gilles à grelots, empanachés et dorés sur tranches — vient encore de nous le confirmer d'éclatante façon avec **Le démon de février et autres contes fantastiques** (11). Ils sont au nombre de vingt et un, ces contes-là, tous également attachants et neufs, tous très beaux et d'une langue admirable. L'auteur, que l'on connaissait surtout comme poète, y témoigne d'une habileté qui confond et émerveille, en ne tombant jamais dans les chausse-trapes d'un genre qui n'en est point avare. L'amateur de fantastique serait impardonnable d'ignorer plus longtemps cet étonnant recueil qui, déjà, rend un son classique.

L'opale entydre (2), de Nathalie Henneberg, où nous trouvons cinq longs récits — dont la plupart, si ce n'est tous, parurent à l'origine dans nos pages — est sans conteste l'un des meilleurs volumes que nous ait donnés à

ce jour la collection « Dans l'épouvante ». Les loups-garous, les morts-vivants, les golems et les châteaux perdus dans des forêts de rêve ou de cauchemar y évoquent en perfection, par le moyen d'une écriture que gouvernent à la fois le baroque et le gothique flamboyant qui sont frères, les sortilèges d'une **Mittel Europa,** souvent slave, qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Il faut lire cette **Opale entydre.**

Fantômas (12), lui, poursuit allègrement son petit bonhomme de chemin, tout en continuant d'asperger libéralement de sang frais les pavés gras des ruelles nocturnes où il aime à traîner ses guêtres et sa cagoule. La réédition du premier cycle de ses fantasmagoriques exploits en sera bientôt à son vingtième tome. On se souvient peut-être que nous avions dit de cette raboteuse saga du crime qu'on pouvait encore la lire, surtout à cause de l'humour parodique qu'on y trouve et qui doit plus à la patine du temps qu'au savoir-faire de Souvestre et Allain. Nous n'insisterons donc pas. Sauf, toutefois, pour souligner une fois de plus combien les illustrations en sont exécrables — à l'exception de celles qu'ont signées Gourmelin, Topor, Jacques Rozier et, à l'extrême rigueur, un ou deux autres. Un « artiste » à qui l'on doit les hors-textes du tome XV, **L'évadée de Saint-Lazare,** et qui n'a sans doute jamais tenu un crayon, devrait bien, toutes affaires cessantes, courir s'inscrire à vie aux cours de dessin par correspondance de l'Ecole A.B.C. On les dit excellents. Par bonheur, Tibor Csernus est là, dont les illustrations du tome XII, **Le magistrat cambrioleur,** rendent à merveille, et quasi photographiquement, l'atmosphère, le décor et les modes du Paris des années 1910. Ce Csernus-là mérite bien un coup de chapeau, à moins... A moins, sait-on jamais ? qu'il ne s'agisse, une nouvelle fois et sous un nouveau masque, du Roi du Crime, du Maître de l'Epouvante, de l'Homme aux Cent Visages, bref, de Fantômas lui-même !

---

(1) Se trouve à la librairie « Le Minotaure », 2, rue des Beaux-Arts, Paris-6e. (2) Christian Bourgois éditeur. (3) Julliard. (4) Voir **Fiction** nos 179 et 181. (5) Gallimard. (6) Albin Michel. (7) Editions Opta, coll. « Aventures fantastiques ». (8) Editions Planète ; voir **Lectures insolites,** dans **Fiction** no 193. (9) **Les domaines hantés de Fred Chappell,** dans le **Magazine littéraire** no 50, mars 1971. (10) Voir **Dagon et autres récits de terreur,** Pierre Belfond éditeur. (11) Marabout. (12) Le Cercle du Bibliophile, 222 rue de Rivoli, Paris-1er ; voir **Lectures insolites,** dans **Fiction** no 206.

Coup d'œil chez les éditeurs

Petit tour d'horizon des parutions depuis l'été dans les collections spécialisées (ceci à l'intention des lecteurs qui déplorent de ne trouver dans **Fiction** les comptes rendus des livres que longtemps après leur publication).

Chez Robert Laffont, « Ailleurs et Demain », la collection de Gérard Klein, semble avoir pris sa vitesse de croisière. Des sélections judicieuses, assez peu de déceptions, mais plus guère (pour le moment du moins) de « livres-événements ». Après **Question de poids** de Hal Clement et **La main gauche de la nuit** d'Ursula K. Le Guin (critiqués dans nos numéros 214 et 210), Klein a eu la bonne idée de présenter, pour la première fois en France, un roman de Samuel R. Delany, un des grands noms de la SF américaine actuelle. Ce roman s'appelle **Nova**, et c'est le plus récent de Delany (qui fait une percée en force auprès du public français, puisque le Club du Livre d'Anticipation, lui, a publié pour la rentrée sa déjà célèbre trilogie de **La chute des tours**, composée de trois romans : **Prisonniers de la flamme, Les tours de Toron** et **La cité des mille soleils**). Après cet intéressant roman néo-classique, Klein a eu l'idée (apparemment assez bizarre) d'ouvrir les portes de sa collection à ce vieux cheval de retour, habitué à ruer dans les brancards, qu'est Jacques Sternberg, ceci avec un recueil principalement composé d'anciens textes ici réédités : **Futurs sans avenir**. Nul doute que Sternberg n'ait eu (et n'ait peut-être encore) quelque chose à dire ; mais on se demande si sa place est bien dans cette collection (lui qui clame à tous vents son dégoût de la science-fiction, il doit bien être le premier de cet avis). Klein tente de justifier cette insertion en présentant, dans sa préface, Sternberg comme le premier écrivain **underground** français. Et alors ? Pour compenser ce faux pas, qui aura été douloureusement ressenti par certains fidèles de sa collection, Klein se prépare ensuite à abattre deux atouts maîtres, c'est-à-dire deux chevaux, non plus de retour, mais de bataille. Le premier, c'est **Le messie de Dune** de Frank Herbert, autrement dit la suite de cette gigantesque somme qu'était **Dune**. (Que les lecteurs mécontents de n'avoir pas trouvé dans nos pages la critique de cet ouvrage se rassurent : nous présenterons ultérieurement une chronique littéraire consacrée globalement aux deux livres.) Le second, plus mémorable encore, sera **Tous à Zanzibar** de John Brunner, le roman de science-fiction le plus énorme (quantitativement) qui ait jamais été écrit, celui aussi qui brasse la plus grande moisson de personnages, de thèmes et de perspectives qu'on puisse imaginer. Avec ces deux titres, Klein renouera avec ce qui semble être la vocation foncière de sa collection : celle du pavé dans la mare. De quoi ravir les mordus de cette série, si chic à l'œil avec ses jaquettes métallisées.

Chez Denoël, on semble être un peu sorti (oh ! pas beaucoup, mais c'est mieux que rien) du ronron où l'on s'enlisait doucement depuis des années. Le paradoxe,

c'est que ce deuxième souffle soit obtenu en partie à la faveur des rééditions du vénérable et défunt « Rayon Fantastique »... Mais après tout, le C.L.A. dans ses premières années ne faisait pas autrement, et mieux vaut relire (ou découvrir si l'on est un nouveau venu) un roman déjà consacré il y a quinze ans, que de se mettre sous la dent l'un de ces quelconques navets d'origine indéterminée dont la culture, à « Présence du Futur », était devenue proverbiale. Dans ce train de rééditions, les derniers titres en date ont été **Guerre aux invisibles** d'Eric Frank Russell et **Planète à gogos** de Frederik Pohl et C.M. Kornbluth (critiqués dans nos numéros 210 et 212). Parallèlement, Denoël a contribué à la remise sur le marché des anciens romans épuisés de Stefan Wul, en reprenant, après **Niourk**, un autre livre de cet auteur : **Rayons pour Sidar** (ces deux titres s'ajoutant aux trois réédités par « Ailleurs et Demain/classiques » : **Le temple du passé, Piège sur Zarkass** et **La mort vivante,** cela fait donc, d'un seul coup, cinq romans de Wul que les amateurs auront pu déguster ou redéguster). Enfin, dans le domaine des inédits, après avoir publié le deuxième recueil de nouvelles de Jean-Pierre Andrevon : **Cela se produira bientôt** (recueil à la coloration — qui s'en étonnera ? — parfois fort politisée), « Présence du Futur » vient de prendre Klein de vitesse en publiant, avant lui, un autre gros pavé signé John Brunner. Il s'agit de **L'orbite déchiquetée,** roman assez récent qui confirme la maîtrise actuelle de Brunner et qui prépare le terrain pour ce qui devrait être la consécration de cet auteur en France.

Du côté de Marabout, la série science-fiction continue de façon assez anarchique son petit bonhomme de chemin, qui vaut aux amateurs, selon les cas, soit de bonnes, soit de désagréables surprises. L'anthologie **Le temps sauvage** (critiquée dans notre numéro 214) faisait plutôt partie de la seconde catégorie, tout au moins pour les lecteurs de **Fiction** qui, l'ayant achetée sans méfiance et sur la foi de la mention « **Inédit en langue française** », auront eu la bonne fortune d'y trouver huit nouvelles toutes parues il y a quelques années dans notre revue. Un comble ! Marabout s'est un peu racheté en publiant, à la suite de cette anthologie, un recueil de nouvelles de Harlan Ellison (lequel fait ainsi ses débuts « en librairie » dans l'édition française). Sous le titre **Ainsi sera-t-il,** il s'agit de la traduction de **Paingod and other delusions,** recueil édité aux Etats-Unis en 1965. Autant dire qu'on n'y rencontrera pas l'Ellison paroxystique et ultra-sophistiqué de ces dernières années, tel que quelques récents récits dans **Fiction** ou **Galaxie** l'ont révélé ; mais le niveau d'ensemble du livre n'en est pas moins de qualité. A côté de l'historique **« Repens-toi, Arlequin ! » dit Monsieur Tic-Tac** (ici rebaptisé **Arlequin et l'Homme Tic-Tac**), on y lira six autres nouvelles, dont les dates de publication aux U.S.A. s'échelonnent de 1956 à 1964. Un bon point : Marabout a reproduit l'intégralité des introductions à chaque récit, rédigées par Ellison lui-même comme il a l'habitude de le faire dans tous ses recueils, et qui souvent nous fournissent beaucoup de détails intéressants sur sa personnalité. Un mauvais point par contre : il semble à première vue que l'on puisse faire de sérieuses réserves sur la traduction (ce qui est malheureusement un aspect coutumier des productions Marabout).

A un rythme d'une sage lenteur, Casterman poursuit les activités de sa collection « Histoires fantastiques et de science-fiction », dont Alain Dorémieux est devenu le responsable attitré. L'avant-dernier volume paru était **Voyages dans l'ailleurs,** anthologie d'histoires de SF françaises inédites (critiquée dans notre numéro 210). Quant au dernier, il s'intitule **Après-demain, la Terre** et vient de sortir en librairie.

Il s'agit cette fois d'une anthologie anglo-saxonne, la troisième réalisée par Dorémieux pour cet éditeur (après **Histoires fantastiques de demain** et **Histoires des temps futurs**) ; les quatorze récits qui la composent sont tous inédits en français (cette fois c'est exact, on n'est pas chez Marabout) et ils ont tous été traduits par Dorémieux pour la circonstance. L'ancienne et la nouvelle vagues s'y côtoient, puisque les auteurs représentés sont : Kuttner, Brown, Miller, Bradbury, Dick, Silverberg, Heinlein, Ballard, Ellison, van Vogt, Matheson, del Rey, Disch et Leiber. Un régal en perspective pour les connaisseurs !

Profitons de ce compte rendu des parutions récentes pour saluer l'apparition d'une nouvelle collection. Editée en Suisse, elle est disponible en France (La Tête de Feuilles, Paris ; diffusion Bernard Laville). Le nom de cette collection : « Outrepart » ; son responsable : Pierre Versins, qui a donc ainsi réalisé son rêve, poursuivi depuis les heureux temps de **Ailleurs**, d'avoir enfin un jour une collection à lui, où il puisse présenter en toute liberté les textes rares ou introuvables qu'il considère comme les plus marquants dans l'histoire de la science-fiction. Le premier ouvrage paru s'intitule précisément **Outrepart**, et c'est une « anthologie d'utopies et de voyages extraordinaires et de science-fiction, textes du IIIe millénaire av. J.-C. à 1787, choisis et présentés par Pierre Versins » (les anciens fidèles du maître de Lausanne reconnaîtront bien là son orientation inimitable). Le second ouvrage nous ramène quand même dans des eaux plus contemporaines, puisqu'il s'agit de **Avant l'aube** de John Taine, l'auteur de **Germes de vie, Le flot du temps** et **L'étoile de fer,** jadis parus au « Rayon Fantastique » ; ce livre écrit en 1934 a été choisi, nous apprend Versins, comme l'un des vingt meilleurs romans de SF du monde par une douzaine de spécialistes américains, au cours d'un référendum organisé en 1949.

La collection « Dans l'Epouvante », chez Christian Bourgois, continue une carrière assez confidentielle, avec une absence quasi-totale de ce qu'on peut appeler une « direction de collection ». Après **L'opale entydre** de Nathalie Henneberg, réunissant cinq nouvelles typiques de l'auteur (et presque toutes parues originellement dans **Fiction** ou **Mystère-Magazine**), cet éditeur nous a offert **Le rôdeur devant le seuil**, un des écrits « posthumes » de Lovecraft, dû en réalité à son disciple et continuateur August Derleth (lequel vient de mourir il y a quelques mois, comme on en verra l'annonce autre part dans ce numéro). Parmi les titres à paraître, on nous annonce, entre autres, de l'August Derleth, du Seabury Quinn, du Clark Ashton Smith. Tout cela, qui a un intérêt historique non négligeable pour la compréhension de ce qu'on peut appeler l' « école Weird Tales » aux Etats-Unis entre les deux guerres, n'en a pas moins des relents un peu poussiéreux.

Dernier éditeur de notre liste : Stock, qui avait lancé avec la réédition remarquée des **Humanoïdes** de Jack Williamson une série baptisée « Stock/évasion ». Il ne semble plus qu'il y ait grand-chose à en attendre. Le second titre, **Lysistrata 80** de John Boyd, était bien mineur (critique dans notre numéro 211). Quant au dernier en date, **Le point de congélation** d'Anders Bodelsen (un roman danois), il n'offre vraiment qu'un intérêt de curiosité.

Serge-André BERTRAND

Revue des films

ZETA ONE de Michael Chort

Pour qui n'a pas connu la revue anglaise *Zeta Magazine*, ce film risque de rester en partie mystérieux tant il est construit par référence à cette revue. Luxueux dans la présentation, inventif dans la mise en pages, snob dans la conception, *Zeta Magazine* était un rival anglo-saxon de *Sexybel* et de *Sexyboy*, romans-photos italiens qui, sous le prétexte de la science-fiction, offrent surtout des scènes dans lesquelles acteurs et actrices sont vite déshabillés. La revue postule l'existence d'un royaume d'amazones sur une planète Zeta, située dans un univers parallèle au nôtre. Les épisodes qui mettent en scène principalement Clotho — l'une des trois confidentes, avec Lachesis et Atropos, de la reine Zeta — se déroulent, hormis l'introduction, la conclusion et certains rappels à moments fixes, sur la Terre et mêlent les amazones à des aventures policières ou d'espionnage.

Clotho est envoyée pour séduire l'agent anglais James Word, réputé pour ses prouesses d'agent et d'amant, et le seconder dans sa lutte contre un vilain gros espion (James Robertson Justice) qui enlève des jeunes filles pour tenter de s'approprier les secrets de Zeta. Les péripéties terrestres ne comptent guère, encore qu'elles ne soient pas plus mal réalisées que dans certains feuilletons télévisés. Mais tout ce qui a trait à la planète Zeta, monde plus érotique que fantasmagorique, présente de l'intérêt.

Les effets spéciaux sont des plus simples, mais une translation dans l'univers parallèle compense la banalité de son rendu par la présence d'une effeuilleuse de Soho, complètement nue. Le décor n'est que suggéré, par un ou deux éléments placés sur un fond noir ; mais Michel Chort connaît l'importance du cadrage lorsqu'une amazone court vêtue poursuit, dans une cheminée d'aération, une Terrienne à demi nue. Les très curieux costumes, réduits à des ornements gratuits, renvoient précisément aux revues sado-masochistes américaines ; de même que le combat au cours duquel les amazones triomphent d'hommes de main grâce aux mérites conjugués de leurs pouvoirs mystérieux et de leur science de la lutte. La conviction des actrices chargées d'incarner les amazones semble inspirée par Dawn Addams, Zeta séduisante et secrète, et par Anna Gaël, fine et humoristique Clotho.

Le manque constant de sérieux fonde l'attrait du film. L'histoire, à l'inverse de l'habitude, débute sur Terre ; James Word la raconte à une secrétaire qui s'est glissée dans son lit pour satisfaire plusieurs curiosités. Elle se termine sur Zeta et réserve à Word une double surprise : conclusion cohérente et clin d'œil dans le ton de l'ensemble.

Certes la science-fiction reste ici un moyen : l'exotisme qu'elle implique sert à l'humour comme à l'érotisme. Elle n'est pas méprisée, d'ailleurs, mais bien utilisée en ce sens. Ce qui montre le rôle qu'elle tend de plus en plus à jouer pour un public de plus en plus large : en remplaçant les contrées inconnues que les grandes découvertes ont peu à peu supprimées, elle devient le lieu où peuvent se concrétiser toutes les possibilités de l'imaginaire.

CARNAGE de Robert Hartford-Davis

Pour régénérer un être jeune et beau, celui qui l'aime — mari, amant, père — est contraint de sacrifier des vies humaines. Ce schéma, pour avoir été très fréquemment traité, tend si bien à perdre sa valeur dramatique que les auteurs se sentent obligés de l'étoffer par tous les moyens : dans *La rose écorchée*, Claude Mulot recourait à un intéressant procédé formel ; Robert Hartford-Davis se contente d'ajouts extérieurs.

Le héros et l'héroïne appartiennent à un milieu moderne et mondain : il est chirurgien, elle pose pour les photographes de mode. Au cours d'une soirée, une rixe, provoquée et menée d'une manière artificielle, entraîne un accident : elle tombe sur un projecteur qui la brûle définitivement au visage. L'injection de tissus vivants lui refait sa figure d'antan pour une période déterminée. Autre trait de modernisme : l'opération s'effectue à l'aide d'un laser, qui servira, au final, de *deus ex machina*.

Les auteurs semblent avoir voulu prendre le contrepied de certains épisodes traditionnels en retardant leur apparition : le chirurgien n'éprouve de remords qu'après le second meurtre. Une jeune hippie, proie toute faite, voit son assassinat repoussé ; sa présence inattendue est motivée : elle appartient à une bande de voyous qui cambriolent les villas isolées.

Ces voyous servent de troisième élément de renforcement : en devenant grand-guignolesque. Cet élément est accentué au point de devenir risible ou répugnant : on rentre dans un réfrigérateur, puis on sort une tête coupée enveloppée dans un sac de plastique. Lors des meurtres, traités en images déformées, le sang ruisselle. Pour les effets, la vraisemblance est complètement négligée : non seulement le chirurgien se conduit de la façon la plus maladroite, mais toutes les circonstances des meurtres sont faussées par le besoin de mettre en premier plan un objet ou un corps sanglant. La liquidation finale est si lamentablement réalisée que, de cauchemardesque, elle devient grotesque.

Parce qu'ils sont vains, ces efforts soulignent le manque d'imagination que reflète le reste du film. Trois exemples : l'existence oiseuse du couple secondaire ; l'utilisation de Peter Cushing (bien que l'histoire se déroule de nos jours, Hartford-Davis, par les cadrages comme par le costume qu'il lui a imposés, s'efforce de lui conserver l'allure que les films de Fisher ont popularisée) ; le retournement du dénouement (tout le film n'était qu'un rêve qui va devenir réalité ; ce vieux truc, Hartford-Davis l'avait déjà utilisé dans *Le spectre maudit).*

Les procédés se contredisent entre eux. Le film entier se résume en ses appats extérieurs : le nom de Peter Cushing, l'affiche, les photos. En soi, il n'offre qu'une image significative de l'utilisation grossière de plusieurs thèmes familiers. Sur le plan commercial, l'opération avait réussi avec *Orgies sataniques*. Cette fois, elle semble avoir échoué : c'est bien le seul réconfort qu'apporte ce film.

LE VAMPIRE A SOIF de Vernon Sewell

Un sujet fort, reposant sur l'avatar d'un thème aux conséquences multiples : la bestialité, ne suffit pas à faire un film original quand les autres éléments sont si ordinaires qu'ils occultent le thème. Le fil conducteur est fourni par un procédé facile : l'enquête au cours de laquelle le spectateur en sait plus que l'inspecteur, sur des cadavres vidés de leur sang et sur un entomologiste dont la conduite est immédiatement suspecte.

Dès l'ouverture, que de détails futiles et de mystères inutiles : un explorateur remonte en pirogue un lfeuve, s'arrête et ramasse, dans le creux d'un arbre, deux cocons. Que de détours pour arriver à l'essentiel qui, jamais, ne sera mis en relief : ces cocons, bien plus tard, quand le spectateur les aura oubliés, l'explorateur les livrera à l'entomologiste qui en fera un monstre. Que d'effets qui sur le moment émeuvent mais dont la profusion annihile la portée : l'évanouissement d'une jeune fille devant une araignée ne s'explique véri-

tablement que par une réflexion a posteriori, si le spectateur a conservé le souvenir de cet épisode et le désir de l'élucider, car une autre explication est immédiatement intervenue qui a privé cet épisode de conséquence.

Le film accumule les séquences qui ne semblent pas entretenir de rapports immédiats avec le sujet. A chaque séquence, l'esprit du spectateur doit composer avec de nouveaux éléments dont le sens n'apparaît guère et qui s'harmonisent mal. Certains épisodes veulent créer une atmosphère mi-réaliste mi-romanesque ; ils tombent dans la scène de genre, amusante ou pittoresque en soi, mais inutile : les visites à la morgue, le séjour dans l'auberge campagnarde. Les éléments utiles sont introduits au moment précis où ils deviennent nécessaires ; mais l'absence de préparation, en les rendant invraisemblables, les prive de valeur dramatique ; certains paraissent avoir été rajoutés à la hâte pour tenter d'expliquer une situation (l'hypnose) ou seulement pour la corser (le sang d'une vierge réclamé par le monstre). Manquent finalement, et l'intérêt humain (entièrement fonctionnels, les personnages ne peuvent intéresser), et les renseignements sur le monstre (de l'imprécision, le film passe à l'incohérence). Un être humain se transforme en monstre lors de son accouplement avec un autre être humain ; est-ce par besoin sexuel ou nourricier ? Ces transformations sont-elles ou non volontaires ? Qu'est-ce qui provoque son ultime mutation ? Pourquoi, si le monstre se nourrit de sang, sa prison est-elle jonchée d'ossements ? Pourquoi, puisqu'il vide ses victimes, le corps de celles-ci sont-elles couvertes de sang ?

Ces questions sans réponse aident à démonter la démarche des auteurs : à partir d'une idée, ils entassent le plus grand nombre possible de ces éléments qu'un amateur idéal doit aimer retrouver à chaque film. L'insertion de cet élément à un moment creux importe plus que la logique du récit.

Produit par une petite compagnie, la Tigon, ce film s'essaye à rivaliser avec la Hammer par la recherche d'une atmosphère réaliste (mais les décors pauvrement reconstitués n'autorisent que des cadrages limités à quelques centimètres près : au-delà, à droite ou à gauche, c'est le studio), ainsi que par l'emploi de Peter Cushing dans le rôle de l'inspecteur : son jeu est peu varié, mais lui demande-t-on autre chose ? Sa sobriété est plus supportable que la grandiloquence de Robert Flemyng (l'entomologiste). Vernon Sewell ne se soucie que de ses cadrages ; le découpage éminemment simple, qui ne connaît que le passage du plan américain au plan rapproché, ne permet pas non plus d'apporter la moindre crédibilité ni d'engendrer la moindre angoisse. En voulant imiter la Hammer et Fisher, producteurs et réalisateur ne font que la singer.

Alain GARSAULT

Chronique T V

TELE-VACANCES

Au cours des mois de juillet et août, un grand nombre d'heures d'antenne étaient en prise directe sur la science-fiction, l'insolite ou le fantastique. Heureuse saison, où l'on nous donne en pâture ce qui est sans doute considéré comme indigeste pendant les périodes de plus grande écoute !... Mais ne boudons pas notre plaisir : pour tous les lecteurs vacanciers qui se sont un temps dessoudés de leur poste, voilà un rapide tour d'horizon, de quoi en somme faire surgir quelques regrets.

UNE EMISSION

— **Futurs** — **« Il serait une fois »**, émission de Hubert Knapp et Jean-Claude Bringuier (lundi 12 juillet, 2e chaîne, 21 h 30).

Le postulat de ce **Futurs** était tout simple — tragiquement simple. Si un cataclysme ravageait la surface du globe, comment pourraient vivre les survivants encavernés ? Sur cette idée de départ, Knapp et Bringuier sont allés en Suède, filmer une « spéculative-fiction » documentaire dans les abris nucléaires dont ce pays est farci comme un vulgaire gruyère. (C'est même le seul pays au monde qui poursuive une politique de grande envergure de protection civile en cas d'attaque nucléaire.) Avec l'appui de professeurs du C.N.R.S., d'architectes et de psychologues, les auteurs ont cherché à nous donner des raisons de nous esbaudir sur la vie souterraine — en plaçant leur fiction une vingtaine d'années après le supposé cataclysme, ce qui permettrait à ces distingués messieurs de tracer pour les jeunes-générations-qui-n'ont-pas-connu-la-vie-en-surface un tableau idyllique de la vie « présente », comparée aux horreurs du passé... Ainsi l'homme souterrain peut-il modeler à sa guise son environnement, il ne souffre pas du surpeuplement (!), il possède la maîtrise de trois dimensions au lieu de deux, les cultures hydroponiques lui permettent de se nourrir plus sainement, etc.

On croit rêver. Ce genre de raisonnement est celui que voulait déjà fustiger Losey il y a plus de dix ans, en tournant **Les damnés** : il existe des gens assez inconscients pour préparer notre vie « après la bombe », et qui s'en réjouissent, au lieu d'essayer de lutter contre elle. Et le plus extraordinaire justement, dans ce **Futurs**, c'est que jamais les termes « atomique », ou « nucléaire », ou « bombe », où « guerre », ne furent prononcés. Ces messieurs du C.N.R.S. et autres concepteurs d'environnement souterrain parlaient avec constance du « Cataclysme », avec une majuscule certes, mais aussi les guillemets de l'abstraction, comme s'il se fût agi d'une métaphore magique qui aurait évacué le sens pré-

cis du mot, pour n'en appeler que les conséquences : l'apparition radieuse (mais radioactive, peut-être ?) de ce bienheureux futur enterré qu'on voulait nous faire gober.

C'est que notre pays, n'est-ce pas, fabrique et expérimente la bombe... Alors, restons discrets. Dans sa béatitude sournoise et ronronnante, cette émission était bien le plus beau témoignage qu'on puisse rêver sur la schizophrénie de notre monde — et aussi les méthodes pour le moins jésuites d'une certaine information.

TROIS FEUILLETONS

— **Les champions** (chaque samedi, du 17 juillet au 2 octobre, à 22 h 30 sur la 2e chaîne).

Des récits complets de trois quarts d'heure chacun, production britannique, réalisateurs au choix, parfois connus comme William Asher ou surtout Roy Ward Baker (**Qui est le traître** ?, samedi 28 août), parfois non. Mais qu'importe ? Le style ne change pas d'une bande à l'autre ; ce ne sont que plats échanges de balles de ping-pong entre nos trois héros souriants et rasés de frais (ou coiffés Carita : il y a deux mâles et une femelle) et des méchants interchangeables très stylés... Quant au postulat de base, qui aurait pu avoir une couleur SF (Craig, Richard et la toute belle Sharron, recueillis par des sages tibétains, ont acquis des pouvoirs surhumains), il est complètement oublié dans la bagarre : les champions « se parlent » à distance (télépathie ? — mais on voit bouger leurs lèvres...) et leur force est décuplée (il y a quelques séquences de roulés-boulés mal truquées), mais rien de tout cela n'est exploité selon une ligne directrice qui aurait pu faire décoller les aventures du terrain fort balisé de l'espionnage à gadgets. Pour un récit vaguement fictionnesque (**Le voleur de cadavres**, 21 août) sur la congélation de corps récupérables, que d'histoires de trafic d'armes ou de secret de l'OTAN mal gardés !... Bref, on ne s'ennuie ni plus ni moins devant ces gambades que devant vingt autres séries semblables qu'on a déjà vues, qu'on verra encore. Bof...

— **La brigade des maléfices** (six lundis, entre le 2 août et le 6 septembre, 2e chaîne, 20 h 30).

Ecrites par Claude-Jean Philippe et Claude Guillemot, et filmés par ce dernier, voilà des aventures bien rafraîchissantes, qui nous font suivre quelques enquêtes de cette brigade, un service très secret de la P.J. spécialisé dans les affaires surnaturelles. L'inspecteur Paumier (qui a l'œil pétillant de malice, la barbe fleurie et le crâne en luisant ovoïde du chansonnier Léo Campion — lequel fait ici une superbe création) sort rarement de son grenier poussiéreux et plein d'un fastueux bric-à-brac du quai des Orfèvres : c'est un personnage qui reste en coulisses et préfère (comme don Isidro Parodi ou Wendell Urth) démêler de son fauteuil les intrigues que lui refile son collègue, le sceptique Principal...

Parfois le mystère est plus ou moins fantastique (et c'est le cas avec **Les dents d'Alexis**, une histoire de vampire fertile en clins d'œil, ou **Le fantôme des H.L.M.**, qui fait ressurgir du temps un gentilhomme du XVIIIe siècle), parfois il flirte avec la SF, comme dans **Voir Vénus et mourir**, tantôt il ne fait que saupoudrer l'intrigue policière d'un vernis technico-scientifique. De toute façon, rien de tout cela n'est bien sérieux ; les réalisateurs ont d'abord voulu nous faire rire, et ils y réussissent souvent, même si parfois le trait est un peu gros, et un peu molle la fin des scripts. Nous ne sommes pas chez Borges, pas plus que chez Simenon : plutôt du côté de Marcel Aymé. Et s'il nous fallait faire un classement de ces fantaisies à la française, je choisirais, selon le mot d'Hitchcock,

les histoires où le méchant est le plus réussi : ainsi se placerait au premier plan **Voir Vénus et mourir** (23 août), grâce à la présence de Philippe Clay, hyper-cabotinant en escroc pris à son propre piège (ayant monté une agence de voyages promettant de mythiques croisières sur Vénus, il voit débarquer dans son bureau une authentique Vénusienne — ô charmante Annie Duperrey, pour cette fois évanescente blonde...), que suivraient les aventures où Pierre Brasseur campe un satanique professeur Diablegris, féru d'électricité et d'électronique, et cherchant par ses inventions (une télé à double sens, une androïde femelle aux charmes frigorifiés) à faire se suicider le plus de monde possible (**La septième chaîne, La créature**).

Les scénarios de **La brigade des maléfices,** romancés, sont déjà en vente en librairie (chez Hachette). Succès oblige, opération rondement menée à tous points de vue. Il faut espérer revoir l'inspecteur Paumier fidèle au poste l'été prochain...

— **Le voyageur des siècles,** « julvernerie moderne » écrite par Noël-Noël et réalisée par Jean Dréville (les samedis 7, 14, 21 et 28 août, 1re chaîne, 20 h 30).

Considérant les auteurs, on pouvait attendre le pire. Ce qui nous échoit n'est pas loin du meilleur... Philippe d'Audigné, poursuivant les recherches de son grand oncle oncle mort en 1885, invente en 1981 une machine à remonter le temps. Ayant également mis au point une méthode pour photographier dans les miroirs les reflets de ceux qui s'y sont mirés, il est tombé amoureux d'une de ses aïeules, la comtesse Catherine, morte sur l'échafaud en 1793. Dans le but de la sauver, il descend les siècles, récupérant au passage son oncle, le professeur François d'Audigné, et débarque en l'an 1788, à la veille de la Révolution. La comtesse refusant de croire aux « prophéties » de cet étrange cousin tombé du ciel, Philippe décide, pour la sauver malgré elle... de faire avorter la Révolution Française ! Il communique donc à Louis XVI des plans de réformes sociales et scientifiques, et les deux savants, remontant de vingt ans dans le futur modifié, se retrouvent dans une France de 1809 gouvernée par Louis XVII. Mais le pays n'en est pas moins plongé dans la guerre : la Révolution, qui n'a pas eu lieu en France, a éclaté en Allemagne, et Louis XVII a volé au secours de ses cousins prussiens, lançant le mécanisme d'un conflit d'autant plus violent que les plans des inventions pacifiques légués par Philippe ont servi à la fabrication d'armes meurtrières. Après avoir rencontré Bonaparte devenu boutiquier, les deux explorateurs décident de remettre l'histoire sur ses rails, le remède s'étant révélé pire que le mal (la comtesse n'a échappé à la guillotine que pour mourir dans un accident d'auto). Ils retournent donc en 1788, effaçant ainsi leur modification. Mais Philippe meurt accidentellement au départ de la chronosphère, et François ne retourne en 1888 que pour écrire l'histoire de leur équipée temporelle, avant de mourir à son tour.

L'exploitation de ce thème du grain de sable dans l'histoire, déjà porté haut par Barjavel, Anderson, Asimov... entre autres, trouve ici un traitement « à la française » — très comparable au fond à l'esprit qui présidait à **La brigade des maléfices.** C'est dire que cela ne va pas sans mièvreries, facilité, gentillesse — et en ses plus mauvais moments, Noël-Noël a un peu abusé des plaisanteries habituelles aux voyageurs temporels narguant le passé du haut de la connaissance du futur dont ils sont issus... Mais rien de cela n'est bien grave. Flaubert a écrit quelque part que l'usage du lieu commun est réservé aux génies et aux médiocres, et sans vouloir du tout prétendre que Noël-Noël et Dréville ont trouvé du génie dans

leurs bottes de deux siècles, leur talent s'est tout de même conjugué de manière suffisante pour qu'une sorte de grâce vienne baigner l'ensemble, et qu'une poésie réellement populaire, c'est-à-dire simple et sans fards, parvienne à illuminer le corps du récit.

Si la première moitié du premier épisode (1981) est assez affligeante de toc et de trucs dignes des utopistes de 1910 (par exemple ces photos d'un ciel grouillant d'hélicoptères), tout s'arrange dès qu'on descend les siècles, et les auteurs — c'est là leur point fort — ont cherché avec beaucoup de soin à rendre présent le passé, grâce à l'insistance documentaire portée aux objets, aux coutumes : costumes, calèches et carrosses, repas pantagruéliques chez un noble du XVIIIe, coin d'une rue marchande du vieux Paris — tout semble sortir d'un bon vieux livre d'Histoire. Mais c'est dans le dernier épisode, l'uchronie de l'an 1808 modifié, que la réussite est la plus frappante : chaises à moteur pétaradant, téléphones bizarroïdes, dragons royaux en motocyclette sont quelques-uns des accessoirs montrés. Côté mise en scène, de simples ruelles désertes et le son d'un glas qui tinte suffisent à donner une intensité particulière au Paris assiégé par les Prussiens. La rencontre d'un Bonaparte bonnetier rue de la Tripette, et rageant aux annonces de défaites militaires qu'il aurait pu changer en victoires s'il avait continué sa carrière militaire, accentue encore le réalisme de ce fantastique en demi-teintes.

Ajoutons à cela des acteurs en général à l'aise dans leurs habits et leur rôle (Robert Vattier est un superbe François d'Audigné très balzacien, tandis que Hervé Joly, juvénile explorateur temporel, a la figure du Valérian de Mézières), et concluons par un satisfecit amplement mérité.

CINQ FILMS PLUS QUELQUES AUTRES

— **La belle et la bête** de Jean Cocteau et René Clément (lundi 5 juillet, 1re chaîne, 16 h 20).

Sans doute le film qui recueille la palme du plus grand nombre de passages télévisés — mais je n'ai pas compté. Et sans doute aussi le film le plus beau fait sur une Renaissance résolument mythique, où le rêve et la réalité, le quotidien et le fantastique s'intègrent, s'interpénètrent à merveille : et c'est bien le mot, justement.

Mais il faut croire que le mariage de Mme Leprince de Beaumont et de Cocteau est passé devant les abbés de la culture, sinon on ne nous le servirait pas si souvent. Et qu'importe, au fond... Voir Jean Marais, babines frémissantes et humides sous le splendide maquillage léonin d'Arakelian, est un plaisir toujours renouvelé. Notre dernier magicien étant passé de l'autre côté du miroir, il faut louer Lumière dont la machine nous permet d'en conserver le reflet.

— **La maison du diable** de Robert Wise (mercredi 7 juillet, 2e chaîne, 20 h 30).

Autre classique célébré par les amateurs, mais beaucoup plus passé dans le camp des invisibles. Le revoir, au cours des **Dossiers de l'écran** d'Armand Jammot, fut donc une autre partie de plaisir, même si celui-ci ne fut pas sans mélange : les nombreux « tunnels » (dont la traversée était rendue plus pénible encore par la version française), un emploi systématique et peu justifié de la voix **off** (celle de l'héroïne qui meurt à la fin, faute impardonnable !), faisaient durement ressentir l'effet d'un découpage tout en hauts et bas, peut-être indispensable dans ce genre de film afin que la tension due aux moments forts se relâche périodiquement, mais ici pas toujours intégré avec assez de souplesse.

Ceci dit, les moments forts, justement (bruit inexpliquables, poignée de porte qui tourne toute seule, figure d'ombre

qui se dessine sur un bas relief en stuc, Eleanor refermant sa main sur des doigts fantasmagoriques, porte qui respire, montée hallucinante sur un escalier en colimaçon), sont tous exemplaires d'un fantastique horrifique parfaitement « senti » et réalisé avec une science sûre de l'efficacité.

Suivait un débat sur l'existence du surnaturel, qui fut un des plus hauts moments comiques déversé par le petit écran : on y voyait la phalange serrée de ceux qui y croyaient se briser les ongles sur l'impassibilité goguenarde du seul invité à n'y pas croire, un psychiatre comme de bien entendu, le professeur René Held qui, tout en jouant du panama en virtuose sur son crâne dégarni, opposa une volonté de béton à ses contradicteurs. On ne croit qu'à ce qu'on veut bien croire, disait en substance ce distingué matérialiste, et tout est affaire de subconscient... En face de lui, le commandant de gendarmerie Tizané avait beau aligner ses rapports, George Langelaan faire état de rencontres avec des esprits tourmenteurs de chiens, et le professeur Robert Tocquet exhiber des moulages de mains spectrales saisies toutes nues dans la paraffine, rien n'y faisait : Held gardait son sourire sceptique et sa lueur taquine au coin de l'œil, qui disait sans ambage à ses contradicteurs qu'ils ne méritaient qu'une séance sur son divan.

Eh bien, je l'avoue : bien que tout disposé à croire aux manifestations de l'invisible, ma sympathie ce soir-là est allée droit à René Held ! Sans doute une poussée de sentiments chevaleresques, me portant à prendre le parti de celui qui était seul contre tous... Mais enfin ! Comment prendre au sérieux les arguments de Roger de Lafforest (auteur du livre **Ces maisons qui tuent**), lorsqu'il dit sans rire qu'aujourd'hui on ne peut plus compter sur le clergé pour exorciser les esprits diaboliques, parce que les prêtres sont devenus des syndicalistes et des contestataires, qu'ils n'ont plus la foi et ne savent plus parler le latin ?

— **Les visiteurs du soir** de Marcel Carné et Jacques Prévert (jeudi 5 août, 1re chaîne, 21 h 15).

Certainement pas, malgré l'anecdote (sorcellerie, ou plutôt ensorcellement, et présence diabolique très « laïque » du Malin de Prévert), un film fantastique. Mais un film merveilleux, sur un Moyen Age aussi mythique que la Renaissance de Cocteau — et tout simplement un merveilleux film, toujours vert et toujours Prévert, quoi qu'en disent les grincheux qui veulent trop vite rabaisser l'ancien Carné au plat niveau du nouveau.

Par ailleurs, film qui n'est pas loin de battre les records de passage TV, talonant ainsi de près **La belle et la bête**. Mais que ne donnerait-on pas pour visiter et revisiter sans cesse ce château, tout neuf et incroyablement **blanc**, tout frais peint, tout frais construit, et tout fraîchement imaginé ?...

— **Vampyr** de Carl Dreyer (jeudi 12 août, 2e chaîne, 21 h 30).

Chef-d'œuvre, chef-d'œuvre et chef-d'œuvre, dussent en pâlir et pâtir les peu nombreux épigones de feu Jean Boullet... Qu'ajouter d'autre, sinon remarquer que le destin des deux plus grands vampires cinématographiques s'est trouvé lié esthétiquement aux deux grands précurseurs du cinéma ?... Ainsi Nosferatu va-t-il jouer son inquiétant ballet mécanique dans l'atelier de monsieur Méliès, tandis que la lumière diaphane qui nimbe le vaporeux spectre de Carl doit tout au grain de la pellicule des usines Lumière.

— **Le ciel sur la tête** d'Yves Ciampi (dimanche 22 août, 1re chaîne, 16 h 30).

Une alerte à la soucoupe volante sert de prétexte au réalisateur (ou plutôt, sans doute, à la production organisatrice du film) pour nous détailler

le porte-avions **Clémenceau** en action, avec ses **Etendars** porte-engins nucléaires, sans compter, en prime, le P.C. souterrain de Taverny (ou d'ailleurs ?). Comme l'écrivait Cabu dans **Charlie-Hebdo,** cherchez les écoles, les hôpitaux, les stades cachés dans le paysage...

Mais de science-fiction dans ce métrage, point (à part vingt secondes d'effets spéciaux réalisés en Grande-Bretagne, « car en France on n'a pas les techniciens pour ça... »), et pas non plus de politique-fiction (puisqu'à une alerte réelle ou pas, on a préféré le mythe satellite venu d'ailleurs). Simplement, donc, de la vraie politique à la française, et la justification en couleurs, en cinémascope, de la force de frappe tous azimuts. En somme, **Tanguy et Laverdure,** mais sans Pompidou (un vague ministre en tient lieu), et sans le talent de Jigé : question mise en images, cadrages, le plat Ciampi n'est même pas capable de nous montrer son monstre flottant sous un angle adéquat. Ajoutons à cela trois beaux portraits d'officiers, le va-t-en guerre, le service-service et le pacifiste. Tout un monde, quoi, et chacun selon ses goûts y aura son content, se fera sa petite projection personnelle...

Mais les lecteurs se plaignent que je parle trop longuement de choses sans intérêt. Je fais amende honorable. Sur ce Ciampi-là, j'en ai déjà bien trop dit...

En vrac...

Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Très parallèlement à la matière atomique composant **Fiction,** on peut noter **L'ange exterminateur** de Bunuel, que je ne placerai pas parmi ses meilleurs films (particulièrement à cause des exécrables acteurs mexicains), et **Juliette des esprits** du génial Fellini, qui signait là pourtant son œuvre la plus mineure et, pourquoi ne pas le dire, la plus ratée : psychanalyse de bazar et vitrines Faubourg Saint-Honoré — les deux mamelles sont un peu plates pour nous satisfaire. Plus loin encore de nous, il faut signaler **Le rendez-vous de minuit,** chef-d'œuvre de Roger Leenhardt sur l'interpénétration de la vie et du film, bel exemple d'un insolite un peu dans le ton de Buzzati ou Cortazar.

Et puis ce que je n'ai pas vu... Deux feuilletons : **Ma sorcière bien-aimée** et **Tang,** et quelques films encore : **Prince Vaillant** d'Hathaway, d'après Foster, **La sorcière** d'André Michel et, malheureusement, **Le dernier homme** de Bitsch.

Tout cet ensemble fait une matière télévisuelle très dense, et dessine le portrait d'un bel été.

Jean-Pierre ANDREVON

Expositions

YAK RIVAIS CHEZ PIERRE BELFOND

L'éditeur Pierre Belfond, qui a souvent manifesté un très vif intérêt pour le fantastique, jadis en réimprimant dans sa série Poche-Club nombre de titres introuvables, plus récemment en éditant Lovecraft (**Dagon**) et Maurice Renard, a eu l'excellente idée d'organiser dans les locaux mêmes de sa maison d'édition des expositions de peintures et de sculptures. Cette formule limite évidemment un peu l'audience que peuvent espérer les exposants, mais elle a les avantages de ses inconvénients. Point ici de foule bruyante, le dos aux toiles, dont la densité mesure le succès d'un vernissage. Mais un lieu de rencontre entre des artistes et un petit milieu d'amateurs fervents qui s'étendra sans doute avec le temps.

L'idée de Pierre Belfond est d'exposer des artistes écrivains. Il en est de nombreux qui souvent renoncent à exposer parce qu'ils considèrent leurs dessins ou leur peinture comme un jardin secret. Il me semble caractéristique que ce soit (dans les limites de mon expérience) fort souvent des écrivains relevant des domaines de l'imaginaire, fantastique ou science-fiction, comme si l'intensité des images qui germent dans leur esprit ne parvenait pas à s'épuiser dans le simple agencement des mots. Il en va ainsi pour Dino Buzzati dont on avait eu l'occasion de voir d'étranges toiles voici quelques années à la Pochade, boulevard Saint-Germain. De même pour Yak Rivais, qui a inauguré les cimaises de Pierre Belfond, et pour B.R. Bruss, dont on sait trop peu qu'il est un très remarquable peintre fantastique et qui doit être le prochain exposant, à la rentrée. Et si l'on va chercher des exemples outre-Atlantique, on ignore généralement qu'Edgar Pangborn est au moins autant peintre qu'écrivain.

La première impression que laissent les toiles et les dessins de Rivais est celle de collages fantastiques qui ne sont pas sans évoquer les célèbres réussites de Max Ernst en la matière. Mais, alors que le matériau d'Ernst est emprunté à un passé déjà largement mythologique, celui des revues du XIXe siècle, les éléments dont se sert Rivais — et qu'il reproduit au lieu de les utiliser bruts — sont extraits de la mine inépuisable de nos sous-cultures contemporaines. Les emprunts à la bande dessinée sont évidents et nombreux. Telle toile est centrée sur la reproduction minutieuse d'une page de Tarzan. Là même où les sources sont moins évidentes, il subsiste un air de famille. Un instant, on peut se croire en plein pop-art. Mais ces apparences sont trompeuses. Avec les éléments qu'il emploie, Rivais use d'une dialectique subtile qui les accule au dérisoire en même temps qu'il les magnifie. Alors que le pop-art « classique » élève au niveau d'une esthétique les « trucs » de la bande dessinée, ou de l'illustration publicitaire, non sans efficacité du reste, Rivais les dénonce en même temps qu'il les utilise. C'est un art satirique, grinçant et intelligent que le sien, dont le risque constamment frôlé est de se

réduire à l'astuce. C'est un art aussi qui procède du détournement de sens, non plus à la manière d'Ernst qui en opposant des représentations réalistes parvient au fantastique, mais d'une façon qui s'attaque à la signification même que convoient les images, aux idéologies qu'elles charrient. En bref, Rivais tend à montrer le véritable visage des femmes par lesquelles nous nous laissons souvent involontairement fasciner, et qui fascinent plus encore les enfants dont Rivais a professionnellement à s'occuper puisqu'il est instituteur. Si le terme ne risquait de le faire passer pour pédant, je dirais qu'il emprunte à tout l'environnement culturel quotidien. Ce visage n'apparaît évidemment « véritable » que pour autant que l'on accepte sa critique personnelle de ces images, mais l'accumulation des exemples qu'il donne le rend presque irrécusable.

Cet effort permet de situer Yak Rivais dans une direction précise : celle de la récupération des objets de l'environnement contemporain, récupération réelle ou simulée qui autorise leur réarrangement, le retournement de leur sens et leur réutilisation comme matériau subversif. C'est exactement la direction où excellent dans le domaine musical un groupe de pop-music comme les Mothers of Invention qui amalgament ou reproduisent les bruits de la civilisation industrielle pour mieux la mettre en question. A l'opposé d'un art romantique, il s'agit d'un art ironique, volontiers agressif et à la limite violemment opposé à la notion même d'art. Aux Etats-Unis, ce courant porte un nom significatif, celui d'**underground**. On parle quelquefois de contre-culture, ce qui implique au demeurant qu'il existe une prétendue culture par rapport à laquelle ce courant se définit et sans laquelle il ne serait rien. La position du spectateur ou de l'auditeur, face à cette contre-culture, est par définition ambiguë : il ne peut l'apprécier que pour autant qu'il participe par quelque côté à la culture dont il souhaite la destruction. D'où les réactions quelquefois violentes que suscite cette contre-culture, ressentie par les uns comme un simple jeu de références, un reflet, et par les autres comme un sabotage, un attentat dirigé contre un idéal abstrait de la beauté. Il est évident qu'on ne peut pas plus admirer les œuvres de Rivais qu'on ne peut être plongé dans une suave extase par les stridences du groupe de Frank Zappa. Les références et les attentats sont bien présents, qui ont pour but de désaliéner, de faire échapper à l'indifférence, de dépoussiérer le regard, bref de rendre à la vie. Et du coup, cette ironie, cette causticité, s'effacent au moment où elles permettent d'accéder de nouveau à ces mouvements qui se font au tréfonds de nous, en dessous de la conscience, et que les psychanalystes baptisent du nom de processus primaire. En dehors des catégories habituelles de l'espace, de la forme et du temps, Rivais propose une possibilité de jeu illimitée. Cela s'appelle aussi la poésie. Ou le fantastique.

Peut-être sommes-nous en France encore trop attachés à des formes traditionnelles et respectables et trop peu soucieux de décapage. Peut-être faut-il qu'une société soit plus excédée encore que la nôtre de sa propre richesse et de ses vraies ou fausses complexités pour qu'elle se découvre le besoin d'une contre-culture. Sinon, comment expliquer l'audience très réduite qu'a connue le premier livre de Yak Rivais, **L'effrayant périple du grand espion**, publié en 1966 par Belfond ? Il témoignait pourtant d'une bonne longueur d'avance sur les meilleurs représentants du dessin **underground** anglais et américain actuel, comme l'admirable Crumb que l'on peut voir délirer en pleine page dans le magazine **Actuel**. Je puis bien avouer moi-même que, tout en étant fasciné par le **Périple** de Rivais (que j'avais signalé à bonne date aux lecteurs de **Fiction**), je m'étais senti dérouté. Cinq ans plus tard, il paraît presque classique. Il est grand

temps de le réexaminer, de le redécouvrir avant qu'il nous revienne dans une édition américaine.

Assez curieusement, les petites sculptures de Yak Rivais sont d'une autre veine. L'humour y est toujours présent. mais les références sont plus lointaines. Ce sont des êtres fantastiques tirés du carton et du papier collé et bariolé des vives couleurs des émaux, aux longues antennes volontiers refermées sur une orbe close. Ce sont des jouets ou des fétiches. L'ironie fait aisément place ici à une sérénité inattendue chez Rivais. Comme si, déjà, par-delà la subversion, un autre ordre s'annonçait.

Il faudrait insister encore sur l'importance du texte chez Rivais, jusque sur ses toiles et dans ses dessins. Le cas est fréquent chez les écrivains-peintres, et jusque chez Michaux, obsédé par le signe, la lettre, l'écriture. Mais ici, il renvoie presque explicitement à la sursaturation de notre environnement visuel par les messages typographiques. Oui, par quelque bout qu'on le prenne, l'art de Yak Rivais est un art conceptuel, mais qui témoigne du conflit permanent engagé entre une vitalité aveugle, presque féroce, et la forêt des concepts dans laquelle on prétend l'enfermer. Les mots sont étrangers par définition à cette force (d'où peut-être l'emploi presque systématique de l'anglais et dans un cas de l'espagnol dans les dessins et les toiles de Rivais) et, en même temps, c'est par eux et contre eux qu'elle manifeste son existence.

Gérard KLEIN

Yak Rivais : toiles, dessins et sculptures exposés chez Pierre Belfond.

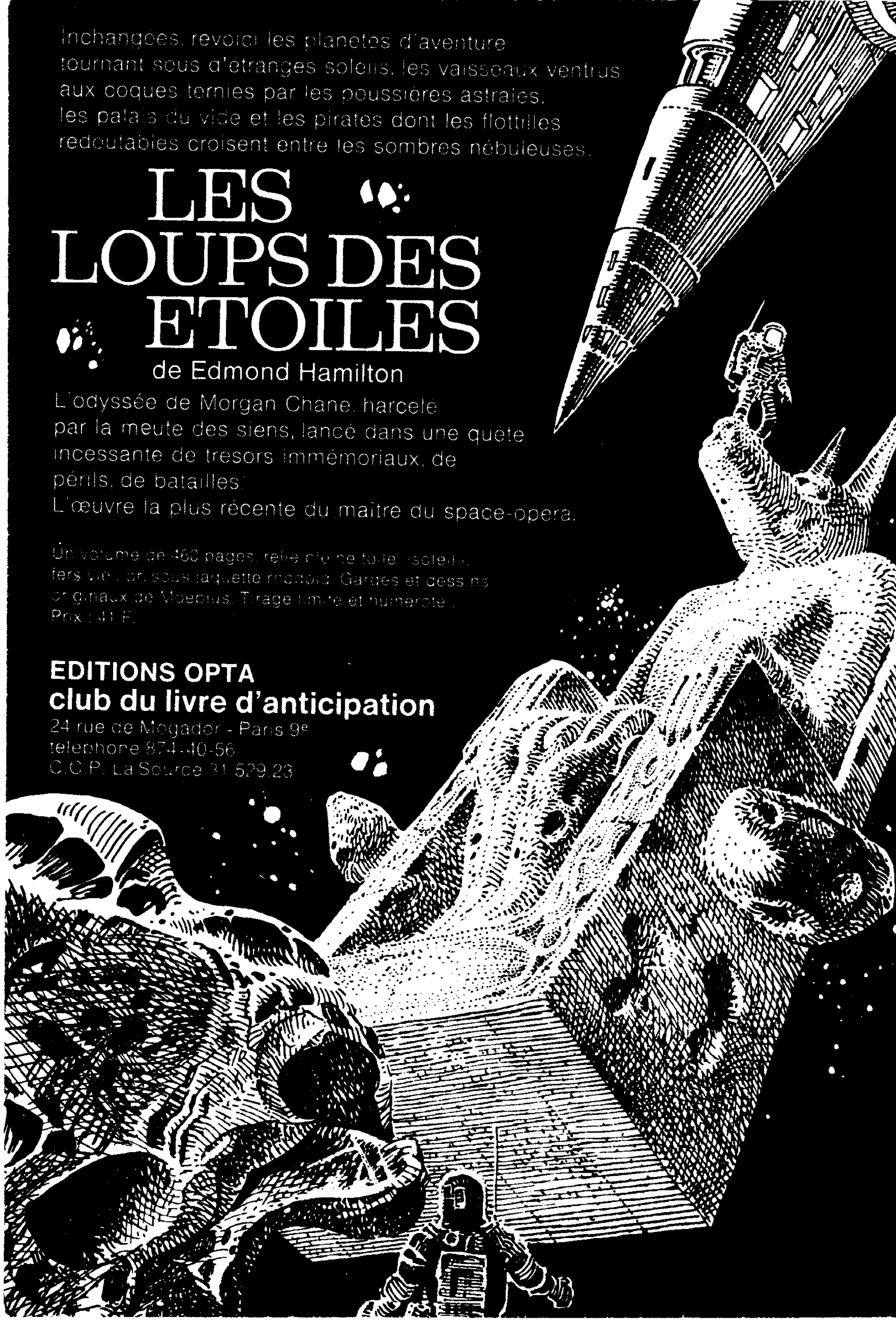
L'effrayant périple du grand espion : Pierre Belfond éditeur.

EUROCON I, première Convention Européenne de Science-Fiction, aura lieu à Trieste du 12 juillet au 16 juillet 1972, parallèlement au festival cinématographique de SF. Au cours de cette manifestation, des prix littéraires seront décernés pour le meilleur roman et la meilleure nouvelle publiés dans chacun des pays représentés entre le 1er janvier 1969 et le 31 décembre 1971. Ces prix doivent permettre, entre autres, d'attirer l'attention des éditeurs européens de SF sur la production des pays voisins afin d'essayer d'inaugurer une politique de traductions croisées.

Pour que la désignation des prix français se fasse le plus démocratiquement possible, il est fait appel aux lecteurs eux-mêmes, premiers intéressés.

Si vous voulez voter, envoyez (au plus tard le 31 décembre 1971) vos suffrages pour le meilleur roman, la meilleure nouvelle et le meilleur magazine amateur (fanzine) français édités au cours des trois années indiquées plus haut, à :

C.O.T., 36 rue St-Paul, 75 Paris-4e.


Inchangées, revoici les planètes d'aventure
tournant sous d'étranges soleils, les vaisseaux ventrus
aux coques ternies par les poussières astrales,
les palais du vide et les pirates dont les flottilles
redoutables croisent entre les sombres nébuleuses.
LES LOUPS DES ETOILES
de Edmond Hamilton
L'odyssée de Morgan Chane, harcelé
par la meute des siens, lancé dans une quête
incessante de trésors immémoriaux, de
périls, de batailles:
L'œuvre la plus récente du maître du space-opera.
Un volume de 460 pages, relié pleine toile «soleil», fers vieil or, sous jaquette rhodoïd. Gardes et dessins originaux de Moebius. Tirage limité et numéroté.
Prix : 41 F.
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e
téléphone 874-40-56
C.C.P. La Source 31 529.23

Courrier des lecteurs

J'ai pris l'habitude, si l'on peut dire, de vous écrire tous les deux ou trois ans pour vous donner mon sentiment sur **Fiction**, que j'achète très régulièrement depuis le n° 30, ce qui me classe, je crois, parmi les « vieux et fidèles lecteurs ». Comme vous m'avez fait le grand honneur de publier ma dernière lettre dans le n° 175 de **Fiction** (juin 1968), j'aurai la faiblesse de penser que je ne vous écris pas tout à fait en vain et que vous pouvez encore être intéressé par les remarques et critiques de vos lecteurs (que vous publiiez ou non celles-ci, c'est secondaire).

En ce qui concerne **Fiction**, je m'attacherai à trois domaines principaux sur lesquels je formulerai de sérieuses réserves, tout en essayant d'être constructif... si tant est qu'un profane en matière de gestion d'une revue littéraire puisse l'être.

Le premier point concerne les chroniques. Dans l'ensemble je les trouve très insuffisantes. En particulier la revue des livres, qui paraît diminuer en proportion de l'accroissement des publications françaises (collection « Ailleurs et Demain », Stock/évasion, les « Chefs-d'œuvre de la S.F. » aux éditions Rencontre, les Marabout S.F., etc., sans parler du C.L.A. !).

Pourquoi ne feriez-vous pas, par roulement, une revue des livres parus depuis, disons six mois, dans les six principales collections (celles que je viens de citer plus le Fleuve Noir et « Présence du Futur ») ? Vous l'avez fait une fois, dans le n° 202 (**Un Marabout bien planté**), et c'était là à mon sens une très bonne initiative. Généralisez ce principe ! Ce serait plus exhaustif... et cela ne vous empêcherait pas de consacrer de-ci, de-là une chronique plus particulière à tel ouvrage qui vous paraît hors du commun. J'ai pour ma part regretté par exemple l'absence d'une analyse un peu poussée de **Dune** dans vos chroniques.

D'autre part, il vous faut aussi un **Courrier des lecteurs** plus étoffé et plus régulier. Rien de tel pour rendre la revue plus vivante. Il fut un temps où vous répondiez en quelques lignes à la suite de chaque lettre publiée : excellente initiative, malheureusement abandonnée en même temps que ce « courrier » s'amenuisait. Pas de courrier des lecteurs d'août à décembre 1970 : n'écrivaient-ils plus, ou bien jugiez-vous qu'ils n'avaient rien à dire d'intéressant ?... Et ça continue ensuite : rien en février et mars 1971, ni depuis mai. Et pourtant la petite page et quart que vous avez accordée dans votre n° 205 à M. Héricault et Mme Bédouret, en a-t-elle fait du tintamarre !

Le **Conseil des spécialistes** (un peu bêcheur, ce titre...) a lui aussi disparu, dommage. Restent en revanche de très bonnes initiatives, comme les chroniques consacrées à un auteur « dans le vent » (ça au moins, c'est une bonne habitude que vous n'avez pas abandonnée depuis les temps lointains où vous nous faisiez découvrir Jean Ray...) : exemple, l'étu-

de sur Jack Vance, de Chambon et Fontana, dans les nos 200 et 201.

Bref, diversifiez et étoffez vos chroniques. Un numéro de **Fiction** sans chroniques du tout, et il y en a de plus en plus, c'est un sarcophage (1).

D'une manière générale, je crois d'ailleurs qu'il vous faut maintenant passer une vitesse supérieure... Ceci m'amène à mon second point : la qualité des nouvelles. Je passerai assez vite là-dessus, mais je reviens cependant sur un numéro de **Fiction** déjà ancien qui a bien failli m'inciter à déserter votre revue : je veux parler de votre horrible no 198 de juin 1970. On se demande dans quelles poubelles d'outre-Atlantique vous êtes allés pêcher des navets comme le Silverberg (**Quand les arbres auront des dents**), le Dick (**La fourmi électronique**) ou le Goulart (**L'appât temporel**) : dans cette dernière nouvelle, l'auteur a si visiblement tiré à la ligne que ça a fini par me faire franchement rigoler. J'ai même cru un instant que vous aviez fait exprès de publier ces américâneries pour valoriser par contraste la nouvelle d'Andrevon : « Ha ha ! vous voyez bien que la S.F. française se porte bien : voyez ce petit chef-d'œuvre à côté des productions made in U.S.A. que nous vous soumettons ce mois-ci ! » Mais j'ai dû abandonner cette hypothèse : dans la présentation de **Impossible amour**, vous aviez presque l'air de vous excuser : « Vous savez, chers lecteurs, c'est de l'Andrevon tout jeune et tout tendre, et puis c'est une nouvelle « très écrite », on vous prévient... » Dieu merci, elle n'était pas bafouillée, en effet ! Très écrite, vraiment ! Bien écrite, oui — mais dites-moi, êtes-vous oui ou non une revue littéraire ?

Et voici — habile transition ! — qui me permet d'aborder mon point trois, qui constitue peut-être mon principal sujet de désolation. Reprenons les six numéros de **Fiction** du 1er semestre 1971 : sauf erreur, on y trouve au total 7 nouvelles d'auteurs francophones contre 9 au 1er semestre 1968 et 14 au premier semestre 1966. Bon. Vous compensez cette anglo-saxonnerie effrénée par la sortie d'un numéro spécial consacré à la S.F. française. Hélas ! Cent fois hélas ! ce numéro est un ramassis de balivernes prétentieuses, le plus mauvais que vous ayez jamais publié — même les nouvelles d'Andrevon, de Versins, de Walther ne valent pas un pet de lapin. Allez, soyez francs : combien de lecteurs vous ont fait part de leur satisfaction à propos de ce S.F. spécial no 18, et combien de leur déception ? Si j'en juge par les réactions enregistrées autour de moi, et non provoquées, croyez-le bien, ça ne doit pas être fameux ! On rêve avec nostalgie aux petits chefs-d'œuvre du spécial no 1 (**Fond sonore** de Marcel Battin, **Le baiser de la vie** de Francis Carsac, **L'heure du départ** de Michel Ehrwein, **Chapitre 13** de Fernand François, **Pêcheurs de lune** de Charles Henneberg, **L'Observateur** de Gérard Klein, **La Chose** d'Ilka Legrand et Alec Sandre, **Araignées dans le plafond** de Claude Veillot, **L'Autre** de Bruno Vincent... et j'épargnerai votre modestie en ne citant pas **La Vana**, d'un nommé Alain Dorémieux). Etait-ce l'âge d'or de la S.F. française ? En tout cas c'était moins prétentieux, moins tortillé, avec moins d' « effets de style » qu'il vaudrait mieux ne pas tenter de faire quand on ne sait pas composer de nouvelles « très écrites », comme vous dites (voir plus haut). Alors je me pose deux questions qui constituent une alternative dont je ne vois pas la solution.

Premièrement : vous publiez fréquemment dans **Fiction** des placards qui disent à peu près ceci : « Auteurs français non confirmés ! Inutile de nous envoyer vos torchons : nous avons fait installer une boîte aux lettres spéciale « **MANUSCRITS FRANÇAIS** » direc-

(1) Moyenne des pages de chroniques : un peu plus de 25 pages par numéro au 1er semestre 1968 ; à peine 21 pages par numéro au 1er semestre 1971...

tement reliée aux égouts collecteurs. Ça nous a coûté aussi cher que l'acquisition des droits sur une vingtaine de nouvelles signées Zelazny, Ellison ou P.K. Dick, mais c'était pour nous une opération de salubrité publique. Donc, gardez vos œuvres géniales en tiroir, S.V.P., ou faites-en l'usage hygiénique auquel elles sont de toute manière prédestinées : cela fera gagner du temps à tout le monde et vous évitera de vous ruiner inutilement en timbres-poste. A bon entendeur, salut ! » Bien. Je suppose donc que les misérables tâcherons français, et même les auteurs « non confirmés » mais peut-être plus prometteurs, enfouissent alors en frissonnant leurs manuscrits au fin fond d'un placard obscur, s'efforcent de les oublier et, si vraiment ils sont démangés par le démon du Bic, se lancent dans la confection de recettes de cuisine ou de textes publicitaires. Mais alors d'où sortez-vous les nouvelles publiées dans ce S.F. spécial n° 18 qui émanent d'auteurs jusque-là inconnus ? Où les avez-vous trouvées ? Qui les a repêchées ? L'égoutier de service ?

Deuxième terme de l'alternative : admettons que le raisonnement qui précède soit faux et que, malgré vos indications comminatoires, des malheureux s'entêtent à vous envoyer des manuscrits. Vous n'allez pas me faire croire dans ce cas que les textes publiés dans le n° spécial 18 constituent le dessus du panier, la fine fleur patiemment triée depuis deux ou trois ans ! Ou alors, qu'est-ce que ça doit être que le reste ! Cela, je n'arrive pas à l'admettre. Pourquoi les débutants français seraient-ils tous ou presque d'une effarante nullité ? Vous avez d'ailleurs publié çà et là quelques textes prometteurs d'auteurs français inconnus, du temps du **Banc d'essai** et postérieurement. Et puis, plus rien, sauf pour un ou deux d'entre eux. Pourquoi ?

Ecoutez : il faut changer de politique. Redemandez des manuscrits français. Engagez quelqu'un pour les lire et, s'il faut pour cela augmenter le prix de **Fiction**, eh bien, augmentez-le. Un franc de plus **par mois**, ça ne compte pas beaucoup dans un budget, quand même serait-il assez serré, et si vous expliquez le pourquoi de cette augmentation à vos lecteurs, ça m'étonnerait fort qu'ils ne comprennent pas (ne serait-ce que par petit orgueil national...) Je vous parie la Lune contre un coup de pied au derrière qu'au moins une fois par semestre, vous trouverez une perle dans la fange, plus quelques pierres fines, c'est-à-dire quelques textes imparfaits mais prometteurs. Je vous parie que vous arriverez à « sortir » un ou deux nouveaux auteurs français « valables » chaque année. Est-ce que vous ne pensez pas que ça vaudrait le coup, non ? Et si vous craignez d'être débordés par la masse des manuscrits, eh bien, trouvez des bénévoles pour faire un premier tri entre ce qui est franchement épouvantable et ce qui, peut-être... Réclamez des volontaires, au besoin.

En résumé : donnez-nous chaque mois 200 pages (pour 5 francs s'il le faut), dont trente pages au moins de chroniques, un courrier des lecteurs régulier, une chronique des livres aussi exhaustive que possible, moins artisanale qu'actuellement ; des ballons d'essai de « jeunes » auteurs français — ce qui ne vous empêchera pas, bien entendu, de continuer à nous donner des Sturgeon (surtout des Sturgeon, SVP !), Leiber, Clarke, Anderson, Farmer et Jack Vance autant que vous voudrez.

Mais aussi de lancer des débats type « politique et SF ». Marrante, cette polémique « Bédouret-Héricault » : moi, je vote P.S.U. et pourtant j'aime bien Poul Anderson : pas logique, n'est-ce pas ? Et pourquoi la S.F. n'aurait-elle pas le droit de traduire des opinions ou engagements politiques ? La S.F. ne devrait-elle être constituée que d'histoires « dépaysantes » à l'eau de rose, éliminant humour (trop peu d'humour, messieurs, beaucoup trop peu dans vos sélections de nouvelles !), érotisme, et

surtout, surtout, toute allusion même lointaine à un engagement politique quelconque ? De la littérature d'évasion, soit, il en faut, je ne suis pas contre, mais je me méfierais quand même si vous étiez systématiquement opposés à « ça » (vous ne l'êtes pas d'ailleurs), c'est-à-dire à tout ce qui témoigne que les auteurs de S.F. ne sont pas enfermés dans des tours d'ivoire mais sont eux aussi insérés dans une société globale vis-à-vis de laquelle, humainement, ils réagissent en fonction de leur tempérament et de leurs opinions. Ni rien que Jésus, ni rien que Marx, d'accord : mais un peu de Jésus ou de Marx de temps en temps, s'il vous plaît. Merci.

Philippe LANEYRIE
Saint-Etienne (Loire)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan - *Dépôt légal :* 4e trimestre 1971
S.A.E.M. Transports Presse